Karl Marx

LE CAPITAL

Critique de l'économie politique

Livre II

Le procès de circulation du capital

Traduction de Mme Erna Cogniot
pour les première et deuxième sections,
de Mme Cohen-Solal et de M. Gilbert Badia
pour la troisième section

Annexe
K. Marx : Notes marginales sur le
« Traité d'économie politique » d'Adolph Wagner

ÉDITIONS SOCIALES
146, rue du Faubourg-Poissonnière, 75010 Paris
Service de vente : 24, rue Racine, 75006 Paris

PREMIÈRE SECTION

LES MÉTAMORPHOSES DU CAPITAL ET LEUR CYCLE

Chapitre premier

LE CYCLE DU CAPITAL-ARGENT

Le procès cyclique[1] du capital s'effectue en trois stades, qui forment, d'après l'exposé du premier livre, la série suivante.

Premier stade : Le capitaliste apparaît sur le marché des marchandises et sur le marché du travail comme acheteur ; son argent se convertit en marchandise, autrement dit accomplit l'acte de circulation A–M.

Deuxième stade : Consommation productive, par le capitaliste, des marchandises achetées. Il agit comme producteur de marchandises capitaliste ; son capital accomplit le procès de production. Résultat : une marchandise d'une valeur supérieure à celle de ses éléments producteurs.

Troisième stade : Le capitaliste retourne sur le marché comme vendeur ; sa marchandise se convertit en argent, autrement dit accomplit l'acte de circulation M–A.

La formule applicable au cycle du capital-argent est donc :

A–M ... P ... M′–A′, les points indiquant que le procès de circulation est interrompu, tandis que M′ et A′ désignent un M et un A augmentés par de la plus-value.

Le premier et le troisième stade n'ont été discutés au Livre Ier que dans la mesure où c'était nécessaire pour l'intelligence du deuxième stade, le procès de production du capital. C'est pour cette raison qu'on n'a pas pris en considération les différentes formes que le capital revêt à ses différents stades, qu'il prend et dépouille tour à tour en répétant son cycle. Elles vont constituer le premier objet de notre examen.

Pour concevoir ces formes à l'état pur, il faut d'abord faire abstraction de toutes les circonstances qui n'ont rien à voir avec le changement de forme et la constitution de forme comme tels. C'est pourquoi on admet ici non seulement que les marchandises se vendent à leur valeur, mais encore qu'il en va ainsi toutes choses restant égales d'ailleurs. On fait donc abstraction aussi des variations de valeur qui peuvent intervenir pendant le procès cyclique.

I. – *Premier stade. A–M².*

A–M représente la conversion d'une somme d'argent en une somme de marchandises ; pour l'acheteur, transformation de son argent en marchandise ; pour les vendeurs, transformation de leurs marchandises en argent. Ce qui fait que cet acte de la circulation générale des marchandises est, en même temps, une période de fonctionnement déterminée dans le cycle autonome d'un capital individuel, ce n'est pas en premier lieu la forme de l'acte, mais son contenu substantiel, le caractère d'usage spécifique des marchandises qui permutent avec l'argent. Ce sont d'une part des moyens de production, d'autre part de la force de travail, les facteurs objectifs et personnels de la production des marchandises, facteurs dont le genre particulier doit naturellement correspondre à la sorte d'article à fabriquer. Si nous désignons par T la force de travail et par M*p* les moyens de production, la somme de marchandises à acheter s'exprime par M = T + M*p*, ou plus brièvement M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$. Considéré au point de vue de son contenu, A–M se présente donc comme A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, c'est-à-dire que A–M se décompose en A–T et A–M*p* ; la somme d'argent A se divise en deux parties, dont l'une achète de la force de travail, l'autre des moyens de production. Ces deux séries d'achats relèvent de marchés absolument différents, l'une du marché des marchandises proprement dit, l'autre du marché du travail.

Mais, indépendamment de cette division qualitative de la somme de marchandises en laquelle A se convertit, A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ représente encore un rapport quantitatif des plus caractéristiques.

Nous savons que la valeur, ou bien le prix, de la force de travail est payée à son détenteur, qui la met en vente comme marchandise, sous la forme du salaire, c'est-à-dire comme prix d'une somme de travail contenant du surtravail ; par suite, si par exemple la valeur journalière de la force de travail est égale à 3 marks, produit d'un travail de 5 heures, c'est cette somme qui figure dans le contrat entre acheteur et vendeur comme prix, ou salaire, d'un travail qui pourra être de 10 heures. En supposant un pareil contrat conclu avec 50 ouvriers, ceux-ci doivent au total fournir à l'acheteur en une journée 500 heures de travail, dont la moitié, soit 250 heures de travail = 25 journées de 10 heures, ne se compose que de surtravail. Le nombre ainsi que le volume des moyens de production à acheter doivent être suffisants pour l'utilisation de cette masse de travail.

Dès lors, A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ n'exprime pas seulement le rapport qualitatif représentant la conversion d'une somme d'argent déterminée, par exemple 422 l. st., en des moyens de production et en une force de travail qui se conviennent mutuellement ; il exprime aussi un rapport quantitatif entre les fractions de cet argent déboursées pour la force de travail T et celles qui l'ont été pour les moyens de production M*p* ; ce dernier rapport est déterminé à l'avance par la somme de surtravail, de travail en excédent, qui doit être dépensée par un effectif ouvrier déterminé.

Lorsque, par exemple, dans une filature, le salaire hebdomadaire des 50 ouvriers s'élève à 50 l. st. il faudra dépenser 372 l. st. en moyens de production, si telle est la valeur des moyens de production qui sont convertis en fil par le travail hebdomadaire de 3 000 heures, dont 1 500 heures de surtravail.

Dans quelle mesure, d'une branche de l'industrie à l'autre, l'emploi de travail supplémentaire nécessite-t-il un supplément de valeur sous forme de moyens de production ? La question est tout à fait indifférente ici. Une seule chose compte : il faut que, dans tous les cas, la fraction de l'argent dépensée en moyens de production – les moyens de production achetés par l'acte A–M*p* – soit suffisante, donc calculée d'avance à cet effet, procurée dans la proportion convenable. Autrement dit, la masse des moyens de production doit être suffisante pour absorber la masse de travail, pour être convertie par elle en produit. S'il n'existait pas des moyens de production en quantité suffisante, il serait impossible d'utiliser le travail en excédent dont l'acheteur dispose ; son droit de disposer de ce travail n'aboutirait à rien. S'il existait plus de moyens de production que de travail disponible, ils resteraient sans satisfaire leur appétit de travail, ils ne se convertiraient pas en produit.

Aussitôt accompli l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, l'acheteur ne dispose pas seulement des moyens de production et de la force de travail nécessaires à la production d'un article utile. Il dispose d'une force de travail, devenue liquide – autrement dit d'un travail – qui est plus grand qu'il n'est nécessaire pour le remplacement de la valeur de la force de travail, en même temps qu'il a les moyens de production requis pour réaliser, pour matérialiser cette somme de travail : il a donc à sa disposition les facteurs de la production d'articles ayant une valeur supérieure à celle de leurs éléments producteurs, ou encore les facteurs de la production d'une masse de marchandise contenant de la plus-value. La valeur avancée par lui sous forme d'argent se trouve donc maintenant sous forme d'objets en nature, où elle peut s'actualiser comme valeur enfantant (sous l'aspect de marchandises) de la plus-value. En d'autres termes, elle se trouve à l'état ou sous la forme de *capital productif*, doué de la capacité de fonctionner comme créateur de valeur et de plus-value. Appelons P le capital qui se trouve sous cette forme.

Mais la valeur de P est égale à la valeur de T + M*p*, elle est égale à A converti en T et M*p*. A est la même valeur-capital que P, simplement avec un mode d'existence différent : c'est de la valeur-capital à l'état d'argent ou sous forme d'argent, du *capital-argent*.

Par conséquent, l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, ou, sous sa forme générale, A–M, somme

d'achats de marchandises, acte de la circulation générale des marchandises, est en même temps, en tant que stade du procès cyclique autonome du capital, conversion de la valeur-capital de sa forme argent en sa forme productive, ou plus brièvement conversion du *capital-argent* en *capital productif*. Dans la figure du cycle que nous considérons ici en premier lieu, c'est donc l'argent qui apparaît comme premier support de la valeur-capital, et, par conséquent, le capital-argent comme la forme sous laquelle le capital est avancé.

En tant que capital-argent, il se trouve dans un état où il peut accomplir des fonctions de monnaie : ainsi, dans le cas présent, les fonctions de moyen général d'achat et de moyen général de paiement. (Cette dernière fonction s'impose dans la mesure où la force de travail, d'abord achetée, n'est payée qu'après avoir opéré. Pour autant que les moyens de production n'existent pas tout prêts sur le marché, mais doivent être faits sur commande, l'argent de l'acte A–M*p* opère aussi comme moyen de paiement.) Cette capacité ne résulte pas de ce que le capital-argent est capital, mais de ce qu'il est argent.

D'autre part, la valeur-capital à l'état d'argent ne peut exécuter que des fonctions de monnaie, et aucune autre. Ce qui fait de ces fonctions de monnaie des fonctions de capital, c'est leur rôle déterminé dans le mouvement du capital et, par voie de conséquence, la connexion du stade où elles apparaissent avec les autres stades du cycle du capital. Par exemple, dans le cas dont nous traitons en premier lieu, l'argent se convertit en marchandises dont la réunion constitue la forme en nature du capital productif et recèle déjà par conséquent, à l'état latent, virtuel, le résultat du procès de production capitaliste.

Une partie de l'argent qui, dans l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, s'acquitte de la fonction de capital-argent passe, par l'accomplissement même de cette circulation, à une fonction dans laquelle son caractère de capital disparaît et son caractère d'argent demeure. La circulation du capital-argent A se décompose en A–M*p* et A–T, achat de moyens de production et achat de force de travail. Examinons cette dernière démarche en elle-même. A–T est achat de la force de travail de la part du capitaliste ; de la part de l'ouvrier, détenteur de la force de travail, il est vente de la force de travail – nous pouvons dire ici vente du travail, puisque nous avons supposé la forme du salaire. Ce qui est pour l'acheteur A–M (= A–T) est ici, comme dans tout achat, pour le vendeur (l'ouvrier), T–A (= M–A), vente de sa force de travail. Tel est le premier stade de la circulation, ou la première métamorphose, de la marchandise (Livre Ier, chap. III, 2/1[3]) ; on a, du côté du vendeur du travail, la conversion de sa marchandise en sa forme argent. L'argent ainsi reçu est dépensé peu à peu par l'ouvrier en une somme de marchandises qui couvrent ses besoins, en articles de consommation. La circulation complète de sa marchandise se présente donc comme T–A–M, c'est-à-dire : primo T–A (= M–A) et secundo A–M, ce qui est la forme générale de la circulation simple des marchandises M–A–M, où l'argent ne figure que comme moyen fugitif de

circulation, comme simple médiateur de l'échange marchandise contre marchandise.

A–T est le moment typique de la conversion du capital-argent en capital productif : c'est en effet la condition essentielle pour que la valeur avancée sous forme d'argent se convertisse effectivement en capital, en valeur productrice de plus-value. A–M*p* est nécessaire uniquement en vue de la réalisation de la masse de travail achetée par l'acte A–T. C'est pourquoi nous avons présenté A–T de ce point de vue au Livre Ier, section II, « Transformation de l'argent en capital »[4]. Il nous reste ici à examiner la chose d'un autre point de vue, par rapport spécialement au capital-argent en tant que forme de manifestation du capital.

A–T est généralement regardé comme typique du mode de production capitaliste. Non toutefois pour cette raison, indiquée par nous, que l'achat de la force de travail est un contrat d'achat dans lequel on stipule la fourniture d'un quantum de travail plus grand qu'il n'est nécessaire pour rembourser le prix de la force de travail, le salaire ; non parce qu'on stipule la fourniture de surtravail, condition fondamentale pour capitaliser la valeur avancée ou, ce qui revient au même, pour produire de la plus-value. Mais au contraire en vertu de sa forme, en vertu du fait que, sous la forme de salaire, le travail s'achète pour *de l'argent*, ce qui passe pour la caractéristique de l'économie monétaire.

Une fois de plus, ce n'est pas ce qu'il y a d'irrationnel dans la forme qui passe pour typique. On néglige, au contraire, ce trait irrationnel. L'irrationnel consiste en ce que le travail, comme élément constitutif de la valeur, ne peut avoir lui-même aucune valeur, en sorte qu'un quantum déterminé de travail ne peut non plus avoir une valeur s'exprimant dans son prix, dans son équivalence avec un quantum déterminé d'argent. Mais nous savons que le salaire n'est qu'une forme déguisée, une forme où le prix quotidien par exemple de la force de travail se présente comme étant le prix du travail dégagé par cette force de travail pendant une journée, ce qui fait que la valeur produite par cette force de travail, disons en 6 heures de travail, est exprimée comme valeur de son fonctionnement pendant 12 heures, autrement dit du travail pendant 12 heures.

Si A–T passe pour être le critérium, le signe même de ce qu'on appelle l'économie monétaire, c'est parce que le travail y apparaît comme la marchandise de son possesseur, et par suite l'argent comme acheteur : c'est donc parce qu'il y a là un rapport monétaire (vente et achat d'activité humaine). C'est pourtant un fait que l'argent apparaît de très bonne heure comme acheteur de ce qu'on appelle des services, sans que A se convertisse en capital-argent, sans que le caractère général de l'économie soit bouleversé.

Il est absolument indifférent à l'argent de se convertir en telle ou telle sorte de marchandises. Il est la forme équivalente générale de toutes les marchandises, qui, rien que par leur prix, indiquent déjà qu'elles représentent théoriquement une somme d'argent déterminée, qu'elles attendent leur transformation en

argent et qu'elles ne prennent qu'en permutant avec l'argent la forme sous laquelle elles peuvent se convertir en valeurs d'usage pour leurs possesseurs. Une fois que la force de travail se trouve sur le marché comme marchandise de son possesseur, marchandise dont la vente s'opère sous la forme de paiement pour un travail, sous l'aspect du salaire, son achat et sa vente ne présentent donc rien de plus remarquable que l'achat et la vente de toute autre marchandise. Le fait typique, ce n'est pas que la marchandise force de travail soit à vendre, mais que la force de travail apparaisse comme marchandise.

Par l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, transformation du capital-argent en capital productif, le capitaliste effectue la combinaison des facteurs objectifs et personnels de la production, pour autant que ces facteurs consistent en marchandises. Quand de l'argent se transforme pour la première fois en capital productif, quand il fonctionne pour la première fois comme capital-argent pour son possesseur, il faut que celui-ci achète d'abord les moyens de production, bâtiments, machines, etc., avant d'acheter la force de travail ; dès que celle-ci, en effet, passe sous son autorité, il faut que les moyens de production soient là pour pouvoir l'employer comme force de travail.

C'est ainsi que les choses se présentent du côté du capitaliste.

Quant à l'ouvrier, la mise en œuvre productive de sa force de travail ne devient possible qu'à l'instant où, vendue, elle entre en combinaison avec les moyens de production. Avant la vente, elle existe donc séparée des moyens de production, des conditions objectives de sa mise en œuvre. En cet état de séparation, elle ne peut s'employer ni à produire directement des valeurs d'usage pour son possesseur, ni à produire des marchandises dont la vente pourrait le faire vivre. Mais dès que, par sa vente, elle entre en combinaison avec les moyens de production, elle forme une partie constitutive du capital productif de son acheteur, au même titre que les moyens de production.

Par conséquent, le possesseur d'argent et le possesseur de force de travail ont beau, dans l'acte A–T, se comporter simplement l'un par rapport à l'autre en acheteur et en vendeur, s'affronter simplement en tant que possesseur d'argent et possesseur de marchandise, ils ont beau se trouver à cet égard dans un pur rapport monétaire : l'acheteur intervient néanmoins d'emblée comme étant en même temps possesseur des moyens de production qui constituent les conditions objectives sans lesquelles le possesseur de la force de travail ne peut pas la dépenser productivement. En d'autres termes, ces moyens de production affrontent le possesseur de la force de travail en tant que propriété d'autrui. Réciproquement, le vendeur de travail affronte l'acheteur de travail en tant que force de travail d'autrui, qui doit nécessairement passer sous son autorité, s'incorporer à son capital pour que celui-ci puisse fonctionner effectivement comme capital productif. Le rapport de classe entre capitaliste et salarié existe donc, il est donc présumé dès l'instant où l'un et l'autre se rencontrent dans l'acte A–T

(T–A du côté de l'ouvrier). Il s'agit d'un achat et d'une vente, d'un rapport monétaire, mais d'un achat et d'une vente qui supposent dans l'acheteur un capitaliste et dans le vendeur un salarié, et ce rapport résulte du fait que les conditions requises pour l'actualisation de la force de travail – moyens d'existence et moyens de production – sont séparées, en tant que propriété d'autrui, du possesseur de la force de travail.

Nous ne nous occupons pas ici de l'origine de cette séparation. Elle existe dès l'instant où l'acte A–T s'accomplit. Le point qui nous intéresse est le suivant. Si l'acte A–T apparaît comme une fonction du capital-argent, autrement dit si l'argent apparaît ici comme forme d'existence du capital, ce n'est point uniquement parce que l'argent intervient ici comme moyen de paiement rémunérant une activité humaine qui a un effet utile, rémunérant un service ; ce n'est donc point par suite de la fonction de l'argent comme moyen de paiement. L'argent ne peut être dépensé sous cette forme que parce que la force de travail se trouve en état de séparation d'avec ses moyens de production (y compris les moyens d'existence comme moyens de production de la force de travail elle-même), et parce que cette séparation ne peut être surmontée que par la vente de la force de travail au détenteur des moyens de production, en sorte que l'acheteur est maître de la mise en œuvre de la force de travail, dont les limites ne coïncident nullement avec celles de la masse de travail nécessaire pour reproduire son propre prix. Si le rapport capitaliste se manifeste pendant le procès de production, c'est uniquement parce qu'il existe par lui-même dans l'acte de circulation, dans la différence des conditions économiques essentielles où s'affrontent acheteur et vendeur, dans leur rapport de classe. Ce n'est pas de la nature de l'argent que ce rapport résulte ; c'est au contraire l'existence de ce rapport qui est capable de transformer une pure fonction monétaire en une fonction capitaliste.

Dans la manière de concevoir le capital-argent (nous ne nous en occupons provisoirement que dans les limites de la fonction déterminée dans laquelle nous le rencontrons ici), il arrive ordinairement que deux erreurs s'accompagnent ou s'enchevêtrent. Primo: On fait dériver faussement les fonctions dont la valeur-capital s'acquitte comme capital-argent, – et dont elle peut s'acquitter précisément parce qu'elle se trouve sous la forme argent, – de son caractère de capital, alors qu'elles ne sont dues qu'à l'état argent de la valeur-capital, à la forme argent sous laquelle elle apparaît. Secundo et au rebours : on fait dériver le contenu spécifique de la fonction monétaire qui fait de cette fonction en même temps une fonction capitaliste, de la nature de l'argent (l'argent étant donc confondu avec le capital), alors qu'elle suppose des conditions sociales, comme ici dans l'opération A–T, qui ne sont nullement données dans la simple circulation des marchandises ni dans la circulation monétaire qui y correspond.

La vente-achat d'esclaves est aussi, par la forme, vente-achat de marchandises. Pourtant l'argent ne saurait s'acquitter de cette fonction si l'esclavage

n'existe pas. Il faut que l'esclavage existe pour qu'on puisse consacrer de l'argent à l'acquisition d'esclaves ; mais la présence d'argent entre les mains de l'acheteur ne suffit nullement pour rendre l'esclavage possible.

Le fait que la vente de la force de travail personnelle (sous la forme de vente du travail personnel, de salaire) ne se présente pas comme phénomène isolé, mais comme condition sociale décisive de la production marchande ; le fait que le capital-argent s'acquitte de la fonction ici étudiée A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ à l'échelle de la société suppose des procès historiques qui ont dissous l'association originelle des moyens de production avec la force de travail : procès ayant pour résultat que l'on voit s'affronter la masse du peuple, les travailleurs, comme non-propriétaire des moyens de production, et les non-travailleurs comme propriétaires de ces moyens. Peu importe de savoir si l'association, avant de se désagréger, avait une forme telle que le travailleur comptait lui-même comme un moyen de production parmi les autres, ou qu'il en était le propriétaire.

L'état de fait sur lequel se fonde l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ est donc la répartition : non la répartition au sens ordinaire, comme répartition des moyens de consommation, mais la répartition des éléments de la production eux-mêmes, dont les facteurs objectifs sont concentrés d'un côté, tandis que la force de travail se trouve isolée d'eux, de l'autre côté.

Les moyens de production, fraction objective du capital productif, doivent donc affronter l'ouvrier immédiatement comme tels, comme capital, pour que l'acte A–T puisse devenir un acte social général.

Nous avons vu qu'une fois établie, la production capitaliste ne se borne pas en cours de développement à reproduire cette séparation, mais qu'elle l'élargit dans des proportions toujours croissantes, jusqu'à ce qu'elle soit devenue la condition sociale universellement dominante. Mais la chose présente encore un autre aspect. La formation du capital et sa mainmise sur la production exigent un certain degré de développement du commerce, et avec lui de la circulation des marchandises, par conséquent aussi de la production des marchandises. Car des articles ne peuvent pas entrer comme marchandises dans la circulation s'ils ne sont pas produits pour la vente, donc comme marchandises. Or la production de marchandises n'apparaît comme caractère normal, dominant, de la production que sur la base de la production capitaliste.

Les propriétaires fonciers de Russie, qui, à la suite de la prétendue émancipation des paysans, emploient maintenant sur leur terre des ouvriers salariés au lieu de serfs corvéables, se plaignent de deux choses. D'abord, du manque de capital-argent. Ils disent, par exemple, qu'avant de vendre la moisson il faut payer des sommes assez élevées aux salariés et que la première condition fait défaut : l'argent liquide. Si l'on doit produire en mode capitaliste, il faut continuellement avoir du capital sous forme d'argent, précisément pour payer le

salaire. Il est vrai qu'à cet égard, les propriétaires fonciers peuvent se consoler : tout vient à point à qui sait attendre, et, avec le temps, le capitaliste industriel dispose non seulement de son propre argent, mais aussi de l'*argent des autres**[5] :

Mais la seconde doléance est plus caractéristique. La voici : même si l'on a de l'argent, on ne trouve pas à acheter de la main-d'œuvre disponible en nombre suffisant et au moment voulu : par suite de la propriété collective de la communauté villageoise sur le sol, l'ouvrier agricole de Russie n'est pas encore entièrement séparé de ses moyens de production ; il n'est donc pas encore un « ouvrier libre » au plein sens du mot. Or l'existence de l'ouvrier libre à l'échelle de la société entière est une condition indispensable pour que A–M, conversion de l'argent en marchandise, puisse se présenter comme transformation du capital-argent en capital productif.

Il va de soi, par conséquent, que la formule du cycle du capital-argent : A–M ... P ... M'–A' n'est la forme naturelle du cycle du capital que sur la base d'une production capitaliste déjà développée : elle suppose, en effet, l'existence de la classe des ouvriers salariés à l'échelle de la société entière. La production capitaliste, nous l'avons vu, ne produit pas seulement de la marchandise et de la plus-value ; elle reproduit, et dans des proportions toujours croissantes, la classe des ouvriers salariés ; elle convertit l'énorme majorité des producteurs directs en ouvriers salariés. Ainsi la formule A–M ... P ... M'–A', ayant pour condition première de son application la présence constante de la classe des ouvriers salariés, suppose déjà le capital sous forme de capital productif, et, par conséquent, la forme du cycle du capital productif.

II. – *Deuxième stade. Fonction du capital productif.*

Le cycle du capital que nous étudions ici commence par l'acte de circulation A–M, conversion de l'argent en marchandise, achat. Il faut donc que la circulation soit complétée par la métamorphose opposée, M–A, conversion de la marchandise en argent, vente. Mais le résultat direct de l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ est d'interrompre la circulation de la valeur-capital avancée sous forme d'argent. Par la transformation du capital-argent en capital productif, la valeur-capital a pris une forme en nature, sous laquelle elle ne peut continuer de circuler, mais doit entrer en consommation, nous voulons dire en une consommation productive. L'emploi de la force de travail, le travail, ne peut se réaliser que dans le procès de travail. Le capitaliste ne saurait revendre l'ouvrier comme marchandise, puisque celui-ci n'est pas son esclave et qu'il n'a acheté que l'utilisation de sa force de travail pour un temps déterminé. D'autre part, il ne peut utiliser cette dernière qu'en lui faisant utiliser les moyens de production comme

formateurs de marchandises. Le résultat du premier stade est donc l'entrée dans le deuxième, dans le stade productif du capital.

Le mouvement se représente par A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ ... P, les points indiquant que la circulation du capital est interrompue, mais que son procès cyclique continue, du fait qu'il entre de la sphère de la circulation des marchandises dans la sphère de la production. Le premier stade, conversion du capital-argent en capital productif, n'apparaît donc que comme le prélude et l'introduction au deuxième stade, la fonction du capital productif.

A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ suppose que l'individu qui accomplit cet acte ne dispose pas seulement de valeurs sous une forme d'usage quelconque, mais qu'il possède ces valeurs sous la forme argent, qu'il est possesseur d'argent. Mais l'acte consiste précisément dans la cession de cet argent, et l'individu ne reste possesseur d'argent que si l'argent reflue implicitement dans ses mains par l'acte même de la cession. Or l'argent ne peut refluer dans ses mains que par la vente de marchandises. L'acte suppose donc qu'il est producteur de marchandises.

A–T. Le salarié ne vit que de la vente de la force de travail. Le maintien de cette force, – la conservation personnelle de l'ouvrier, – exige une consommation quotidienne. Le paiement de l'ouvrier doit donc se répéter constamment à intervalles assez faibles pour qu'il puisse répéter les acquisitions nécessaires à sa conservation personnelle : l'acte T–A–M ou M–A–M. Il faut donc que le capitaliste l'affronte constamment comme capitaliste monétaire, et son capital comme capital-argent. Mais d'autre part, pour que la masse des producteurs directs, des salariés, puisse accomplir l'acte T–A–M, il faut que les moyens d'existence nécessaires l'affrontent constamment sous forme vénale, c'est-à-dire sous forme de marchandises. Cet état de choses exige donc un degré déjà élevé de la circulation des produits comme marchandises, par conséquent aussi du volume de la production marchande. Aussitôt que la production au moyen du travail salarié devient générale, la production de marchandises est nécessairement la forme générale de la production. Et la généralisation de la production marchande nécessite à son tour une division toujours croissante du travail social, c'est-à-dire une spécialisation toujours plus grande du produit fabriqué comme marchandise par un capitaliste déterminé, l'éclatement toujours plus grand de procès de production complémentaires en procès devenus indépendants. Ainsi A–M*p* se développe dans la même mesure que A–T ; autrement dit, c'est dans les mêmes proportions que la production des moyens de production se sépare de celle de la marchandise dont ils sont moyens de production et que les moyens de production affrontent eux-mêmes comme marchandises tout producteur de marchandises qui ne les produit pas, mais les achète pour les besoins de son

procès de production déterminé. Ils proviennent de branches de production exploitées pour leur propre compte, complètement séparées de la sienne, et c'est comme marchandises qu'ils entrent dans la sienne, soumis par conséquent à la nécessité de l'acte d'achat. Les conditions matérielles de la production de marchandises affrontent le producteur, dans une mesure de plus en plus grande, comme produits d'autres producteurs de marchandises, comme marchandises. C'est dans la même mesure que le capitaliste apparaît nécessairement comme capitaliste monétaire, autrement dit que s'élargit le champ dans lequel son capital fonctionne nécessairement comme capital-argent.

Autre aspect de la question : les mêmes circonstances qui produisent la condition fondamentale de la production capitaliste, – l'existence d'une classe d'ouvriers salariés, – sollicitent le passage de toute production marchande à la production marchande capitaliste. Dans la mesure où celle-ci se développe, elle exerce un effet décomposant et dissolvant sur toute forme antérieure de la production qui, orientée en premier lieu vers la consommation personnelle directe, ne convertit en marchandise que l'excédent du produit. Elle fait de la vente du produit l'intérêt principal : d'abord, sans s'attaquer, en apparence, au mode de production lui-même (ce fut par exemple le premier effet du commerce mondial capitaliste sur des peuples comme les Chinois, les Indiens, les Arabes, etc.) ; ensuite, là où elle a pris racine, elle détruit toutes les formes de production marchande qui reposent ou bien sur le travail personnel des producteurs, ou bien sur la seule vente du produit excédentaire en tant que marchandise. Elle commence par généraliser la production de marchandises, puis elle transforme graduellement toute production marchande en production capitaliste[6].

Quelles que soient les formes sociales de la production, les travailleurs et les moyens de production en restent toujours les facteurs. Mais les uns et les autres ne le sont qu'à l'état virtuel tant qu'ils se trouvent séparés. Pour une production quelconque, il faut leur combinaison. C'est la manière spéciale d'opérer cette combinaison qui distingue les différentes époques économiques par lesquelles la structure sociale est passée. Dans le cas qui nous occupe, le point de départ est donné par la séparation de l'ouvrier libre d'avec ses moyens de production ; nous avons vu comment, et dans quelles conditions, ces deux éléments se réunissent entre les mains du capitaliste : en qualité de mode d'existence productif de son capital. Le procès effectif où entrent, associés de la sorte, les éléments formateurs de la marchandise, tant personnels que matériels, le procès de production, devient ainsi lui-même une fonction du capital : c'est le procès de production capitaliste, dont la nature a été développée en détail au Livre Ier de cet ouvrage. Chaque entreprise de production de marchandises devient en même temps une entreprise d'exploitation de la force de travail ; mais seule la production marchande capitaliste ouvre une ère nouvelle d'exploitation, qui, dans son développement historique, révolutionne toute la structure économique de la

société et surpasse sans commune mesure toutes les époques antérieures par l'organisation du procès du travail et par le perfectionnement gigantesque de la technique.

Les moyens de production et la force de travail, dans la mesure où ils sont des formes d'existence de la valeur-capital avancée, se différencient en capital constant et capital variable par les rôles différents qu'ils jouent, pendant le procès de production, dans la formation de la valeur, et par conséquent aussi dans la génération de la plus-value. Ils se distinguent en outre comme éléments différents du capital productif en ce que les premiers, dès qu'ils sont possédés par le capitaliste, restent son capital, même en dehors du procès de production, tandis que la force de travail ne devient forme d'existence d'un capital individuel que dans les limites de ce procès. Si la force de travail n'est marchandise que dans les mains de son vendeur, l'ouvrier salarié, elle ne devient inversement capital que dans les mains de son acheteur, le capitaliste, auquel échoit son emploi temporaire. Les moyens de production eux-mêmes ne deviennent des aspects objectifs du capital productif, ou capital productif, qu'à partir du moment où la force de travail, forme personnelle du même capital, peut leur être incorporée. Les moyens de production ne sont donc pas plus capital en vertu de leur nature que la force de travail humaine ne l'est elle-même. Ils ne prennent ce caractère social spécifique que dans des conditions déterminées, qui se dégagent dans le cours de l'histoire, tout comme il faut des conditions déterminées pour que le caractère de monnaie s'imprime aux métaux précieux, ou encore le caractère de capital-argent à l'argent.

En fonctionnant, le capital productif consomme ses propres composants pour les transformer en une masse de produits ayant une valeur supérieure. Puisque la force de travail n'agit que comme l'un des organes du capital, il en résulte que l'excédent de la valeur-produit par rapport à la valeur de ses éléments formateurs, excédent engendré par le surtravail, est le fruit du capital. Le surtravail de la main-d'œuvre est le travail gratuit du capital et c'est pourquoi il forme pour le capitaliste de la plus-value, c'est-à-dire une valeur qui ne lui coûte pas d'équivalent. Ainsi, le produit n'est pas seulement de la marchandise, mais de la marchandise fécondée de plus-value. Sa valeur est égale à P + *pl*, égale à la valeur du capital productif P absorbé dans sa fabrication, + la plus-value *pl* engendrée par lui. Supposons que cette marchandise se compose de 10 000 livres de fil, dont la fabrication a consommé des moyens de production pour une valeur de 372 l. st. et de la force de travail pour une valeur de 50 l. st. Pendant le procès de filage, les fileurs ont transmis au fil la valeur des moyens de production absorbés par leur travail à concurrence de 372 l. st., et en même temps ils ont dégagé une valeur nouvelle en fonction de leur dépense de travail, disons 128 l. st. Les 10 000 livres de fil servent dès lors de support à une valeur de 500 l. st.

III. – *Troisième stade. M'–A'.*

La marchandise devient *capital-marchandise* comme forme d'existence fonctionnelle de la valeur-capital d'ores et déjà mise en valeur, forme qui jaillit directement du procès de production lui-même. Si la production des marchandises se pratiquait en mode capitaliste, dans toute son étendue sociale, toute marchandise serait d'emblée élément d'un capital-marchandise, qu'elle se composât de fer brut ou de dentelles de Bruxelles, d'acide sulfurique ou de cigares. La question de savoir quelles sont, dans la foule des marchandises, les sortes vouées par leurs qualités au rang de capital, et celles qui le sont au rôle ordinaire de marchandises, est un des aimables tourments que l'économie scolastique s'est créés à elle-même.

Sous sa forme de marchandise, le capital s'acquitte nécessairement d'une fonction de marchandise. Les articles dont il se compose, étant produits d'emblée pour le marché, doivent être vendus, convertis en argent, donc décrire le mouvement M–A.

Supposons que la marchandise du capitaliste consiste en 10 000 livres de fil de coton. Si le procès de filage a absorbé des moyens de production à concurrence de 372 l. st. et créé une valeur nouvelle de 128 l. st., le fil a une valeur de 500 l. st., qu'il exprime par ce même prix. Nous supposons que ce prix se réalise par la vente M–A. Qu'est-ce qui fait en même temps de cette simple démarche de toute circulation de marchandise une fonction capitaliste ? Aucune modification dans les limites de l'acte lui-même, ni au point de vue du caractère d'usage de la marchandise, puisque c'est comme objet d'usage qu'elle passe entre les mains de l'acheteur, ni au point de vue de sa valeur, puisque cette valeur ne subit aucun changement de grandeur, mais seulement un changement de forme. Elle existait d'abord en tant que fil, elle existe désormais en tant qu'argent. Il y a ainsi une différence essentielle entre le premier stade, A–M, et le dernier, M–A. Dans le premier, l'argent avancé fonctionne comme capital-argent parce qu'il se convertit au moyen de la circulation en marchandises d'une valeur d'usage spécifique ; dans le second, la marchandise ne peut fonctionner comme capital que pour autant qu'elle apporte en elle-même ce caractère tout prêt à l'issue du procès de production, avant que sa circulation ne commence. Pendant le procès de filage, les fileurs ont créé une valeur sous forme de fil à concurrence de 128 l. st. Sur ces 128 l. st., admettons que 50 l. st. ne soient, pour le capitaliste, qu'un équivalent de ce qu'il a dépensé pour la force de travail, et que 78 l. st. forment de la plus-value, soit un degré d'exploitation de la force de travail égal à 156 %. La valeur des 10 000 livres de fil contient donc en premier lieu la valeur du capital productif P qui a été absorbé, c'est-à-dire sa partie constante = 372 l. st., sa partie variable = 50 l. st., la somme des deux = 422 l. st., = 8 440 livres de fil. Or la valeur du capital productif P = M, valeur de ses éléments formateurs, qui, au stade A–M, se présentaient au capitaliste

comme marchandises entre les mains de leurs vendeurs. – Mais la valeur du fil contient en second lieu une plus-value de 78 l. st. = 1 560 livres de fil. M, expression de la valeur des 10 000 livres de fil, est donc = M + ΔM, M plus un accroissement de M (= 78 l. st.), que nous appellerons *m*, puisqu'il existe sous la même forme marchande où se présente maintenant la valeur primitive M. La valeur des 10 000 livres de fil = 500 l. st. est donc égale à M + *m* = M'. Ce qui fait que M, expression de la valeur des 10 000 livres de fil, devient M', ce n'est pas sa grandeur de valeur absolue (500 l. st.), puisque celle-ci, comme dans tous les autres M en tant qu'expression de valeur de n'importe quelle autre somme de marchandises, est déterminée par la grandeur du travail qui est matérialisé en elle ; c'est sa grandeur de valeur relative, sa grandeur de valeur comparée avec la valeur du capital P absorbé dans sa production. M' contient cette dernière valeur plus la plus-value fournie par le capital productif. La valeur de M' est supérieure à cette valeur-capital, elle l'excède du montant de cette plus-value *m*. Les 10 000 livres de fil sont le support de la valeur-capital une fois mise en valeur, une fois enrichie d'une plus-value, et elles le sont en tant que produit du procès de production capitaliste. M' exprime un rapport de valeur, le rapport de la valeur du produit-marchandise à la valeur du capital dépensé dans sa production ; il exprime donc que sa valeur est composée de valeur-capital et de plus-value. Les 10 000 livres de fil ne sont du capital-marchandise, M', que comme forme transformée du capital productif P, donc dans un ensemble qui n'existe d'abord que dans le cycle de ce capital individuel, autrement dit pour le capitaliste qui a produit du fil avec son capital. C'est, pour ainsi dire, un simple rapport intérieur, et non extérieur, qui transforme les 10 000 livres de fil, support de valeur, en capital-marchandise ; elles portent leur marque d'origine capitaliste non pas dans la grandeur absolue de leur valeur, mais dans sa grandeur relative, dans leur grandeur de valeur comparée avec celle du capital productif contenu en elles avant qu'il ne se fût converti[7] en marchandise. Par conséquent, si les 10 000 livres de fil se vendent à leur valeur de 500 l. st., cet acte de circulation, considéré en lui-même, est M–A, simple conversion d'une valeur inchangée de la forme marchandise à la forme argent. Mais, comme stade particulier dans le cycle d'un capital individuel, le même acte est réalisation de la valeur-capital de 422 l. st. supportée par la marchandise, plus la plus-value de 78 l. st. supportée aussi par elle ; il est donc M'–A', conversion du capital-marchandise de sa forme marchandise à la forme argent[8].

La fonction de M' est celle de tout produit-marchandise : se convertir en argent, être vendu, décrire la phase de circulation M–A. Aussi longtemps que le capital maintenant mis en valeur persévère sous la forme de capital-marchandise, stationne au marché, le procès de production s'arrête. Il ne forme ni produit ni valeur. Selon qu'il faut plus ou moins de temps au capital pour rejeter sa forme marchandise et adopter sa forme argent, autrement dit selon la rapidité de la vente, la même valeur-capital va servir à former produit et valeur à des

degrés très différents, et l'échelle de la reproduction va s'étendre ou se raccourcir. On a montré au Livre Ier que le degré d'efficacité d'un capital donné est conditionné par des coefficients du procès de production qui sont indépendants, dans une certaine mesure, de sa propre grandeur de valeur. On constate ici que le procès de circulation fait agir de nouveaux coefficients de l'efficacité du capital, de son expansion et sa contraction, qui sont indépendants de sa grandeur de valeur.

Il faut, au surplus, que la masse de marchandises M', support du capital mis en valeur, passe en tout son volume par la métamorphose M'–A'. La quantité de la chose vendue se fait ici détermination essentielle. Chaque marchandise prise à part ne figure plus que comme partie intégrante de la masse totale. Les 500 l. st. de valeur manifestent leur existence dans 10 000 livres de fil. Si le capitaliste ne réussit à vendre que 7 440 livres pour leur valeur de 372 l. st., il ne fait que remplacer la valeur de son capital constant, la valeur des moyens de production dépensés ; s'il ne vend que 8 440 livres, il ne remplace que la valeur du capital total qu'il a avancé. Pour réaliser de la plus-value, il faut qu'il vende davantage, et pour réaliser la plus-value entière, qui est de 78 l. st. (= 1 560 livres de fil), il faut qu'il vende la totalité des 10 000 livres de fil. En 500 l. st. d'argent, il ne touche donc qu'un équivalent de la marchandise vendue ; sa transaction, dans les limites de la circulation, est simplement M–A. S'il avait payé à ses ouvriers un salaire de 64 l. st. au lieu de 50, sa plus-value ne serait que de 64 l. st. au lieu de 78, et le degré d'exploitation de 100 % au lieu de 156 % ; mais, comme auparavant, la valeur de son fil resterait inchangée ; c'est seulement le rapport des différents éléments de la valeur qui serait autre ; l'acte de circulation M–A serait, comme auparavant, la vente de 10 000 livres de fil pour 500 l. st., leur valeur.

M' = M + *m* (= 422 l. st. + 78 l. st.). – M est égal à la valeur de P, capital productif, lequel est égal à la valeur de A, qui a été avancé dans l'acte A–M, achat des éléments de production ; dans notre exemple, A = 422 l. st. Si la masse des marchandises se vend à sa valeur, M = 422 l. st. et *m* = 78 l. st., valeur du surproduit formé de 1 560 livres de fil. Si nous désignons *m*, exprimé en argent, par *a*, nous aurons M'–A' = (M + *m*)–(A + *a*), et le cycle A–M ... P ... M'–A' prend la forme explicite $A–M \begin{cases} T \\ M_p \end{cases} \ldots P \ldots (M + m)–(A + a)$.

Au premier stade, le capitaliste prend des articles de consommation au marché des marchandises proprement dit et au marché du travail ; au troisième stade, il reverse de la marchandise, mais seulement sur un marché, le marché des marchandises proprement dit. Mais si, par sa marchandise, il reprend au marché plus de valeur qu'il n'y en a versé originairement, il ne peut le faire qu'en y versant plus de valeur-marchandise qu'il n'en a pris originairement. Il a versé la valeur A et pris l'équivalent M ; il verse M + *m* et reprend l'équivalent A + *a*. – Dans notre exemple, A était égal à la valeur de 8 440 livres de fil : or le capita-

liste verse au marché 10 000 livres, il lui livre donc une valeur plus grande que celle qu'il en a tirée. D'autre part, s'il verse cette valeur augmentée, c'est uniquement parce que, dans le procès de production, grâce à l'exploitation de la force de travail, il a produit de la plus-value (exprimée en surproduit, comme partie aliquote du produit). C'est seulement comme produit de ce procès que la masse des marchandises est capital-marchandise, support de la valeur-capital mise en valeur. L'accomplissement de l'acte M'–A' réalise à la fois la valeur-capital avancée et la plus-value. La réalisation de l'une et celle de l'autre se confondent dans la série de ventes, ou encore dans la vente en bloc, dont la masse totale des marchandises fait l'objet, opération exprimée par M'–A'. Mais le même acte de circulation M'–A' diffère pour la valeur-capital et pour la plus-value en ce sens que cet acte ne correspond pas pour l'une et pour l'autre au même stade de circulation, à la même phase de la série des métamorphoses qu'elles doivent parcourir dans les limites de la circulation. La plus-value *m* a pris naissance dans le cadre du procès de production : elle arrive donc pour la première fois sur le marché des marchandises, et cela sous la forme marchandise, qui est sa première forme de circulation ; l'acte *m–a* est ainsi son premier acte de circulation, sa première métamorphose, qui reste donc à compléter par l'acte de circulation opposé, par la métamorphose inverse a–m[9].

Il en va autrement de la circulation qu'accomplit la valeur-capital M dans le même acte de circulation M'–A' : c'est pour elle l'acte de circulation M–A, dans lequel M est égal à P, c'est-à-dire à l'argent primitivement avancé. A a inauguré son premier acte de circulation comme capital-argent et revient à la même forme par l'acte M–A : il a donc décrit les deux phases opposées de la circulation, 1° A–M et 2° M–A, et se trouve derechef sous la forme sous laquelle il peut recommencer le même procès cyclique. Ce qui, pour la plus-value, est la première conversion de la forme marchandise en forme argent, est, pour la valeur-capital, le retour, ou la reconversion en sa forme argent primitive.

Par l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, le capital-argent a été transformé en une somme équivalente de marchandises, T et M*p*. Ces marchandises ne se remettent pas à fonctionner comme marchandises, comme articles de vente. Leur valeur existe maintenant entre les mains de leur acheteur, le capitaliste, comme valeur de son capital productif P. Et c'est dans la fonction de P, dans la consommation productive, qu'elles se transforment en une sorte de marchandise substantiellement distincte des moyens de production, en un stock de fil, dans lequel leur valeur est non seulement conservée, mais augmentée de 422 l. st. à 500 l. st. Cette métamorphose corporelle remplace les marchandises prises au marché dans le premier stade A–M par une marchandise différente en substance et en valeur, qui maintenant doit nécessairement fonctionner comme marchandise, se convertir en argent et se vendre. C'est pourquoi le procès de production ne peut être qu'une interruption du procès de circulation de la valeur-capital, dont seule

la première phase A–M a été accomplie jusqu'ici. La phase seconde et finale M–A n'est accomplie qu'après la modification de M en substance et en valeur. Quant à la valeur-capital prise en elle-même, elle n'a subi dans le procès de production qu'une modification de sa forme d'usage. Elle existait comme valeur de 422 l. st. dans T et M*p*, elle existe maintenant comme valeur de 422 l. st. dans les 8 440 livres de fil. Si donc nous étudions simplement les deux phases du procès de circulation de la valeur-capital, en nous la représentant séparée de sa plus-value, elle passe 1° par A–M et 2° par M–A, le second M ayant une forme d'usage modifiée, mais la même valeur que le premier M ; elle passe donc par A–M–A, forme de circulation qui, par suite du double changement de place, en direction opposée, de la marchandise, conversion d'argent en marchandise, conversion de marchandise en argent, fait nécessairement revenir la valeur avancée comme argent à sa forme argent : la reconvertit en argent.

Le même acte de circulation M'–A' qui, pour la valeur-capital avancée sous forme d'argent, est métamorphose seconde et finale, retour à la forme argent, est, pour la plus-value conjointement supportée par le capital-marchandise et conjointement réalisée par sa conversion en la forme argent, métamorphose première, mutation de la forme marchandise en la forme argent, M–A, phase première de circulation.

Il faut donc observer ici deux choses. Premièrement : la reconversion finale de la valeur-capital en sa forme argent primitive est une fonction du capital-marchandise. Deuxièmement : cette fonction implique la première conversion de la plus-value de sa forme marchandise primitive en la forme argent. La forme argent joue donc ici un double rôle : d'une part, elle est la forme récurrente d'une valeur primitivement avancée en argent, donc le retour à la forme de valeur qui a inauguré le procès ; d'autre part, elle est la première forme convertie d'une valeur qui entre initialement dans la circulation sous forme de marchandise. Si les marchandises qui constituent le capital-marchandise se vendent à leur valeur, comme on le suppose ici, M + *m* se convertit en son équivalent A + *a* ; c'est sous cette forme A + *a* (422 l. st. + 78 l. st. = 500 l. st.) qu'existe désormais entre les mains du capitaliste le capital-marchandise réalisé. Valeur-capital et plus-value se présentent maintenant comme monnaie, donc sous forme d'équivalent général.

A la fin du procès, la valeur-capital se retrouve donc sous la forme qu'elle avait lorsqu'elle y est entrée ; elle peut ainsi le recommencer, le parcourir à nouveau comme capital-argent. C'est précisément parce que la forme initiale et la forme finale du procès sont celles du capital-argent (A) que nous donnons à cette forme du procès cyclique le nom de cycle du capital-argent. Ce qui est changé à la fin des opérations, ce n'est pas la forme, mais seulement la grandeur de la valeur avancée.

A + *a* n'est autre chose qu'une somme d'argent de grandeur déterminée. Dans notre exemple, 500 l. st. Mais en tant que résultat du cycle du capital, en tant

que capital-marchandise réalisé, cette somme d'argent contient la valeur-capital et la plus-value ; et les deux ne sont plus enchevêtrées, comme dans le fil ; elles se trouvent maintenant juxtaposées. Leur réalisation a donné à chacune d'elles une forme argent autonome. Les 211/250 du total sont la valeur-capital, 422 l. st., et les 39/250 sont la plus-value, 78 l. st. Cette séparation opérée par la réalisation du capital-marchandise n'a pas seulement le contenu formel dont nous allons parler à l'instant : elle prend de l'importance dans le procès de reproduction du capital : selon que *a* s'ajoute entièrement, en partie ou point du tout à A, c'est-à-dire selon que *a* continue ou ne continue pas à fonctionner comme composant de la valeur-capital avancée, *a* et A peuvent décrire une circulation tout à fait différente.

Sous l'aspect de A', le capital est revenu à sa forme primitive A, à sa forme argent, mais telle qu'il s'y réalise comme capital.

Il existe d'abord un écart quantitatif. On avait A, 422 l. st. ; on a maintenant A', 500 l. st., et cet écart s'exprime par A... A', les extrêmes, quantitativement différents, du cycle, dont le mouvement lui-même n'est indiqué que par les points ... A' est plus grand que A ; A'–A = *pl*, la plus-value. – Mais comme résultat de ce cycle A... A', il ne reste maintenant que A' : c'est le produit dans lequel s'éteint le procès qui l'a formé. A' a désormais une existence autonome, en lui-même, indépendamment du mouvement qui l'a fait naître. Le mouvement est évanoui, A' a pris sa place.

Mais A', étant A + *a* (500 l. st. étant 422 l. st. de capital avancé, plus un accroissement de 78 l. st.), représente aussi un rapport qualitatif, bien que ce rapport qualitatif n'existe lui-même que comme rapport des parties d'une somme homologue, donc comme rapport quantitatif. A, capital avancé, réapparaissant maintenant sous sa forme primitive (422 l. st.), existe désormais en tant que capital réalisé. Il ne s'est pas borné à se conserver ; il s'est aussi réalisé en tant que capital, en se distinguant comme tel de *a* (78 l. st.), qui se présente par rapport à lui comme *son* augmentation, *son* fruit, un accroissement enfanté par lui-même. Il est réalisé comme capital parce qu'il est réalisé comme valeur ayant enfanté une valeur. A' existe comme rapport capitaliste ; A n'apparaît plus simplement comme argent : il est posé expressément comme capital-argent, exprimé comme valeur qui s'est mise en valeur, qui a donc la propriété de se mettre en valeur, d'enfanter plus de valeur qu'elle n'en a elle-même. A est posé comme capital par suite de son rapport avec une autre partie de A', en tant que celle-ci est posée par lui, est produite par son action causale, constitue l'effet dont il est la raison. C'est ainsi que A' apparaît comme une somme de valeur qui exprime le rapport capitaliste en se différenciant intérieurement, en admettant en soi une distinction d'ordre fonctionnel (conceptuel).

Mais cela ne s'exprime que comme résultat, sans qu'intervienne le procès dont c'est le résultat.

Les parties de valeur ne se différencient pas qualitativement en tant que telles, mais seulement dans la mesure où elles se présentent comme valeurs d'articles différents, de choses concrètes différentes, revêtues de formes d'usage différentes, donc comme valeurs d'espèces marchandes différentes – distinction qui n'est pas due purement et simplement à leur caractère de parties de valeur. Dans l'argent, toute dissemblance des marchandises s'éteint, puisqu'il est justement la forme d'équivalent qui leur est commune à toutes. Une somme d'argent de 500 l. st. se compose d'éléments de 1 l. st. qui sont tous homologues. Du moment que, dans la pure existence de cette somme d'argent, le mécanisme de sa provenance est éteint et qu'elle ne contient plus trace de la différence spécifique qui sépare les diverses parties constitutives du capital dans le procès de production, il n'existe plus que la distinction d'ordre conceptuel entre la somme principale (en anglais : *principal*), ou capital avancé, qui est de 422 l. st., et une somme excédentaire de valeur, qui est de 78 l. st. Posons par exemple A' = 110 l. st., dont 100 = A, somme principale, et 10 = *pl*, plus-value. Entre les deux parties constitutives de la somme de 110 l. st., il y a homogénéité absolue, donc identité conceptuelle. N'importe quelle fraction de 10 l. st. représente 1/11 de la somme totale de 110 l. st., que cette fraction soit 1/10 de la somme principale avancée (100 l. st.) ou le surplus (10 l. st.). La somme principale et la somme additionnelle, le capital et le surcroît peuvent être exprimés comme fraction de la somme totale : dans notre exemple, ce sont 10/11 qui forment la somme principale ou capital, 1/11 le surplus. C'est pourquoi, à la fin du procès du capital, quand le capital est réalisé, exprimé en argent, le rapport capitaliste a perdu sa forme saisissable.

Il est vrai que cette observation s'applique aussi à M' (= M + *m*), mais avec cette différence que M', dans lequel M et *m* ne sont également que des fractions de valeur proportionnelles de la même masse homogène de marchandises, trahit son origine P, dont il est le produit immédiat, tandis que dans A', forme qui provient immédiatement de la circulation, la relation directe avec P a disparu.

La distinction insaisissable entre la somme principale et la somme du surcroît, distinction impliquée en A' et qui est l'expression du résultat du mouvement A... A', disparaît immédiatement dès que A' se remet à fonctionner activement en tant que capital-argent, au lieu de se fixer comme expression monétaire du capital industriel qu'on a fait valoir. Le cycle du capital-argent ne saurait jamais commencer par A' (bien que A' fonctionne maintenant comme A), mais seulement par A : c'est-à-dire jamais comme expression du rapport capitaliste, mais simplement comme une avance de valeur-capital. Aussitôt que les 500 l. st. sont de nouveau avancées comme capital pour se mettre en valeur de nouveau, elles marquent un point de départ, et non un point de retour. Au lieu d'un capital de 422 l. st., on en avance maintenant un de 500 l. st., plus d'argent qu'auparavant, davantage de valeur-capital ; mais le rapport entre les deux composants est perdu de vue, tout se passe comme si la fonction de capital avait pu être exercée dès l'origine par la somme de 500 l. st. au lieu de la somme de 422 l. st.

Représenter le capital sous la forme A' n'est pas une fonction active du capital-argent, c'est là, au contraire, une fonction de M'. Même dans la circulation simple des marchandises 1° M_1–A, 2° A–M_2, A ne fonctionne activement que dans le second acte A–M_2 ; il ne se présente sous l'aspect de A qu'à titre de résultat du premier acte, en vertu duquel il intervient donc comme forme convertie de M_1. Le rapport capitaliste impliqué en A', la relation d'une de ses parties, valeur-capital, à l'autre, accroissement de valeur, ne prend une signification fonctionnelle que dans la mesure où A', en cas de répétition constante du cycle A... A', se fragmente en deux circulations, celle du capital et celle de la plus-value, et où ces deux parties accomplissent des fonctions distinctes non seulement au point de vue quantitatif, mais aussi au point de vue qualitatif, fonction de A d'un côté, de *a* de l'autre. Considérée en elle-même, la forme A... A' n'implique aucune consommation faite par le capitaliste, elle n'implique expressément que la mise en valeur et l'accumulation, cette dernière s'exprimant avant tout dans l'accroissement périodique du capital-argent qui fait l'objet d'avances constamment renouvelées.

Bien que formule irrationnelle du capital, A' = A + *a* représente en même temps le capital-argent sous sa forme réalisée, comme argent qui a enfanté de l'argent. Mais il faut faire la différence avec la fonction du capital-argent au premier stade A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$. Dans ce premier stade, A circule comme argent. S'il fonctionne comme capital-argent, c'est simplement parce que l'état d'argent lui est nécessaire pour pouvoir s'acquitter d'une fonction monétaire, se convertir dans les éléments de P, à savoir T et M*p*, qui l'affrontent comme marchandises. Dans cet acte de circulation, il ne fonctionne que comme argent ; mais cet acte, étant le premier stade du procès de la valeur-capital, est en même temps fonction du capital-argent, en vertu de la forme d'usage spécifique des marchandises T et M*p* qu'il achète. A', au contraire, composé de A, valeur-capital, et de *a*, plus-value engendrée par celle-ci, exprime une valeur-capital mise en valeur, ce qui est le but et le résultat, la fonction du procès cyclique du capital pris dans son ensemble. Le fait qu'il exprime ce résultat sous forme d'argent, comme capital-argent réalisé, ne résulte pas de ce qu'il est forme argent du capital, capital-*argent*, mais au contraire de ce qu'il est *capital*-argent, capital sous forme argent ; c'est parce que le capital a inauguré le procès sous cette forme-ci, qu'il a été avancé sous forme d'argent. Le retour à la forme monétaire est, comme nous l'avons vu, une fonction du capital-marchandise M' et non pas du capital-argent. Quant à la différence de A' par rapport à A, cette différence (*a*) n'est que la forme argent de *m*, accroissement de M ; A' n'est = A + *a* que parce que M' était = M + *m*. Cette différence et le rapport de la valeur-capital à la plus-value enfantée par elle existent donc en M' et s'y expriment avant que M et *m* ne soient transformés en A', en une somme d'argent dans laquelle les deux parties de la valeur s'affrontent l'une l'autre à l'état indépendant, ce qui fait

qu'elles peuvent être employées à des fonctions indépendantes et distinctes.

A' n'est que le résultat de la réalisation de M'. Ce ne sont que des formes distinctes, forme marchandise et forme argent, de la valeur-capital mise en valeur, l'une et l'autre ont ceci de commun qu'elles sont de la valeur-capital mise en valeur. L'une et l'autre sont du capital réalisé, puisque la valeur-capital en tant que telle y existe réunie à la plus-value, – son fruit distinct d'elle, mais acquis grâce à elle, – même si ce rapport ne s'exprime que sous la forme irrationnelle du rapport entre deux parties d'une somme d'argent ou d'une valeur marchandise. Mais comme expressions du capital rapporté à la plus-value qu'il a engendrée et distinct de cette plus-value, donc comme expressions de la valeur mise en valeur, A' et M' sont la même chose et expriment la même chose, simplement sous des formes différentes ; ils se distinguent non comme capital-argent et capital-marchandise, mais comme argent et marchandise. Dans la mesure où ils représentent de la valeur mise en valeur, du capital mis en œuvre comme capital, ils expriment simplement le résultat de la fonction du capital productif, de la seule fonction où la valeur-capital enfante de la valeur. Ce qui leur est commun, c'est que tous deux, capital-argent et capital-marchandise, sont des modes d'existence du capital[10] ; l'un est le capital sous forme argent, l'autre sous forme marchandise. C'est pourquoi les fonctions spécifiques qui les distinguent ne peuvent être que des différences entre la fonction d'argent et la fonction de marchandise. Le capital-marchandise, en tant que produit direct du procès de production capitaliste, porte les marques de cette origine, et c'est pourquoi il est dans sa forme plus rationnel, moins insaisissable que le capital-argent, dans lequel toute trace de ce procès est effacée, de même que, d'une façon générale, toute particularité de la forme d'usage de la marchandise s'efface dans l'argent. Ainsi, c'est seulement quand A' exerce lui-même la fonction de capital-marchandise, quand il est produit direct d'un procès de production et non forme convertie de ce produit, que disparaît sa forme originale : le cas se présente dans la production de la matière monétaire elle-même. Pour la production de l'or, par exemple, la formule serait : A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ ... P... A' (A + *a*), où A' figure comme produit-marchandise parce que P fournit plus d'or qu'on en avait avancé dans le premier A, le capital-argent, pour les éléments de production de l'or. Ici donc s'efface ce qu'il y a d'irrationnel dans l'expression A ..., A' (A + *a*), où une partie d'une somme d'argent apparaît comme procréant une autre partie de la même somme d'argent.

IV. – *Le cycle total.*

Nous avons vu que le procès de circulation, au terme de sa première phase A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, est interrompu par P, où les marchandises T et M*p* achetées sur

le marché sont consommées comme parties constitutives, en substance et en valeur, du capital productif ; le produit de cette consommation est une marchandise nouvelle, M', modifiée quant à la substance et quant à la valeur. Il faut que le procès de circulation interrompu, A–M, soit complété par M–A. Mais comme support de cette deuxième et dernière phase de la circulation apparaît M', une marchandise différente de la première, M, tant au point de vue de la substance qu'à celui de la valeur. Ainsi la série de la circulation se présente comme : 1° A–M'$_1$, 2° M$_2$–A' : dans la seconde phase, il s'est substitué à la première marchandise M$_1$ une autre marchandise d'une valeur plus élevée et d'une forme d'usage différente, M'$_2$, et cela pendant l'interruption causée par la fonction de P, pendant la production de M' à partir des éléments de M, formes d'existence du capital productif P. Au contraire, la première forme sous laquelle le capital s'est présenté à nous (Livre Ier, chap. IV[11]) A–M–A' (en décomposant : 1° A–M$_1$, 2° M'$_2$–A') nous montre la même marchandise deux fois. Nous avons deux fois la même marchandise, représentant la conversion de l'argent dans la première phase et se reconvertissant en davantage d'argent dans la deuxième. Malgré cette différence essentielle, les deux circulations ont ceci de commun que, dans leur première phase, l'argent se convertit en marchandise et, dans leur deuxième phase, la marchandise en argent, autrement dit que l'argent dépensé dans la première phase reflue dans la seconde. Elles ont en commun, d'un côté, ce reflux de l'argent à son point de départ, mais aussi, de l'autre côté, l'excédent de l'argent qui reflue par rapport à l'argent avancé. A cet égard, A–M ... M'–A' apparaît comme impliqué dans la formule générale A–M–A'.

Il s'ensuit de plus que dans les deux métamorphoses relevant de la circulation, A–M et M'–A', ce sont chaque fois des valeurs égales et présentes simultanément qui s'affrontent et permutent. La modification de valeur relève exclusivement de la métamorphose P, du procès de production, qui apparaît ainsi comme métamorphose concrète du capital par opposition aux métamorphoses de pure forme de la circulation.

Étudions maintenant l'ensemble du mouvement A–M ... P ... M'–A', ou sa forme explicite A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ ... P ... M' (M + *m*)–A' (A + *a*). Le capital apparaît ici comme une valeur qui passe par une série de transformations connexes, dont l'une est la condition de l'autre, par une suite de métamorphoses qui sont autant de phases ou stades de son procès d'ensemble. Deux de ces phases appartiennent à la sphère de la circulation, la troisième à la sphère de la production. Dans chacune d'elles, la valeur-capital revêt un aspect différent, auquel correspond une fonction différente et spéciale. Au cours de ce mouvement, on assiste non seulement à la conservation de la valeur avancée, mais à son accroissement, à son augmentation de grandeur. En conclusion, au stade final, elle retourne à la forme même qu'elle avait au point de départ du procès d'ensemble. C'est pourquoi le procès d'ensemble est un procès cyclique.

Les deux formes que la valeur-capital prend dans le cadre de ses stades de circulation sont celles de *capital-argent* et de *capital-marchandise ;* sa forme pendant le stade de la production est celle de *capital productif*. Le capital qui, dans le cours de son cycle total, prend, puis rejette ces formes, et accomplit chaque fois la fonction correspondante, est du *capital industriel*, – industriel en ce sens qu'il embrasse toute branche de production exploitée en mode capitaliste.

Capital-argent, capital-marchandise, capital productif ne désignent donc pas ici des sortes autonomes du capital, dont les fonctions formeraient le contenu de branches d'affaires séparées et également autonomes. Ils ne désignent que des formes fonctionnelles particulières du capital industriel, qui les prend toutes les trois successivement.

Le cycle du capital ne s'opère normalement que pour autant que ses différentes phases passent sans arrêt de l'une à l'autre. Si un arrêt se produit dans la première phase A–M, le capital-argent se fige en trésor ; si c'est dans la phase de production, les moyens de production restent sans fonction d'un côté, et la force de travail inoccupée de l'autre ; si c'est dans la dernière phase M'–A', les marchandises amoncelées sans pouvoir se vendre obstruent le courant de la circulation.

D'autre part, il est dans la nature des choses que le cycle lui-même entraîne la fixation du capital dans chacune de ses sections pendant un laps de temps déterminé. Dans chacune de ses phases, le capital industriel est lié à une forme déterminée : capital-argent, capital productif, capital-marchandise. Ce n'est qu'après avoir accompli la fonction qui correspond à chacune d'elles qu'il prend la forme sous laquelle il peut aborder une nouvelle phase de conversion. Pour mettre ce point en lumière, nous avons supposé dans notre exemple que la valeur-capital de la masse des marchandises obtenue au stade de la production est égale à la somme totale de la valeur avancée primitivement en argent, en d'autres termes que toute la valeur-capital avancée en argent passe toujours d'un seul coup d'un stade au stade suivant. Mais nous avons vu (Livre Ier, chap. VIII[12]) qu'une partie du capital constant, les moyens de travail proprement dits (les machines, par exemple), sert successivement à un nombre plus ou moins grand de répétitions des mêmes procès de production, en sorte qu'elle ne transmet sa valeur au produit que par fractions. Nous montrerons plus tard dans quelle mesure cette circonstance modifie le procès cyclique du capital. Pour le moment, il suffira de ce qui suit. Dans notre exemple, la valeur du capital productif = 422 l. st. ne comprenait que l'usure moyenne des bâtiments industriels, des machines, etc., c'est-à-dire seulement cette fraction de valeur que, lors de la transformation de 10 600 livres de coton en 10 000 livres de fil, les bâtiments et les machines transmettent au fil, produit d'une opération de filage hebdomadaire qui dure 60 heures. C'est pourquoi les moyens de travail, bâtiments, machines, etc., figurent parmi les moyens de production dans lesquels s'est converti le

capital constant avancé de 372 l. st., comme si on les prenait à bail à la semaine. Toutefois cette circonstance ne change absolument rien à la question. Il nous suffit de multiplier le quantum de fil produit en une semaine, 10 000 livres, par un nombre de semaines calculé sur une suite d'années suffisante pour que toute la valeur des moyens de travail achetés et épuisés dans cette période soit transférée au produit. Il est clair que le capital-argent avancé doit d'abord être converti en moyens de travail, être sorti du premier stade A–M, avant de pouvoir fonctionner comme capital productif P. De même, il est clair dans notre exemple que la valeur-capital incorporée au fil pendant le procès de production, soit 422 l. st., ne saurait entrer dans la phase de circulation M'–A' comme composant de valeur des 10 000 livres de fil avant que le fil ne soit prêt. Le fil ne peut pas se vendre avant d'être filé.

Dans la formule générale, le produit de P est considéré comme une chose matérielle distincte des éléments du capital productif, comme un objet doué d'une existence détachée du procès de production, d'une forme d'usage distincte de celle des éléments de production. Et il en est toujours ainsi quand le résultat du procès de production est une chose, même si une partie du produit rentre comme élément dans la production renouvelée. Ainsi le blé sert en qualité de semence à sa propre production, mais le produit ne se compose que de blé, et a donc un aspect distinct des éléments employés en même temps, force de travail, outillage, engrais. Il y a cependant des branches d'industrie autonomes, dans lesquelles le produit du procès de production n'est pas un nouveau produit matériel, une marchandise. L'industrie des transports est la seule d'entre elles qui ait une importance économique, qu'il s'agisse du transport proprement dit des marchandises et des hommes ou de la simple transmission de communications, lettres, télégrammes, etc.

A. Tchouprov dit à ce sujet : « Le fabricant peut d'abord produire des articles et chercher ensuite des consommateurs pour ses articles » (son produit, une fois fini et évacué hors du procès de production, passe dans la circulation comme marchandise séparée de ce procès).

« La production et la consommation apparaissent ainsi comme deux actes séparés dans l'espace et dans le temps. Dans l'industrie des transports, qui ne crée pas de nouveaux produits, mais se borne à déplacer les hommes et les choses, ces deux actes coïncident ; les prestations de service [transfert] se consomment nécessairement au moment même où elles sont produites. C'est pourquoi le rayon dans lequel les chemins de fer peuvent chercher leur clientèle s'étend tout au plus à 50 verstes (53 km) de part et d'autre[13]. »

Le résultat – qu'il s'agisse du transport d'hommes ou de marchandises – est la modification de leur emplacement : le fil, par exemple, se trouve maintenant aux Indes, loin de l'Angleterre où il fut produit.

Ce que vend l'industrie des transports, c'est le transfert en lui-même. L'effet utile produit est lié indissolublement au procès du transport, c'est-à-dire au procès de production de l'industrie des transports. Hommes et marchandises voyagent en même temps que le moyen de transport, dont le voyage, le mouvement spatial constituent précisément le procès de production qu'il effectue. L'effet utile n'est consommable que pendant le procès de production ; il n'existe pas comme objet d'usage distinct de ce procès, fonctionnant comme article de commerce et circulant comme marchandise seulement après sa production. Il n'empêche que la valeur d'échange de cet effet utile est déterminée, comme celle de toute autre marchandise, par la valeur des éléments de production consommés en lui (force de travail et moyens de production), en ajoutant la plus-value créée par le surtravail des ouvriers occupés dans l'industrie des transports. De même, au point de vue de sa consommation, cet effet utile se comporte absolument comme d'autres marchandises. S'il est consommé à titre individuel, sa valeur disparaît par la consommation ; s'il est consommé à titre productif, en sorte qu'il soit lui-même un stade de production de la marchandise qui fait l'objet du transport, sa valeur est transférée à la marchandise elle-même comme valeur d'appoint. Ainsi la formule serait pour l'industrie du transport A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ ... P–A', puisque c'est le procès de production lui-même, et non un produit séparable de lui, que l'on paye et que l'on consomme. Elle a donc à peu près le même aspect que celle de la production des métaux précieux : la seule différence est que A' est ici la forme convertie de l'effet utile engendré par le procès de production, et non la forme en nature de l'or ou de l'argent produits et évacués pendant ce procès.

Le capital industriel est le seul mode d'existence du capital où sa fonction ne consiste pas seulement en appropriation, mais également en création de plus-value, autrement dit de surproduit. C'est pourquoi il conditionne le caractère capitaliste de la production ; son existence implique celle de la contradiction de classe entre capitalistes et ouvriers salariés. Au fur et à mesure qu'il s'empare de la production sociale, on assiste au bouleversement de la technique, ainsi que de l'organisation sociale du procès de travail et, par cela même, du type économico-historique de la société. Les autres variétés de capital qui ont apparu avant lui au sein de conditions de production sociales révolues ou en décadence se subordonnent à lui et subissent des modifications appropriées dans le mécanisme de leurs fonctions. Qui plus est, elles ne se meuvent plus que sur sa base ; elles vivent et meurent, persistent et tombent avec cette base qu'il leur fournit. Quant au capital-argent ou au capital-marchandise, pour autant qu'ils apparaissent avec leurs fonctions à côté du capital industriel comme supports de branches d'affaires spéciales, ils ne représentent plus que des modes d'existence des différentes formes fonctionnelles que le capital industriel prend et rejette alternativement dans la sphère de circulation, modes d'existence

promus à l'indépendance et développés à part en raison de la division sociale du travail.

D'un côté, le cycle A... A' s'entrelace avec la circulation générale des marchandises, en sort, y rentre, et en forme une partie. D'un autre côté, pour le capitaliste individuel, il forme un mouvement propre et indépendant de la valeur-capital, mouvement qui s'effectue en partie à l'intérieur de la circulation générale des marchandises, en partie à l'extérieur, mais tout en conservant constamment son caractère indépendant. S'il en est ainsi, c'est d'abord que les deux phases du mouvement : A–M et M'–A', qui s'effectuent dans la sphère de circulation, ont, comme phases du mouvement du capital, des caractères fonctionnellement déterminés ; dans A–M, le terme M est déterminé quant à la substance en tant que force de travail et moyens de production ; dans M'–A' se réalisent la valeur-capital + la plus-value. En second lieu, le procès de production P englobe la consommation productive. En troisième lieu, le retour de l'argent à son point de départ fait du mouvement A... A' un mouvement cyclique, un mouvement qui se ferme sur lui-même.

D'un côté donc, chaque capital individuel constitue aux deux étapes de sa circulation A–M et M'–A' un agent de la circulation générale des marchandises, dans laquelle il fonctionne ou s'intercale soit comme argent soit comme marchandise, de manière à former lui-même un chaînon dans la série générale des métamorphoses par où passe le monde des marchandises. D'autre part, il décrit, à l'intérieur de la circulation générale, son cycle propre et individuel, dans lequel la sphère de production ne forme qu'un stade de transition et qui le ramène à son point initial sous la forme même qu'il avait au départ de ce point. A l'intérieur de son cycle propre, qui implique sa métamorphose concrète dans le procès de production, il change aussi de grandeur de valeur. Il revient non seulement comme valeur-argent, mais comme valeur-argent agrandie, accrue.

Si nous examinons enfin A–M... P... M'–A' comme forme spéciale du procès cyclique du capital à côté des autres formes à étudier plus tard, elle se distingue par ce qui suit.

1° Elle apparaît comme *cycle du capital-argent*, puisque c'est le capital industriel sous sa forme argent, en tant que capital-argent, qui constitue le point de départ du procès total et le point où il revient. La formule elle-même exprime que l'argent n'est pas ici dépensé comme argent, mais seulement avancé, en sorte qu'il est seulement forme argent du capital, capital-argent. Elle exprime en outre que le but déterminé du mouvement est la valeur d'échange, et non la valeur d'usage. C'est parce que l'aspect argent de la valeur est sa forme indépendante et tangible que la forme de circulation A... A', dont le point de départ et le point final sont de l'argent réel, exprime de la façon la plus tangible l'idée « faire de l'argent », principe moteur de la production capitaliste. Le procès de production apparaît seulement comme un intermédiaire inévitable, un mal nécessaire pour faire de l'argent. C'est pourquoi toutes les nations adonnées au mode de production capitaliste sont prises périodiquement du vertige de vouloir faire de l'argent sans l'intermédiaire du procès de production.

2° Le stade de la production, la fonction P, constitue dans ce cycle l'interruption des deux phases de la circulation[14] A–M... M'–A', circulation qui n'est à son tour qu'un moyen de la circulation simple A–M–A'. Le procès de production, dans la figure même du procès cyclique, apparaît formellement et explicitement, ce qu'il est dans la production capitaliste : un simple moyen de faire valoir la valeur avancée ; l'enrichissement en soi est le but propre de la production.

3° Du fait que la série des phases est ouverte par A–M, le second chaînon de la circulation est M'–A' ; donc, point de départ A, le capital-argent à faire valoir, et point final A', le capital-argent mis en valeur, A + *a*, où A, capital réalisé, figure à côté de sa progéniture *a*. Une double distinction s'établit ainsi entre le cycle A et les deux autres cycles P et M'. D'une part, à cause de la forme argent des deux extrêmes ; or l'argent est la forme d'existence indépendante et tangible de la valeur, la valeur du produit sous sa forme valeur indépendante, dans laquelle toute trace de la valeur d'usage des marchandises est effacée ; d'autre part, la forme P... P ne devient pas nécessairement P... P' (P + *p*), et dans la forme M'... M' aucune différence de valeur n'est visible entre les deux extrêmes. – Ce qui est par conséquent caractéristique pour la formule A... A', c'est que, d'une part, la valeur-capital y forme le point de départ et la valeur-capital mise en valeur le point de retour, de sorte que l'avance de la valeur-capital apparaît comme le moyen, la valeur-capital mise en valeur comme le but de toute l'opération ; c'est que, d'autre part, ce rapport s'exprime sous la forme argent, forme de valeur indépendante : le capital-argent est l'argent qui enfante de l'argent. La génération de plus-value par la valeur est exprimée non seulement comme étant l'alpha et l'omega du procès, mais expressément sous la forme resplendissante de l'argent.

4° Puisque A', le capital-argent réalisé, en tant que résultat de M'–A', phase qui complète et conclut A–M, se trouve absolument sous la même forme qu'il avait en inaugurant son premier cycle, il peut, tel qu'il en est issu, recommencer ce cycle comme capital-argent agrandi (accumulé) : A' = A + *a* ; en tout cas, la forme A... A' n'exprime pas que, lors de la répétition du cycle, la circulation de *a* se sépare de celle de A. C'est pourquoi, considéré en dehors de tout renouvellement, le cycle du capital-argent n'exprime, au point de vue de la forme, que le procès du faire-valoir et de l'accumulation. La consommation n'y est exprimée que comme consommation productive, A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, telle est la seule consommation impliquée dans ce cycle du capital individuel. Pour l'ouvrier, A–T est T–A ou M–A ; il est donc la première phase de la circulation, celle qui permet sa consommation individuelle : T–A–M (subsistances). La deuxième phase A–M ne tombe plus dans le cycle du capital individuel ; mais elle est amorcée par lui, supposée par lui, puisque l'ouvrier, pour se trouver toujours

sur le marché comme matière exploitable offerte au capitaliste, doit avant tout vivre, donc se conserver par la consommation individuelle. Mais cette consommation elle-même n'est ici supposée que comme condition de la consommation productive de la force de travail par le capital, c'est-à-dire dans la mesure seulement où l'ouvrier, par sa consommation individuelle, se conserve et se reproduit en tant que force de travail. Quant au terme M*p*, les marchandises proprement dites qui entrent dans le cycle, elles ne sont que des matières qui nourrissent la consommation productive. L'acte T–A permet la consommation individuelle de l'ouvrier, la transformation des subsistances en chair et en sang d'ouvrier. Il est vrai que le capitaliste aussi doit être là, c'est-à-dire vivre et consommer, pour fonctionner comme capitaliste. Pour cela, il suffirait, en fait, qu'il consomme comme ouvrier, et c'est en effet tout ce que suppose cette forme du procès de circulation. Encore cela même n'est-il pas exprimé formellement, puisque la formule se termine par A', c'est-à-dire par un résultat qui peut immédiatement rentrer en fonction comme capital-argent agrandi.

La vente de M' est directement contenue dans M'–A' ; mais ce qui est d'un côté M'–A', vente, est de l'autre A–M, achat, et la marchandise n'est en définitive achetée qu'en raison de sa valeur d'usage, pour entrer (abstraction faite de ventes intermédiaires) dans le procès de consommation, que ce procès soit individuel ou productif suivant la nature de l'article acheté. Mais cette consommation n'entre pas dans le cycle du capital individuel, dont M' est le produit ; ce produit est en effet évacué hors du cycle comme marchandise à vendre. Le terme M' est expressément destiné à la consommation d'autrui. C'est pourquoi nous trouvons chez des interprètes du système mercantiliste (qui repose sur la formule A–M ... P ... M'–A') de copieux sermons d'après lesquels le capitaliste individuel ne doit consommer que comme ouvrier, et la nation capitaliste doit laisser aux autres nations plus sottes le soin d'absorber ses marchandises et en général leur abandonner le procès de consommation, en consacrant au contraire toute sa vie à la consommation productive. Ces sermons rappellent souvent, par la forme et par le contenu, des exhortations ascétiques analogues dues aux pères de l'Église.

*
* *

Le procès cyclique du capital est donc unité de circulation et de production, il implique l'une et l'autre. Dans la mesure où les deux phases A–M, M'–A' sont des démarches de la circulation, la circulation du capital fait partie de la circulation générale des marchandises. Mais si on les envisage comme sections fonctionnellement déterminées, comme stades du cycle du capital, – cycle qui se rapporte non seulement à la sphère de la circulation, mais aussi à la sphère de la production, – le capital accomplit son propre cycle à l'intérieur de la circulation générale des marchandises. La circulation générale des marchandises lui sert, dans le premier stade, à prendre l'aspect sous lequel il peut fonctionner comme capital productif ; dans le deuxième, à rejeter la forme marchandise sans laquelle il ne saurait recommencer son cycle ; en même temps, elle donne au capital la possibilité de séparer son propre cycle de la circulation de la plus-value qui a pris racine sur lui.

C'est pourquoi le cycle du capital-argent est la forme la plus exclusive, et par cela même la plus frappante et la plus caractéristique du cycle que décrit le capital industriel, dont le but et le principe moteur : faire valoir la valeur, faire de l'argent et l'accumuler, sont ainsi représentés d'une façon qui saute aux yeux (acheter pour vendre plus cher). La première phase étant A–M, il apparaît clairement que les composants du capital productif proviennent du marché des marchandises, et aussi que le procès de production capitaliste a pour condition la circulation, le commerce. Le cycle du capital-argent n'est pas seulement production de marchandises ; il ne s'effectue lui-même que par la circulation, il la suppose. On le constate au seul fait que la forme A, laquelle appartient à la circulation, apparaît comme la forme première et pure de la valeur-capital avancée, ce qui n'est pas le cas dans les deux autres formes du cycle.

Le cycle du capital-argent reste constamment expression générale du capital industriel pour autant qu'il implique toujours le faire-valoir de la valeur avancée. En P ... P, l'expression monétaire du capital apparaît seulement comme prix des éléments de production, c'est-à-dire seulement comme valeur exprimée en monnaie de compte, forme sous laquelle elle se fixe dans la comptabilité.

A ... A' ne devient une forme particulière du cycle du capital industriel que si un capital nouveau est avancé pour la première fois en argent et retiré sous la même forme, soit parce qu'on le fait passer d'une branche de production dans une autre, soit parce que le capital industriel se retire de l'affaire. Le cas se présente lors du fonctionnement comme capital de la plus-value avancée pour la première fois sous forme d'argent, et il apparaît de la façon la plus frappante lorsque cette plus-value fonctionne dans une autre affaire que celle d'où elle provient. A ... A' peut être le premier cycle d'un capital, il peut en être le dernier, il peut être considéré comme la forme du capital social dans son ensemble ; il est la forme d'un capital nouvellement placé, qu'il s'agisse d'un capital nouvellement accumulé sous la forme argent ou d'un ancien capital qui a été tout entier transformé en argent afin de passer d'une branche de production dans une autre.

Le capital-argent, étant la forme constamment comprise dans tous les cycles, accomplit ce cycle précisément pour la part du capital qui engendre la plus-value, le capital variable. La forme normale sous laquelle on avance le salaire est le règlement en argent ; cette opération doit se renouveler constamment à courts intervalles, parce que l'ouvrier vit d'une paie à l'autre sans réserves. Le capitaliste doit ainsi affronter l'ouvrier en permanence comme capitaliste monétaire, et son capital comme capital-argent. La compensation directe ou indirecte des

opérations n'est pas possible ici, comme elle l'est pour l'achat des moyens de production et la vente des marchandises productives (de sorte que la masse majeure du capital-argent ne figure en fait que sous forme de marchandises, et l'argent sous forme d'unités de compte, en n'intervenant à l'état liquide que pour le solde de la balance). D'autre part, une partie de la plus-value issue du capital variable est dépensée par le capitaliste en vue de sa consommation privée, qui relève du commerce de détail, et dépensée, quels que soient les détours, à l'état liquide, sous la forme argent de la plus-value. Le volume de cette part de la plus-value ne change rien à la chose. Perpétuellement, le capital variable réapparaît comme capital-argent investi en salaire (A–T), et *a* comme plus-value dépensée pour faire face aux besoins privés du capitaliste. A, valeur du capital variable avancé, et *a*, son accroissement, se fixent donc nécessairement sous la forme monétaire, pour être dépensés sous cette forme.

La formule A–M... P... M'–A', avec le résultat A' = A + *a*, prête à l'erreur, par son aspect, comporte un caractère trompeur, qui résulte de la présence de la valeur avancée et mise en valeur sous sa forme d'équivalent : l'argent. L'accent est mis non pas sur le faire-valoir de la valeur, mais sur la *forme argent* de ce procès, sur le fait qu'on retire finalement de la circulation plus de valeur en monnaie qu'on n'en avait avancé à l'origine, c'est-à-dire sur l'augmentation de la masse d'or et d'argent appartenant au capitaliste. Le système dit monétaire n'est qu'une expression de ce qu'il y a d'irrationnel dans la forme A–M–A', dans un mouvement qui se déroule exclusivement dans la circulation et qui, pour cette raison, ne peut expliquer les deux actes : 1° A–M, 2° M–A' que par le fait que M se vend, dans le second acte, au-dessus de sa valeur et retire ainsi de la circulation plus d'argent qu'on n'y en a versé en l'achetant. Au contraire, l'acte A–M... P... M'–A', s'il se fixe comme forme exclusive, fournit la base d'un système plus développé, le système mercantile, où on voit apparaître comme élément nécessaire non seulement la circulation des marchandises, mais aussi la production des marchandises.

Le caractère trompeur de A–M... P... M'–A' et l'interprétation trompeuse qui en résulte se manifestent dès que cette forme se fixe à l'état définitif, au lieu d'apparaître comme une forme fluide, se renouvelant en permanence, c'est-à-dire dès qu'elle est considérée non comme l'une des formes du cycle, mais comme sa forme exclusive. D'elle-même, elle indique pourtant d'autres formes.

En premier lieu, tout ce cycle présuppose le caractère capitaliste du procès de production lui-même, il a pour base ce procès de production avec l'état social spécifique qu'il entraîne. A–M = A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$; mais A–T suppose le salarié ; par conséquent, les moyens de production comme faisant partie du capital productif, par conséquent le procès de travail et de faire-valoir, le procès de production, comme étant déjà fonction capitaliste.

En deuxième lieu, si A... A' se répète, le retour à la forme monétaire apparaît aussi transitoire que la forme monétaire au premier stade. A–M s'évanouit pour faire place à P. Le renouvellement continu de l'avance monétaire aussi bien que son retour continu sous forme monétaire apparaissent eux-mêmes comme étant seulement des moments transitoires dans le cycle.

En troisième lieu,

$$\text{A–M ... P ... M'–A', A–M ... P ... M'–A', A–M ... P ... etc.}$$

Dès la seconde répétition du cycle, avant que le second cycle de A ne soit terminé, on voit apparaître le cycle P... M'–A', A–M... P, et tous les cycles qui suivent peuvent ainsi être considérés sous la forme P... M'–A–M... P ; de sorte que A–M, première phase du premier cycle, n'est que la préparation transitoire du cycle constamment renouvelé du capital productif. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent pour un capital industriel investi pour la première fois sous forme de capital-argent.

D'autre part, avant que le second cycle de P ne soit terminé, le premier cycle M'–A', A–M... P... M' (en abrégé M'... M'), c'est-à-dire le cycle du capital-marchandise, est déjà décrit. Ainsi la première forme contient déjà les deux autres et on voit disparaître la forme argent en tant qu'elle est non pas une simple expression de valeur, mais l'expression de valeur sous la forme d'équivalent, en argent.

Dernier point. Considérons un capital particulier faisant ses débuts, qui décrit pour la première fois le cycle A–M... P... M'–A' : dans ce cas, A–M est la phase préparatoire, le prélude du premier procès de production que parcourt ce capital particulier. C'est pourquoi cette phase A–M, loin d'être une condition préalable du procès de production, est au contraire commandée, nécessitée par lui. Mais cela ne s'applique que pour ce capital particulier. Le cycle du capital-argent est la forme générale du cycle du capital industriel, pour autant que le mode capitaliste de production est présupposé, c'est-à-dire à l'intérieur d'un état social déterminé par la production capitaliste. Le procès de production capitaliste est ainsi présupposé comme antécédent, sinon dans le premier cycle du capital-argent d'un capital industriel nouvellement investi, du moins hors de lui ; l'existence continue de ce procès de production dépend du cycle continuellement renouvelé P... P. Cette condition apparaît dès le premier stade A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, puisque ce stade suppose d'une part l'existence de la classe ouvrière et que, d'autre part, ce qui est premier stade A–M pour l'acheteur des moyens de production est M'–A' pour leur vendeur : M' suppose le capital-marchandise, donc la marchandise elle-même comme résultat de la production capitaliste, c'est-à-dire la fonction du capital productif.

Chapitre II

LE CYCLE DU CAPITAL PRODUCTIF

Le cycle du capital productif a pour formule générale : P... M'–A'–M... P. Il signifie le fonctionnement périodiquement renouvelé du capital productif, donc la reproduction, autrement dit le procès de production du capital comme procès de reproduction en rapport avec l'augmentation de valeur ; non seulement production, mais reproduction périodique de plus-value ; la fonction du capital industriel présent sous sa forme productive, non comme fonction accomplie une seule fois, mais comme fonction à répétition périodique, en sorte que le recommencement est donné par le point terminal lui-même. Il se peut (dans certains cas, dans certaines branches d'investissement du capital industriel) qu'une partie de M' rentre directement comme moyen de production dans le même procès de travail dont il est issu comme marchandise : ce faisant, on épargne seulement la conversion de sa valeur en argent réel, en signes monétaires, autrement dit cette conversion ne prend d'expression indépendante que sous la forme de monnaie de compte. Une telle partie de valeur n'entre pas dans la circulation ; il y a donc des valeurs qui entrent dans le procès de production sans entrer dans le procès de circulation. Il en va de même de cette partie de M' que le capitaliste consomme en nature, comme partie du surproduit. Pourtant ce fait est insignifiant pour la production capitaliste ; il n'entre guère en ligne de compte que pour l'agriculture.

Deux choses sautent aux yeux quand on considère cette forme.

En premier lieu, tandis que, dans la première forme A–A', le procès de production, la fonction P, interrompt la circulation du capital-argent et n'apparaît que comme intermédiaire entre ses deux phases A–M et M'–A', c'est ici l'ensemble du procès de circulation du capital industriel, son mouvement total dans les limites de la phase de circulation, qui forme une simple interruption et, par conséquent, le simple intermédiaire entre le premier terme, le capital productif qui ouvre le cycle, et le dernier terme, le capital productif qui ferme le cycle sous la même forme, c'est-à-dire sous la forme de son recommencement. La circulation proprement dite apparaît seulement comme médiatrice dans la reproduction périodiquement renouvelée et par suite continue.

En deuxième lieu, l'ensemble de la circulation se présente sous la forme opposée à celle qu'elle a dans le cycle du capital-argent. Abstraction faite de la détermination de la valeur, elle était alors : A–M–A (A–M. M–A) ; elle est maintenant, abstraction faite de la détermination de la valeur : M–A–M (M–A. A–M), c'est-à-dire la forme de la circulation simple de la marchandise.

I. – *Reproduction simple.*

Considérons d'abord le procès M'–A'–M qui s'accomplit dans la sphère de la circulation entre les extrêmes P... P.

Le point de départ de cette circulation est le capital-marchandise : M' = M + *m* = P + *m*. La fonction du capital-marchandise M'–A' (la réalisation à la fois de la valeur-capital contenue en lui = P, qui existe désormais comme M, composant de la marchandise, et de la plus-value contenue en lui qui existe comme composant de la même masse de marchandise, avec valeur *m*) a été étudiée dans la première forme de ce cycle. Seulement elle constituait alors la seconde phase de la circulation interrompue et la phase finale du cycle total. Ici, elle forme la deuxième phase du cycle, mais la première phase de la circulation. Le premier cycle se termine par A', et comme A' aussi bien que l'A primitif peut derechef ouvrir le second cycle comme capital-argent, il était inutile, au début, d'aller plus loin et de considérer si A et *a* (la plus-value), contenus en A', poursuivraient leur chemin en commun ou s'ils prendraient des routes différentes. Cela ne serait devenu nécessaire que si nous avions continué à suivre le premier cycle dans son renouvellement. Ce point doit être décidé maintenant qu'il s'agit du cycle du capital productif, puisque la détermination même de son premier cycle en dépend et que M'–A' apparaît en lui comme étant la première phase de circulation, qui doit être complétée par A–M. Cette décision marquera si la formule représente la reproduction simple ou la reproduction à une échelle élargie. Le caractère du cycle change en fonction de la décision.

Prenons tout d'abord la reproduction simple du capital productif, en supposant comme au chapitre premier que toutes choses restent égales d'ailleurs et que les marchandises sont achetées et vendues à leur valeur. Toute la plus-value va, dans cette hypothèse, à la consommation personnelle du capitaliste. Dès que s'est opérée la conversion du capital-marchandise M' en argent, la partie de la somme d'argent qui représente la valeur-capital continue à circuler dans le cycle du capital industriel : l'autre partie, la plus-value faite or, entre dans la circulation générale des marchandises et, tout en étant une circulation monétaire qui émane du capitaliste, elle a lieu en dehors de la circulation de son capital individuel.

Dans notre exemple, nous avions un capital-marchandise M' de 10 000 livres de fil, valant 500 l. st. ; sur le total, 422 l. st. sont la valeur du capital productif et, comme forme argent de 8 440 livres de fil, continuent la circulation du capital commencée par M', tandis que la plus-value de 78 l. st., forme argent de 1 560 livres de fil qui sont la partie excédentaire du produit-marchandise, sort de cette circulation et suit une route à part à l'intérieur de la circulation générale des marchandises.

$$M' \left\{ \begin{matrix} M \\ + \\ m \end{matrix} \right\} \begin{matrix} -- \\ -A' \\ -- \end{matrix} \left\{ \begin{matrix} A \\ + \\ a \end{matrix} \right\} \begin{matrix} -M \left\{ \begin{matrix} T \\ Mp \end{matrix} \right. \\ \\ -m \end{matrix}$$

a–m est une série d'achats effectués moyennant l'argent que le capitaliste dépense soit en marchandises proprement dites, soit en prestations de services

pour sa digne personne ou sa famille. Ces achats sont fractionnés, ils ont lieu à des moments différents. Ainsi l'argent existe un certain temps sous la forme d'une provision, destinée à la consommation courante, ou d'un trésor, puisque l'argent bloqué dans sa circulation se trouve sous forme thésaurisée. Sa fonction comme moyen de circulation, qui inclut aussi sa forme passagère de trésor, n'entre pas dans la circulation du capital sous la forme argent A[1]. L'argent est non pas avancé, mais dépensé.

Nous avons supposé que tout le capital avancé passe constamment en entier d'une de ses phases à l'autre : ici aussi, le produit-marchandise de P porte en lui la valeur totale du capital productif P = 422 l. st. + la plus-value créée pendant le procès de production = 78 l. st. Dans notre exemple, où le produit-marchandise est divisible, la plus-value existe sous la forme de 1 560 livres de fil, ou encore, si l'on calcule par rapport à une livre de fil, sous la forme de 2,496 onces de fil. Si, au contraire, le produit-marchandise était par exemple une machine estimée 500 l. st. et ayant la même composition de valeur que le fil, la plus-value y serait encore un élément de valeur de la machine égal à 78 l. st., mais ces 78 l. st. n'existeraient que dans l'ensemble de la machine ; il est impossible de la diviser en valeur-capital et en plus-value sans la mettre en pièces et sans détruire sa valeur en même temps que sa valeur d'usage. C'est seulement en idée que les deux composants de la valeur peuvent être présentés comme composants du corps de la marchandise. Ils ne sont pas des éléments autonomes de la marchandise M', comme chaque livre de fil est un élément séparable et autonome des 10 000 livres de marchandise. Dans le premier cas, il faut que l'ensemble de la marchandise – le capital-marchandise, la machine – soit entièrement vendu pour que *a* puisse entreprendre sa circulation spéciale. Au contraire, si le capitaliste vend 8 440 livres, la vente des 1 560 livres restantes représentera une circulation de la plus-value entièrement séparée sous la forme *m* (1 560 livres de fil) –*a* (78 l. st.) = *m* (articles de consommation). Mais les éléments de valeur des 10 000 livres de fil peuvent se présenter dans chaque fraction du produit aussi bien que dans le produit total. De même que ce produit total, les 10 000 livres de fil, peut se diviser en : 1° valeur-capital constante (*c*) = 7 440 livres de fil valant 372 l. st. ; 2° valeur-capital variable (*v*) = 1 000 livres de fil valant 50 l. st. ; 3° plus-value (*pl*) = 1 560 livres de fil valant 78 l. st., de même chaque livre de fil peut se diviser en : 1° *c* = 11,904 onces valant 8,928 pence ; 2° *v* = 1,600 once de fil valant 1,200 penny ; 3° *pl* = 2,496 onces de fil valant 1,872 penny. Si la vente des 10 000 livres se faisait par échelonnement, le capitaliste pourrait consommer par échelonnement les éléments de plus-value contenus dans les portions échelonnées et, ce faisant, réaliser aussi par échelonnement la somme *c* + *v*. Mais cette opération suppose également pour finir la vente du lot entier de 10 000 livres de fil et, par conséquent, elle suppose aussi que la valeur de *c* et *v* est remboursée par la vente de 8 440 livres de fil (Livre Ier, chap. IX, 2[2]).

Quoi qu'il en soit, par l'acte M'–A', la valeur-capital contenue en M' et la plus-value prennent l'une et l'autre une existence discernable, l'existence de sommes d'argent distinctes ; A et *a* sont tous deux une forme actualisée de la valeur, qui, à l'origine, en M', n'a d'expression propre qu'en tant que prix de la marchandise, n'a par conséquent qu'une expression en idée.

m–a–m est une circulation simple de marchandise, dont la première phase m–a est comprise dans la circulation du capital-marchandise M'–A', donc dans le cycle du capital, et dont la phase complémentaire *a–m* échappe au contraire à ce cycle, se sépare de lui pour constituer une démarche de la circulation générale des marchandises. La circulation de M et de *m*, de la valeur-capital et de la plus-value, se scinde après la transformation de M' en A', d'où il suit :

Primo, au moment où le capital-marchandise se réalise par l'acte M'–A' = M'–(A + a), les mouvements de la valeur-capital et de la plus-value encore confondus en M'–A' et portés par la même masse de marchandises deviennent séparables, les deux valeurs ayant désormais, en tant que sommes d'argent, des formes autonomes.

Secundo, si cette séparation s'accomplit du fait que *a* est dépensé comme revenu du capitaliste tandis que A continue comme forme fonctionnelle de la valeur-capital sa route déterminée par le cycle, le premier acte M'–A', en liaison avec les actes subséquents A–M et *a–m*, peut se représenter comme formant deux circulations distinctes : M–A–M et *m–a–m*, et toutes les deux, au point de vue de la forme générale, appartiennent à la circulation ordinaire des marchandises.

D'ailleurs, quand on se trouve dans la pratique devant des marchandises dont la substance est indivisible, on isole quand même en idée les composants de leur valeur. Par exemple, dans l'industrie du bâtiment de Londres, qui travaille le plus souvent à crédit, l'entrepreneur touche des avances au fur et à mesure que la construction de la maison passe d'étape en étape. Aucune de ces étapes n'est une maison, elle n'est qu'un élément réellement existant d'une maison à venir et qui se fait ; en dépit de sa réalité, elle n'est qu'une fraction idéale de la maison totale, mais pourtant suffisamment réelle pour servir de garantie à une avance chaque fois répétée (voir plus loin chap. XII).

Tertio, si les mouvements de la valeur-capital et de la plus-value encore confondus dans M et A ne se séparent qu'en partie (une fraction de la plus-value n'étant pas dépensée comme revenu) ou bien ne se séparent pas du tout, la valeur-capital subit elle-même une modification à l'intérieur de son cycle, avant l'achèvement de son cycle. Dans notre exemple, la valeur du capital productif était égale à 422 l. st. S'il continue donc l'acte A–M, par exemple sous forme de 480 ou de 500 l. st., il aura en parcourant les derniers stades du cycle une valeur supérieure de 58 ou de 78 l. st. à sa valeur initiale. Cette modification peut être liée à un changement dans la proportion des parties qui composent sa valeur.

M′–A′, second stade de la circulation et stade final du cycle I (A... A′), est le deuxième stade de notre cycle et le premier de la circulation des marchandises. En ce qui concerne la circulation, il faut donc qu'il soit complété par A′–M′. Mais M′–A′ n'a pas seulement dépassé déjà le procès de mise en valeur (qui est ici la fonction P, le premier stade) : son résultat, le produit-marchandise M′, est déjà réalisé. Le procès de faire-valoir du capital, ainsi que la réalisation du produit-marchandise représentant la valeur-capital mise en valeur, est donc terminé par M′–A′.

Nous avons supposé une reproduction simple, c'est-à-dire le cas où *a–m* se sépare entièrement de A–M. Puisque les deux circulations *m–a–m* et M–A–M appartiennent, par la forme générale, à la circulation des marchandises (elles ne présentent par conséquent pas de différences de valeur entre les extrêmes), il est facile de concevoir, comme le fait l'économie vulgaire, le procès de production capitaliste comme une simple production de marchandises, de valeurs d'usage destinées à une consommation quelconque : marchandises que le capitaliste ne produit que pour les remplacer par des marchandises d'une autre valeur d'usage, pour les échanger contre celles-ci, ainsi que s'exprime de manière erronée l'économie vulgaire.

M′ se présente d'emblée comme capital-marchandise, et le but de tout le procès, l'enrichissement (la mise en valeur) n'exclut nullement une consommation du capitaliste qui s'accroît avec la grandeur de la plus-value (par conséquent aussi du capital) : il l'implique bel et bien.

En effet, dans la circulation du revenu du capitaliste, la marchandise produite *m* (ou la fraction du produit-marchandise M′ qui lui correspond en idée) ne sert à rien d'autre qu'à être convertie d'abord en argent et, de l'argent, en une série d'autres marchandises servant à la consommation privée. Mais il ne faut pas négliger ici cette petite circonstance que *m* est une valeur-marchandise qui n'a rien coûté au capitaliste, qu'il est l'incarnation du surtravail, ce qui explique pourquoi il entre en scène à l'origine comme composant du capital-marchandise M′. Ce *m* lui-même est donc lié, par sa seule existence, au cycle de la valeur-capital accomplissant son procès ; et si ce cycle est bloqué ou subit quelque autre dérangement, ce n'est pas seulement la consommation de *m* qui se rétrécit ou cesse tout à fait, mais en même temps le débit de la série de marchandises qui forment la contre-valeur de *m*. Il en va de même quand M′–A′ n'aboutit pas ou qu'on ne peut vendre qu'une partie de M′.

Nous avons vu que *m–a–m*, circulation du revenu du capitaliste, n'entre dans la circulation du capital qu'aussi longtemps que *m* est une partie de valeur de M′, du capital sous sa forme fonctionnelle de capital-marchandise ; mais, dès qu'il est devenu autonome par suite de *a–m*, donc dans toute l'opération *m–a–m*, il n'entre pas dans le mouvement du capital avancé par le capitaliste, bien qu'il en provienne. Il n'y est rattaché que pour autant que l'existence du capital

suppose l'existence du capitaliste, laquelle a pour condition la consommation de plus-value par le capitaliste.

Au sein de la circulation générale, M′, par exemple le fil, fonctionne seulement comme marchandise ; mais, en tant que moment de la circulation du capital, il fonctionne comme *capital-marchandise*, aspect que la valeur-capital prend et abandonne tour à tour. Après la vente du fil au commerçant, le fil est écarté du procès cyclique de ce capital dont il est le produit. Mais néanmoins, en tant que marchandise, il reste toujours dans la sphère de la circulation générale. La circulation de la même masse de marchandises persiste, bien qu'elle ait cessé de former un moment du cycle autonome que parcourt le capital du filateur. La métamorphose réelle et définitive de la masse de marchandises jetée par le capitaliste dans la circulation, M–A, leur passage final à la consommation, peut ainsi être entièrement séparée, dans le temps et dans l'espace, de la métamorphose dans laquelle cette masse de marchandises fonctionne pour lui comme capital-marchandise. La même métamorphose qui s'est accomplie dans la circulation du capital reste à accomplir dans la sphère de la circulation générale.

Peu importe que le fil rentre dans le cycle d'un autre capital industriel. La circulation générale comprend aussi bien l'entrelacement des cycles des différentes fractions autonomes du capital social, c'est-à-dire la totalité des capitaux individuels, que la circulation des valeurs jetées sur le marché sans être des capitaux, ou encore des valeurs entrant dans la consommation individuelle.

Le rapport entre le cycle du capital, comme partie de la circulation générale, et son cycle, pour autant qu'il forme des chaînons d'une circulation autonome, se manifeste également quand nous considérons la circulation de A′ = A + *a*. Capital-argent, A continue le cycle du capital. Dépensé comme revenu (*a–m*), *a* entre dans la circulation générale et s'échappe du cycle du capital. Seule entre dans ce cycle la partie qui fonctionne comme capital-argent additionnel. Dans *m–a–m*, l'argent fonctionne simplement comme numéraire ; le but de cette circulation est la consommation individuelle du capitaliste. Il est typique du crétinisme de l'économie vulgaire qu'elle indique comme étant le cycle caractéristique du capital cette circulation qui n'entre pas dans le cycle du capital, – la circulation de la partie du produit-valeur qui est consommée comme revenu.

Dans la seconde phase, A–M, la valeur-capital A = P (la valeur du capital productif qui ouvre ici le cycle du capital industriel) reparaît, dépouillée de la plus-value, donc avec la même grandeur de valeur que dans le premier stade du cycle du capital-argent A–M. Bien qu'il ne soit plus à la même place bien qu'il représente maintenant le capital-marchandise converti, le capital-argent a la même fonction : se transformer en M*p* et T, moyens de production et force de travail.

Dans la fonction du capital-marchandise M′–A′, la valeur-capital, pendant que la plus-value accomplit le mouvement *m–a*, a parcouru la phase M–A, et elle

entre maintenant dans la phase complémentaire A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$; de sorte que sa circulation complète est M–A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$.

Primo : Le capital-argent A a été dans la figure I (cycle A ... A') la forme primitive sous laquelle on avance la valeur-capital ; ici il apparaît d'emblée comme une partie de la somme d'argent dans laquelle s'est converti le capital-marchandise au cours de la première phase de circulation M'–A', donc d'emblée comme la conversion de P, capital productif, en argent, moyennant la vente du produit-marchandise. Le capital-argent existe donc d'emblée ici comme une forme de valeur-capital qui n'est pas primitive et qui n'est pas définitive, puisqu'il faut un nouvel abandon de la forme argent pour que puisse s'accomplir la phase A–M qui complète la phase M–A. C'est pourquoi la partie de A–M qui est en même temps A–T n'apparaît plus comme une simple avance d'argent dans l'acquisition de la force de travail, mais comme l'avance faite à la classe ouvrière, sous forme d'argent, de ces 1 000 livres de fil valant 50 l. st. qui forment une partie de la valeur-marchandise créée par la force de travail. L'argent qu'on avance ici à l'ouvrier n'est qu'un équivalent converti d'une partie de la valeur-marchandise qu'il a lui-même produite. Et c'est déjà une raison pour que l'acte A–M, en tant qu'il est A–T, ne constitue aucunement la simple substitution d'une marchandise sous forme de valeur d'usage à une marchandise sous forme d'argent, mais au contraire implique d'autres éléments, indépendants de la circulation générale des marchandises comme telle.

A' apparaît comme forme convertie de M', qui est lui-même le produit des fonctions antérieures de P, procès de production : c'est pourquoi toute la somme A' apparaît comme expression monétaire d'un travail antérieur. Dans notre exemple, 10 000 livres de fil = 500 l. st., produit du procès de filage : sur le total, 7 440 livres de fil = le capital constant avancé c = 372 l. st. ; 1 000 livres de fil = le capital variable avancé v = 50 l. st. ; 1 560 livres de fil = la plus-value pl = 78 l. st. Si de A' on n'avance à nouveau que le capital primitif = 422 l. st., toutes circonstances égales d'ailleurs, l'ouvrier ne reçoit de l'acte A–T, à titre d'avance pour la seconde semaine, qu'une partie des 10 000 livres de fil produites dans la semaine (la valeur-argent de 1 000 livres de fil). En tant que résultat de M–A, l'argent est toujours l'expression d'un travail antérieur. Si l'acte complémentaire A–M s'accomplit aussitôt sur le marché des marchandises, c'est-à-dire si A est converti en marchandises existantes, disponibles sur le marché, on a toujours affaire à la conversion d'un travail antérieur, à partir d'une forme (l'argent), dans une autre forme (la marchandise). Mais A–M est distinct dans le temps de M–A. Ils ne sont simultanés qu'à titre exceptionnel : dans le cas, par exemple, où le capitaliste qui accomplit A–M et le capitaliste pour qui cet acte est M–A échangent leurs marchandises en même temps, A n'intervenant que pour solder le compte. La différence de temps entre l'exécution de

M–A et celle de A–M peut être plus ou moins considérable. Bien que A, comme résultat de l'acte M–A, représente du travail antérieur, il peut représenter, pour l'acte A–M, la forme convertie de marchandises qui ne sont pas encore disponibles du tout sur le marché, et qui y arriveront seulement à l'avenir, puisque A–M, d'habitude, ne s'accomplit pas avant que M ait été produit à nouveau. A peut aussi représenter des marchandises qui sont produites en même temps que le M dont cet A est l'expression monétaire. C'est ainsi que, dans la conversion A–M (achat de moyens de production), on peut acheter du charbon avant qu'il ne soit extrait de la mine. Pour autant que *a* figure comme accumulation d'argent et qu'il n'est pas dépensé comme revenu, il peut représenter du coton qui ne sera produit que l'année suivante. Il en est de même pour la dépense du revenu du capitaliste, *a–m*. De même pour le salaire T = 50 l. st. ; cet argent est non seulement la forme monétaire du travail antérieur des ouvriers, mais en même temps un bon sur le travail simultané ou futur, du travail qui est seulement en train de se réaliser ou ne se réaliser que dans l'avenir. L'ouvrier peut acheter avec cet argent un habit qui ne sera confectionné que la semaine suivante. Ce raisonnement s'applique surtout au très grand nombre d'aliments nécessaires qui, pour ne pas se gâter, doivent être consommés presque immédiatement après leur production. Ainsi l'ouvrier, quand il touche l'argent qui représente le règlement de son salaire, reçoit la forme convertie de son propre travail futur ou de celui d'autres ouvriers. A l'aide d'une partie de son travail antérieur, le capitaliste lui donne un bon sur son propre travail à venir. C'est son propre travail simultané ou futur qui forme la provision n'existant pas encore avec laquelle on paie son travail antérieur. Ici s'évanouit entièrement l'idée de la formation de provision.

Secundo : Par la circulation M–A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, le même argent fait un mouvement de va-et-vient ; le capitaliste le perçoit d'abord comme vendeur et le cède comme acheteur ; la conversion de la marchandise en la forme argent ne sert qu'à la reconvertir de la forme argent en la forme marchandise. La forme argent du capital, son existence comme capital-argent, n'est ainsi, dans ce mouvement, qu'un moment fugitif. Autrement dit, tant que le mouvement se déroule, le capital-argent apparaît simplement comme moyen de circulation, en servant de moyen d'achat ; il devient moyen de paiement proprement dit quand des capitalistes, en s'achetant l'un à l'autre, doivent solder leurs différences.

Tertio : La fonction du capital-argent, qu'il serve soit de simple moyen de circulation, soit de moyen de paiement, ne consiste qu'à procurer le remplacement de M par T et M*p*, c'est-à-dire le remplacement du fil, produit-marchandise, résultat du capital productif (après déduction de la plus-value à employer comme revenu), par ses éléments de production ; elle consiste donc à reconvertir la valeur-capital de sa forme marchandise à la forme des éléments constitutifs de

cette marchandise ; en fin de compte, le capital-argent n'est donc que l'instrument de la conversion du capital-marchandise en capital productif.

Pour que le cycle s'accomplisse normalement, il faut que M′ soit vendu à sa valeur et en totalité. En outre, M–A–M implique non seulement le remplacement d'une marchandise par une autre, mais son remplacement dans les mêmes rapports de valeur. C'est ce que nous avons supposé ici. Mais, dans la réalité, les valeurs des moyens de production varient ; la production capitaliste ne se caractérise-t-elle pas justement par un perpétuel changement des rapports de valeur, ne fût-ce qu'en raison du changement constant dans la productivité du travail qui lui est propre ? Nous ne faisons ici que signaler ce changement de valeur des facteurs de la production, nous le discuterons plus tard. La conversion des éléments de production en produit-marchandise, de P en M′, se fait dans la sphère de la production ; la reconversion de M′ en P, dans la sphère de la circulation. Elle s'opère par la simple métamorphose des marchandises. Mais son contenu est un moment du procès de reproduction considéré comme un tout. M–A–M, forme de circulation du capital, implique un échange de substances fonctionnellement déterminé. La transformation M–A–M a en outre pour effet que M est égal aux éléments de production du quantum de marchandises M′, ces éléments conservant l'un par rapport à l'autre leurs rapports de valeur primitifs ; on suppose donc non seulement que les marchandises s'achètent[3] à leur valeur, mais qu'elles ne subissent pas d'altération de valeur pendant le cycle ; sinon, le procès ne suivrait pas son cours normal.

Dans A... A′, A est la forme primitive de la valeur-capital, forme qu'elle abandonne pour la reprendre ensuite. Dans P... M′–A′–M... P, A n'est qu'une forme prise au cours du procès et qui est abandonnée dans le déroulement même de ce procès. Comme forme autonome de la valeur du capital, la forme argent n'apparaît ici que d'une façon fugitive ; le capital, en tant que M′, est aussi impatient de la prendre qu'il est, en tant que A′, impatient de l'abandonner dès qu'il s'en est revêtu, pour se convertir de nouveau en la forme du capital productif. Aussi longtemps qu'il demeure sous l'aspect argent, il ne fonctionne pas comme capital et par conséquent ne se met pas en valeur ; le capital est en jachère. A agit ici comme moyen de circulation, mais comme moyen de circulation du capital. Le semblant d'indépendance qui appartient à la forme argent de la valeur-capital dans la première figure de son cycle (dans le cycle du capital-argent) disparaît dans cette seconde figure, qui est par conséquent la critique de la première et la ramène à une simple figure spéciale. Si la seconde métamorphose A–M se heurte à des obstacles (si par exemple les moyens de production font défaut sur le marché), le cycle, le cours du procès de reproduction est interrompu, absolument comme dans le cas où le capital est bloqué sous la forme de capital-marchandise. Mais voici la différence : il peut tenir plus longtemps sous la forme argent qu'il ne se conserve sous la forme périssable de marchandises. Il ne cesse pas d'être argent, quand il n'accomplit pas les

fonctions de capital-argent, tandis qu'il cesse d'être une marchandise, ou même une valeur d'usage, s'il est bloqué trop longtemps dans sa fonction de capital-marchandise. En outre, il est capable, sous la forme argent, de prendre une autre forme de capital productif que sa forme primitive, tandis que, sous la forme M′, il ne peut absolument pas bouger.

Par sa forme, M′–A–M implique seulement pour M′ des actes de circulation qui sont des moments de sa reproduction ; mais la reproduction effective de M, qui représente la transformation de M′, est nécessaire pour l'exécution de M′–A′–M. Cette exécution, cependant, est conditionnée par des procès de reproduction extérieurs au procès de reproduction du capital individuel représenté en M′.

Dans la figure I, l'acte A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ ne fait que préparer la première métamorphose du capital-argent en capital productif ; dans la figure II, il signifie la reconversion du capital-marchandise en capital productif, c'est-à-dire, si l'investissement de capital industriel ne varie pas, la reconversion du capital-marchandise en ces mêmes éléments de production dont il est issu. Il apparaît donc ici, tout comme dans la figure I, comme phase préparatoire du procès de production, mais il s'agit du retour à ce procès, de son renouvellement, par conséquent du prélude au procès de reproduction, à la répétition du procès de mise en valeur.

Notons, une fois de plus, que A–T n'est pas un simple échange de marchandises, mais l'achat d'une marchandise T qui doit servir à la production de plus-value, tandis que A–M*p* n'est qu'une démarche matériellement indispensable pour atteindre ce but.

Avec l'accomplissement de A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, A est reconverti en capital productif, P, et le cycle recommence.

La forme explicite de P... M′–A′–M... P est donc :

$$P\ldots M' \begin{Bmatrix} M \\ + \\ m \end{Bmatrix} - \begin{Bmatrix} A \\ + \\ a \end{Bmatrix} - M \begin{cases} T\ldots P \\ Mp \end{cases} \\ - m$$

La conversion de capital-argent en capital productif est l'achat de marchandises pour produire des marchandises[4]. C'est seulement quand la consommation devient ainsi consommation productive qu'elle tombe dans le cycle du capital lui-même ; la condition requise est que la marchandise consommée serve à faire de la plus-value, et c'est là quelque chose de bien différent de la production, et même de la production marchande, qui a pour but l'existence de producteurs ; le remplacement d'une marchandise par une autre, lorsqu'il obéit ainsi à la

production de plus-value, est tout autre chose que l'échange pur et simple de produits, dont l'argent est seulement le moyen. C'est pourtant la confusion que commettent les économistes pour démontrer qu'aucune surproduction n'est possible.

En dehors de la consommation productive de A, qui se convertit en T et M*p*, le cycle contient le premier chaînon A–T, qui est pour l'ouvrier T–A = M–A. De la circulation de l'ouvrier T–A–M, qui inclut sa consommation, seul le premier chaînon est le résultat de A–T et comme tel tombe dans le cycle du capital. Le second acte, c'est-à-dire A–M, ne débouche pas dans la circulation du capital individuel, bien qu'il en soit issu. Mais la continuité de l'existence de la classe ouvrière est une nécessité pour la classe capitaliste, et il en va de même par conséquent de la consommation de l'ouvrier moyennant A–M.

Pour que la valeur-capital puisse continuer son cycle et la plus-value être consommée par le capitaliste, l'acte M′–A′ suppose seulement la conversion de M′ en argent, sa vente. Naturellement, on n'achète M′ que parce que l'article est une valeur d'usage, parce qu'il est propre à quelque espèce de consommation, productive ou individuelle. Quand M′ continue de circuler, par exemple entre les mains du commerçant qui a acheté le fil, ce fait, au début, n'a absolument rien à voir avec la continuation du cycle du capital individuel qui a produit le fil et l'a vendu au commerçant. Le procès tout entier continue sa marche, et avec lui la consommation individuelle qui en résulte de la part du capitaliste et de la part de l'ouvrier. C'est là un point important pour l'étude des crises.

Dès l'instant où M′ est vendu, converti en argent, il peut être reconverti en facteurs réels du procès de travail et, par cela même, du procès de reproduction. Que M′ soit acheté par le consommateur définitif ou par un commerçant qui veut le revendre, cela ne change rien à la chose. Le volume des masses de marchandises fournies par la production capitaliste est déterminé par l'échelle de cette production et par son besoin de s'étendre constamment, non par le champ déterminé à l'avance de l'offre et de la demande, des besoins à satisfaire. La production de masse ne trouve comme acheteur immédiat, en dehors d'autres capitalistes industriels, que le négociant en gros. Dans certaines limites, le procès de reproduction peut se dérouler sur la même échelle ou sur une échelle élargie, bien que les marchandises déversées par lui ne soient pas entrées réellement dans la consommation individuelle ou productive. La consommation des marchandises n'est pas incluse dans le cycle du capital dont elles sont issues. Du moment où le fil, par exemple, est vendu, le cycle de la valeur-capital qu'il représente peut recommencer, quel que soit le sort réservé au fil vendu. Tant que le produit se vend, tout est en règle au point de vue du producteur capitaliste. Le cycle de la valeur-capital, dont il est le représentant, ne s'interrompt pas. Et si ce procès s'élargit, – ce qui inclut un élargissement de la consommation productive des moyens de production, – cette reproduction du capital peut être accompagnée par une consommation individuelle élargie (donc, une demande

élargie) des ouvriers, puisque le procès s'ouvre et est rendu possible par la consommation productive. Il se peut donc que la production de plus-value et avec elle la consommation individuelle du capitaliste s'accroissent et que le procès de production tout entier se trouve dans l'état le plus florissant, pendant qu'une grande partie des marchandises ne sont entrées qu'en apparence dans la consommation et restent sans trouver preneur dans les mains des revendeurs, donc en fait se trouvent toujours sur le marché. Voici que les vagues de marchandises se succèdent, tant que, à la fin, on s'aperçoit que la première vague n'a été absorbée par la consommation qu'en apparence. Les capitaux-marchandises se disputent la place sur le marché. Les derniers arrivés, pour vendre, vendent au-dessous du prix, tandis que les premiers stocks ne sont pas encore liquidés à l'échéance des paiements. Leurs détenteurs sont obligés de se déclarer insolvables ou de vendre à n'importe quel prix pour payer. Cette vente ne correspond nullement à l'état réel de la demande ; elle ne correspond qu'à la *demande de paiement*, à l'absolue nécessité de convertir la marchandise en argent. La crise éclate. Elle devient manifeste non par la décroissance directe de la demande d'objets de consommation, de la demande pour la consommation individuelle, mais par la décroissance de l'échange entre capitaux, du procès de reproduction du capital.

Il arrive que les marchandises M*p* et T, dans lesquelles A se transforme pour accomplir sa fonction de capital-argent, de valeur-capital destinée à être reconvertie en capital productif, doivent être achetées ou payées à des dates différentes, de sorte que A–M représente une série d'achats et de paiements successifs : dans ce cas, une partie de A accomplit l'acte A–M, pendant qu'une autre partie reste à l'état d'argent pour n'être utilisée à des actes simultanés ou successifs de type A–M qu'à un moment déterminé par les conditions du procès lui-même. Elle n'est retirée que temporairement de la circulation, pour entrer en action, pour exercer sa fonction à l'époque convenue. Son immobilisation elle-même est alors une fonction fixée par sa circulation et pour la circulation. Son existence comme fonds d'achat et de paiement, la suspension de son mouvement, sa position en circulation bloquée est une situation où l'argent exerce une de ses fonctions comme capital-argent, puisque, dans ce cas, l'argent provisoirement au repos est lui-même une partie du capital-argent A (de A′–*a* = A), de cette partie de la valeur du capital-marchandise qui est égale à P, valeur du capital productif d'où le cycle procède. D'autre part, tout l'argent retiré de la circulation se trouve sous forme thésaurisée. Par conséquent, la forme thésaurisée de l'argent devient ici fonction du capital-argent, tout comme, dans l'acte A–M, la fonction de l'argent comme moyen d'achat et de paiement devient fonction du capital-argent, et cela parce que c'est la valeur-capital qui existe ici sous forme argent, parce que l'état argent représente ici le capital industriel dans un de ses stades, en constitue un état commandé par les conditions d'ensemble du cycle. Mais en même temps il se confirme derechef que le capital-argent, à l'intérieur

du cycle du capital industriel, n'exécute que des fonctions monétaires et que ces fonctions monétaires ne prennent en même temps le sens de fonctions capitalistes que par leur rapport d'ensemble avec les autres stades de ce cycle.

La représentation de A′ comme rapport de *a* à A, comme rapport capitaliste, est une fonction directe non du capital-argent, mais du capital-marchandise M′ qui, à son tour, comme rapport de *m* à M, ne fait qu'exprimer le résultat du procès de production, de la mise en valeur de la valeur-capital qui s'y est opérée.

La continuation du procès de circulation peut se heurter à des obstacles, A étant obligé par des circonstances extérieures, l'état du marché, etc., de suspendre sa fonction A–M et de demeurer pendant un temps plus ou moins long sous forme d'argent : nous retrouvons alors un état thésaurisé de l'argent, état qui se présente aussi dans la circulation simple des marchandises, du moment où le passage de M–A à A–M est interrompu par suite de circonstances extérieures. C'est une thésaurisation involontaire. Dans notre exemple, l'argent a ainsi la forme d'un capital-argent en jachère et latent. Mais, provisoirement, nous n'insisterons pas davantage sur ce point.

Dans les deux cas, la stagnation du capital-argent en son état d'argent apparaît comme le résultat d'un mouvement interrompu, que cette interruption soit à propos ou mal à propos, volontaire ou involontaire, favorable ou défavorable à la fonction normale.

II. – *L'accumulation et la reproduction sur une échelle élargie.*

Étant donné que les proportions dans lesquelles le procès de production est apte à s'élargir sont non pas arbitraires, mais commandées par les conditions techniques, il se peut que la plus-value réalisée, tout en étant destinée à être capitalisée, ne parvienne souvent que par la répétition de différents cycles au volume nécessaire pour qu'elle fonctionne effectivement comme capital additionnel, pour qu'elle entre dans le cycle de la valeur-capital en marche : jusque-là, il faut qu'elle s'amoncelle. Elle prend, en ce cas, l'aspect rigide de trésor et constitue sous cette forme du capital-argent latent. Capital latent, puisqu'il ne peut agir comme capital tant qu'il demeure sous la forme argent[5]. La thésaurisation apparaît donc ici comme un facteur qui, tout en étant impliqué dans le procès capitaliste d'accumulation, tout en l'accompagnant, s'en distingue par essence. En effet, la formation d'un capital-argent latent n'élargit pas le procès de reproduction lui-même. Au contraire. S'il se forme ici du capital-argent latent, c'est parce que le producteur capitaliste est incapable d'étendre immédiatement l'échelle de sa production. Au cas où il vend son surproduit à un producteur d'or ou d'argent qui jette dans la circulation de nouvelles quantités d'or ou d'argent ou, ce qui revient au même, à un commerçant qui importe de l'étranger des

quantités supplémentaires d'or ou d'argent en échange d'une partie du surproduit national, son capital-argent latent forme un accroissement du trésor national d'or ou d'argent. Dans tous les autres cas, les 78 l. st., par exemple, qui étaient un moyen de circulation entre les mains de l'acheteur, ont pris simplement la forme de trésor entre les mains du capitaliste : on n'a donc affaire qu'à une répartition différente du trésor national d'or ou d'argent.

Si l'argent fonctionne dans les transactions de notre capitaliste comme moyen de paiement (la marchandise ne devant être payée par l'acheteur que dans un délai plus ou moins long), le surproduit destiné à être capitalisé se convertit non en argent, mais en créances, en titres de propriété sur un équivalent que l'acheteur a peut-être déjà en sa possession, peut-être seulement en vue. Tout comme l'argent placé en papiers portant intérêts, etc., il reste en dehors du procès de reproduction du cycle, bien qu'il puisse entrer dans le cycle d'autres capitaux industriels individuels.

Tout le caractère de la production capitaliste est déterminé par la mise en valeur de la valeur-capital avancée, donc, en premier lieu, par la production de plus-value dans la plus large mesure possible ; deuxièmement (voir Livre Ier, chap. XXIV[6]), par la production de capital, donc par la conversion de plus-value en capital. L'accumulation ou production sur une échelle élargie apparaît comme le moyen d'étendre constamment la production de plus-value, donc l'enrichissement du capitaliste, et comme le but personnel de ce dernier ; elle est comprise dans la tendance générale de la production capitaliste ; mais, par la suite, elle se transforme, du fait de son développement, comme nous l'avons montré au Livre Ier, en une nécessité pour chaque capitaliste individuel. L'augmentation constante de son capital devient indispensable à la conservation de ce même capital. Mais nous n'avons pas à revenir davantage sur ce qui a été exposé antérieurement.

En examinant d'abord la reproduction simple, nous avons supposé que toute la plus-value est dépensée comme revenu. En réalité, dans des conditions normales, il faut toujours qu'une partie en soit dépensée comme revenu et qu'une autre en soit capitalisée, sans qu'il importe de savoir si la plus-value produite dans les limites de périodes déterminées est parfois entièrement dépensée, parfois entièrement capitalisée. Dans le mouvement moyen, – et c'est le seul que la formule générale puisse représenter, – les deux se présentent. Pour ne pas compliquer la formule, il vaut pourtant mieux admettre qu'on accumule la plus-value tout entière. La formule $P \ldots M'–A'–M' \begin{cases} T \\ M_p \end{cases} \ldots P'$ exprime un capital productif qui se reproduit à plus grande échelle et avec une valeur plus grande et commence son second cycle ou, ce qui revient au même, renouvelle le premier comme capital productif augmenté. Dès que ce second cycle commence, nous retrouvons P comme point de départ, seulement ce P est un capital productif plus grand que le premier P. De même, lorsque, dans la formule

A... A', le second cycle commence à A', cet A' fonctionne comme A, comme un capital-argent de grandeur déterminée qui a été avancé ; c'est un capital-argent plus grand que celui qui ouvrait le premier cycle, mais toute référence à son augmentation par capitalisation de plus-value est évanouie aussitôt qu'il se présente dans la fonction de capital-argent avancé. Cette origine n'est plus visible sous sa forme de capital-argent commençant son cycle. Il en est de même pour P' dès qu'il fonctionne comme point de départ d'un nouveau cycle.

La comparaison de P... P' avec A... A', avec le premier cycle, montre qu'ils n'ont point du tout la même signification. Pris en lui-même, comme cycle isolé, A... A' exprime seulement que A, capital-argent (c'est-à-dire le capital industriel en son cycle de capital-argent) est de l'argent qui enfante de l'argent, de la valeur qui enfante de la valeur, qu'il dépose de la plus-value. Par contre, dans le cycle de P, le procès de mise en valeur est accompli dès l'expiration du premier stade, du procès de production ; et après parcours du deuxième stade M'–A' (premier stade de la circulation), la valeur-capital + la plus-value existent déjà comme capital-argent réalisé, comme cet A' qui apparaissait en dernier terme dans le premier cycle. La production de plus-value est représentée, dans la forme P... P étudiée en premier lieu (voir la formule explicite p. 67), par *m–a–m*, qui, dans son deuxième stade, échappe à la circulation du capital et représente la circulation de la plus-value comme revenu. Cette dernière forme, qui représente le mouvement entier par P... P, par conséquent sans écart de valeur entre les deux points extrêmes, représente donc tout comme A... A', la mise en valeur de la valeur avancée, la génération de plus-value. Seulement l'acte M'–A' apparaît en A... A' comme dernier stade, tandis qu'il apparaît en P... P comme second stade du cycle, premier de la circulation.

Dans P... P', P' exprime non la production de plus-value, mais la capitalisation de la plus-value produite, donc l'accumulation de capital qui s'est faite : il exprime que P' rapporté à P se compose de la valeur-capital primitive plus la valeur d'un capital accumulé par son mouvement.

A', comme simple aboutissement de A... A', et M', tel qu'il apparaît à l'intérieur de tous ces cycles, expriment par eux-mêmes non pas le mouvement, mais son résultat : le faire-valoir de la valeur-capital réalisé sous forme marchandise ou forme argent ; ils expriment par conséquent la valeur-capital comme A + *a*, ou comme M + *m*, comme rapport entre la valeur-capital et sa progéniture, la plus-value. Et ils expriment ce résultat dans leur qualité de formes différentes de la circulation de la valeur-capital mise en valeur. Mais ni sous la forme M' ni sous la forme A', la mise en valeur qui s'est opérée n'est elle-même une fonction soit du capital-argent, soit du capital-marchandise. Le capital-argent et le capital-marchandise, en tant que formes, modes d'existence spéciaux et différents correspondant à des fonctions spéciales du capital industriel, ne peuvent accomplir respectivement que des fonctions d'argent et des fonctions de marchandise ; il n'y a d'autre différence entre eux que celle qui existe entre

l'argent et la marchandise. Pareillement, le capital industriel, sous sa forme de capital productif, ne peut se composer que des éléments qui constituent tout autre procès de travail formateur de produit : d'une part les conditions de travail objectives (moyens de production), d'autre part la force de travail qui se met en œuvre d'une façon productive (adaptée à un but). De même que le capital industriel ne peut exister dans la sphère de la production que composé des éléments correspondant à n'importe quel procès de production, y compris le procès de production non capitaliste, il ne peut exister dans la sphère de la circulation que sous les deux formes qui correspondent à cette sphère : la marchandise et l'argent. Et de même que la somme des éléments de production s'annonce d'emblée comme capital productif du fait que la force de travail est une force de travail d'autrui, achetée par le capitaliste à son détenteur propre, ainsi qu'il achète ses moyens de production à d'autres détenteurs de marchandises ; de même que, par conséquent, le procès de production lui-même se présente comme fonction productive du capital industriel, de même l'argent et la marchandise sont les formes de circulation de ce même capital industriel, et ainsi leurs fonctions sont ses fonctions de circulation à lui, qui ou bien préparent les fonctions du capital productif ou bien en résultent. C'est uniquement parce qu'elles sont liées entre elles comme formes de fonctions que le capital industriel doit accomplir à différents stades de son procès cyclique, que la fonction argent et la fonction marchandise sont en même temps fonctions du capital-argent et du capital-marchandise. On commet donc une erreur si l'on veut faire dériver les propriétés et fonctions spécifiques qui caractérisent l'argent comme argent et la marchandise comme marchandise, de leur caractère capitaliste, et c'est commettre une égale erreur que de faire dériver au rebours les propriétés du capital productif de ce qu'il existe sous forme de moyens de production.

Du moment où A' ou M' se fixent comme A + *a* ou M + *m*, c'est-à-dire comme rapport de la valeur-capital à la plus-value, sa progéniture, ce rapport s'exprime ici et là, une fois sous forme d'argent, l'autre fois sous forme de marchandise, sans que cela change rien à la chose. Il est donc clair que ce rapport ne résulte ni des propriétés et fonctions revenant à l'argent comme tel ni de celles revenant à la marchandise comme telle. Dans les deux cas, la propriété caractéristique du capital, celle d'être une valeur qui enfante de la valeur, est exprimée uniquement comme résultat. M' n'est jamais que le produit de la fonction de P, et A' la forme de M' qui a subi une conversion dans le cycle du capital industriel. C'est pourquoi, dès que le capital-argent réalisé reprend sa fonction spéciale de capital-argent, il cesse d'exprimer le rapport capitaliste contenu en A' = A + *a*. Une fois que A... A' est décrit et que A' recommence le cycle, il figure non pas comme A', mais comme A, même dans le cas où on capitalise toute la plus-value contenue dans A'. Le second cycle commence, dans notre exemple, par un capital-argent de 500 l. st., au lieu des 422 l. st. du premier cycle. Le capital-argent qui ouvre le cycle est de 78 l. st. plus grand qu'auparavant ; cette dif-

férence existe quand on compare l'un des cycles avec l'autre ; mais elle n'existe pas à l'intérieur de chaque cycle individuel. Les 500 l. st. avancées comme capital-argent, parmi lesquelles 78 l. st. existaient auparavant en qualité de plus-value, jouent le même rôle que n'importe quelle somme de 500 l. st. par laquelle un autre capitaliste ouvre son premier cycle. Il en est de même pour le cycle du capital productif. Quand P' agrandi recommence son cycle, il se présente avec les qualités de P, comme P le fait dans la reproduction simple P... P.

Dans le stade $A'-M' \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, l'augmentation de valeur n'est indiquée que par M' ; elle ne l'est pas par T' et M*p*'. Puisque M est la somme de T et M*p*, M' indique déjà que la somme des termes T et M*p* qu'il contient est plus grande que le P primitif. Au surplus, la notation T' et M*p*' serait fausse puisque nous savons que la croissance du capital modifie la composition de sa valeur, qu'il se produit au fur et à mesure une augmentation de la valeur de M*p* et une diminution, toujours relative, souvent absolue, de celle de T.

III. – *L'accumulation d'argent.*

Le point de savoir si *a*, plus-value faite or, peut immédiatement être reporté sur la valeur-capital en marche et ainsi entrer dans le procès cyclique en fusionnant avec le capital A dans la quantité A' relève de circonstances qui sont indépendantes de la simple existence de *a*. Si *a* doit alimenter comme capital-argent une nouvelle entreprise autonome à fonder à côté de la première, il est clair qu'il n'est utilisable à cette fin que s'il a le minimum de grandeur requis pour cette entreprise. S'il doit servir à étendre l'entreprise primitive, les conditions des facteurs matériels de P et leurs valeurs respectives imposent pareillement à *a* un minimum de grandeur déterminé. Tous les moyens de production agissant dans cette entreprise ont entre eux non seulement un rapport qualitatif, mais un rapport quantitatif déterminé, un volume proportionnel. Ces conditions matérielles des facteurs entrant dans le capital productif et les rapports de valeur corrélatifs déterminent le volume minimum que *a* doit avoir pour être convertible en moyens de production et force de travail additionnels, ou seulement en moyens de production, en tant que supplément du capital productif. C'est ainsi que la filature ne peut augmenter le nombre de ses broches sans se procurer en même temps les cardes et les bancs d'étirage nécessaires, pour ne rien dire de l'augmentation de dépenses pour le coton et les salaires nécessitée par une pareille extension de l'entreprise. Pour effectuer cette extension, il faut donc que la plus-value s'élève à une somme assez considérable (on compte ordinairement 1 l.
plusieurs fois le cycle du capital jusqu'à ce que la somme des *a* engendrés

successivement par lui puisse fonctionner par fusion avec A, c'est-à-dire dans $A'-M' \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$. Même de simples modifications de détail, par exemple dans les machines à filer, modifications destinées à en augmenter la productivité, exigent des débours plus grands pour les matières premières, pour l'extension des machines qui font le travail préparatoire, etc. En attendant, on amoncelle donc *a*, et son amoncellement, loin d'être sa fonction propre, est le résultat de la répétition de P... P. Sa fonction propre est de demeurer à l'état d'argent jusqu'au moment où il a reçu des cycles répétés de mise en valeur, donc du dehors, suffisamment de suppléments pour atteindre le minimum de grandeur requis en vue de sa fonction active, la grandeur sans laquelle il ne peut pas effectivement servir de capital-argent, s'associer, le cas échéant, en tant que partie accumulée du capital-argent A en train de fonctionner, à la fonction de ce capital. En attendant, il s'amoncelle, il existe seulement sous la forme d'un trésor, en voie de formation, en train de grandir. Ainsi, l'accumulation d'argent, la thésaurisation apparaissent ici comme un procès qui accompagne passagèrement l'accumulation effective, l'extension de l'échelle à laquelle agit le capital industriel. Phénomène passager, puisque, tant que le trésor demeure en son état de trésor, il ne fonctionne pas comme capital, il ne participe pas au procès de multiplication, il reste une somme d'argent qui s'accroît seulement parce qu'on verse à la caisse de l'argent qui existe sans que la première somme y soit pour rien.

La forme trésor est simplement la forme de l'argent qui ne se trouve pas en circulation, de l'argent bloqué dans sa circulation et conservé pour cette raison en espèces. Quant au procès même de thésaurisation, il appartient à toute production de marchandise et ne joue un rôle comme fin en soi que dans ses formes non développées, précapitalistes. Mais, dans le cas présent, le trésor apparaît comme forme du capital-argent et la thésaurisation comme un procès qui accompagne passagèrement l'accumulation du capital, puisque et pour autant que l'argent figure ici comme *capital-argent latent* ; puisque la thésaurisation, l'aspect thésaurisé de la plus-value présente sous la forme argent, est, par rapport à la conversion de la plus-value en capital fonctionnant effectivement, un stade préparatoire, fonctionnellement déterminé, qui se déroule en dehors du cycle du capital. Si donc nous sommes en présence de capital-argent latent, c'est en vertu de cette destination à lui assignée ; aussi le volume qu'il doit avoir atteint pour entrer dans le procès est-il déterminé dans chaque cas par la composition de valeur du capital productif. Mais tant qu'il demeure à l'état de trésor, il ne fonctionne pas encore comme capital-argent ; il est toujours du capital-argent en jachère ; non pas, comme auparavant, du capital bloqué dans sa fonction, mais du capital encore inapte à sa fonction.

Nous prenons ici l'amoncellement d'argent sous sa forme primitive et matérielle, comme trésor en espèces. Elle peut aussi exister sous une forme pure-

ment comptable, sous forme de créances du capitaliste qui a vendu M'. Quant aux autres formes sous lesquelles ce capital-argent latent prend, même dans la période d'attente, la qualité d'argent enfantant de l'argent : dépôt bancaire portant intérêts, lettres de change ou valeurs quelconques, nous n'avons pas à nous en occuper ici. La plus-value réalisée en argent s'acquitte dans ces cas de fonctions capitalistes spéciales, qui sont extérieures au cycle du capital industriel dont elle provient ; ces fonctions n'ont rien à faire avec ce cycle en tant que tel, et d'autre part elles supposent d'autres fonctions capitalistes, distinctes de celles du capital industriel, et que nous n'avons pas encore exposées.

IV. – *Le fonds de réserve.*

Sous la forme que nous venons d'étudier, le trésor qui représente la plus-value est un fonds monétaire d'accumulation, la forme argent passagèrement assumée par l'accumulation de capital, et pour cela même indispensable à l'accumulation. Mais ce fonds d'accumulation peut rendre aussi des services spéciaux de nature accessoire, c'est-à-dire entrer dans le procès cyclique du capital sans que celui-ci ait la forme P... P', par conséquent sans que la reproduction capitaliste s'élargisse.

Si le procès M'–A' se prolonge au-delà de la mesure normale, si donc le capital-marchandise subit un retard anormal dans sa conversion à la forme argent, ou si, cette dernière étant accomplie, on voit par exemple le prix des moyens de production qui doivent absorber le capital-argent monter au-dessus du niveau qu'il avait au début du cycle, le trésor fonctionnant comme fonds d'accumulation peut être appelé à prendre la place du capital-argent ou d'une de ses parties. Le fonds monétaire d'accumulation sert alors de fonds de réserve pour compenser des dérangements du cycle.

Dans cet emploi de fonds de réserve, il se distingue du fonds de moyens d'achat et de paiement que nous avons étudié dans le cycle P... P. Ces moyens sont une partie du capital-argent en fonction (ils sont donc des formes d'existence d'une partie de la valeur-capital engagée d'une façon générale dans le procès), capital-argent dont les différentes parties n'entrent en fonction que successivement, à des dates différentes. Tout au long du procès de production, il se forme constamment du capital-argent en réserve : on encaisse des recettes aujourd'hui, mais la dépense n'aura lieu qu'à une date ultérieure ; on vend aujourd'hui de grandes masses de marchandises, mais c'est seulement plus tard qu'on aura de nouveau à en acheter en masse : entre-temps, une partie du capital circulant revêt donc en permanence la forme argent. Au contraire, le fonds de réserve est un des composants non pas du capital en fonction, plus précisément du capital-argent, mais du capital engagé dans un stade préparatoire de son accumulation, de la plus-value qui n'est pas encore convertie en capital actif.

Au reste, il va de soi qu'en cas de besoin le capitaliste ne s'interroge nullement sur les fonctions déterminées de l'argent qu'il a entre les mains, mais dispose de ce qu'il a pour maintenir en marche le procès cyclique de son capital. Par exemple, dans notre cas : A = 422 l. st., A' = 500 l. st. Si une partie du capital de 422 l. st. existe comme fonds de moyens de paiement et d'achat, comme provision d'argent, elle est calculée de manière à entrer entièrement dans le cycle, toutes choses égales d'ailleurs, et à y suffire. Quant au fonds de réserve, il est une partie des 78 l. st. de plus-value ; il ne peut entrer dans le procès cyclique du capital valant 422 l. st. que pour autant que les circonstances dans lesquelles ce cycle s'accomplit ne restent pas égales ; car il est une partie du fonds d'accumulation et figure ici sans élargissement de l'échelle de la reproduction.

L'argent du fonds d'accumulation est déjà existence de capital-argent latent, donc conversion d'argent en capital-argent.

La formule générale du cycle du capital productif, formule qui réunit la reproduction simple et la reproduction sur une échelle élargie, est :

$$P \ldots \overbrace{M'\text{-}A'}^{1}.\ \overbrace{A\text{-}M}^{2} \begin{cases} T \\ M_p \end{cases} \ldots P\ (P').$$

Si P = P, A au numéro 2 = A'–*a* ; si P = P', A au numéro 2 est plus grand que A'–*a*, c'est-à-dire que *a* est, entièrement ou en partie, converti en capital-argent.

C'est le cycle du capital productif qui constitue la forme sous laquelle l'économie classique considère le procès cyclique du capital industriel.

Chapitre III

LE CYCLE DU CAPITAL-MARCHANDISE

Le cycle du capital-marchandise a pour formule générale :

M′–A′–M ... P ... M′.

M′ apparaît non seulement comme produit, mais aussi comme condition des deux premiers cycles : en effet, ce que A–M représente pour un capital suppose déjà M′–A′ pour l'autre, pour autant du moins qu'une partie des moyens de production sont eux-mêmes le produit-marchandise d'autres capitaux individuels engagés dans leur cycle. Dans notre exemple, les charbons, les machines, etc., sont le capital-marchandise de l'exploitant des mines, du constructeur de machines capitaliste, etc. En outre, on a montré déjà au chapitre premier, IV, que l'on présuppose non seulement le cycle P ... P, mais aussi le cycle M′ ... M′ dès la première répétition de A ... A′, avant même l'achèvement de ce deuxième cycle du capital-argent.

Si la reproduction a lieu sur une échelle élargie, le M′ final est plus grand que le M′ du départ, et c'est pourquoi nous le désignerons ici par M″.

La troisième figure diffère des deux premières par les points suivants :

Primo, c'est ici la circulation totale avec ses deux phases opposées qui ouvre le cycle, tandis que dans la figure I la circulation est interrompue par le procès de production, et dans la figure II la circulation totale avec ses deux phases complémentaires n'apparaît que pour servir au procès de reproduction, par conséquent ne forme que le mouvement intermédiaire entre P ... P. En A ... A′, la figure de la circulation est A–M ... M′–A′ = A–M–A′. En P ... P, elle est, au rebours, M′–A′. A–M = M–A–M. En M′ ... M′, elle revêt également cette dernière forme.

Secundo, dans la répétition des cycles I et II, même si les points finaux A′ et P′ forment les points initiaux du cycle renouvelé, on voit s'évanouir la forme sous laquelle ils avaient été engendrés. A′ = A + *a*, P′ = P + *p* recommencent le nouveau procès en qualité de A et de P. Dans la figure III, il faut au contraire désigner le point de départ M par M′ alors même que le cycle se renouvelle à la même échelle, et voici pourquoi : dans la figure I, dès que A′ ouvre comme tel un nouveau cycle, il fonctionne comme capital-argent A, avance sous forme monétaire de la valeur-capital à mettre en valeur. Le volume du capital-argent avancé a été grossi par l'accumulation qui s'est opérée dans le premier cycle, il a augmenté. Mais peu importe que le volume du capital-argent avancé soit de 422 ou de 500 l. st. : il apparaît comme simple valeur-capital. A′ n'existe plus comme capital mis en valeur, rendu fécond en plus-value, comme rapport capitaliste. C'est bel et bien du capital appelé maintenant à se mettre en valeur au cours du procès. Il en est de même pour P ... P′ : P′ ne peut continuer de fonctionner et renouveler le cycle que comme P, comme valeur-capital qui va produire de la plus-value. – Par contre, le cycle du capital-marchandise s'ouvre

non par une valeur-capital, mais par une valeur-capital qui est déjà multipliée sous forme de marchandise ; il implique donc d'emblée le cycle non seulement de la valeur-capital présente sous forme de marchandise, mais aussi de la plus-value. Si, dans cette figure, la reproduction est simple, le M′ se présente au point final avec la même grandeur qu'au point de départ. Si une partie de la plus-value entre dans le cycle du capital, alors il est vrai qu'on voit apparaître à la fin, au lieu de M′, M″, un M′ plus grand ; mais le cycle suivant s'ouvre de nouveau par M′ ; seulement cet M′ est plus grand que dans le cycle précédent et commence son nouveau cycle avec une valeur-capital accumulée qui est plus grande, par conséquent aussi avec une plus-value nouvellement engendrée qui est plus grande en proportion. Dans tous les cas, M′ ouvre constamment le cycle comme un capital-marchandise qui est égal à la valeur-capital plus la plus-value.

M′ en tant que M apparaît dans le cycle d'un capital industriel isolé non comme forme de ce capital, mais comme forme d'un autre capital industriel, pour autant que les moyens de production sont le produit de celui-ci. L'acte A–M (c'est-à-dire A–M*p*) du premier capital est, pour ce deuxième capital, M′–A′.

Dans l'acte de circulation A–M $\begin{cases} \text{T} \\ \text{M}p \end{cases}$, T et M*p* ont ceci de commun qu'ils sont des marchandises entre les mains de leurs vendeurs : ici les ouvriers, qui vendent leur force de travail ; là les possesseurs des moyens de production, qui vendent ceux-ci. Pour l'acheteur, dont l'argent fonctionne ici comme capital-argent, ils ne fonctionnent comme marchandises qu'aussi longtemps qu'il ne les a pas encore achetés, aussi longtemps donc qu'ils affrontent comme marchandises d'autrui son capital existant sous forme argent. M*p* et T ne se distinguent ici que pour autant que M*p* peut être M′, donc capital, entre les mains de son vendeur, au cas où M*p* est la forme marchandise de son capital, tandis que T est constamment une simple marchandise pour l'ouvrier et ne devient capital qu'entre les mains de l'acheteur, comme composant de P.

C'est pourquoi M′ ne peut jamais ouvrir un cycle comme simple M, comme simple forme marchandise de la valeur-capital. Étant capital-marchandise, il combine toujours deux aspects. Au point de vue de la valeur d'usage, il est le produit de la fonction de P, – un stock de fil ici, – dont les éléments T et M*p*, provenant de la circulation en tant que marchandises, n'ont fonctionné que comme producteurs de ce produit. Au point de vue de la valeur, M′ est la valeur-capital P + la plus-value *pl* engendrée dans la fonction de P.

Ce n'est que dans le cycle de M′ lui-même que M = P = la valeur-capital peut et doit se séparer de cette partie de M′ qui contient la plus-value[1], du surproduit qui renferme la plus-value, soit que ces deux parties soient effectivement séparables, comme dans le fil, soit qu'elles restent inséparables, comme dans la machine. Elles deviennent de toute façon séparables dès que M′ est converti en A′.

Si le produit total est séparable en parties homogènes indépendantes, comme

par exemple nos 10 000 livres de fil, et si par conséquent l'acte M'–A' peut se présenter comme une somme de ventes opérées successivement, la valeur-capital sous forme de marchandise peut fonctionner en tant que M, se séparer de M' avant la réalisation de la plus-value, donc avant la réalisation totale de M'.

Sur les 10 000 livres de fil valant 500 l. st., 8 440 livres ont une valeur égale à 422 l. st., égale à la valeur-capital séparée de la plus-value. Si le capitaliste vend d'abord 8 440 livres de fil pour 422 l. st., ces 8 440 livres de fil représentent M, la valeur-capital sous forme de marchandise ; le surproduit – 1 560 livres de fil = la plus-value de 78 l. st. – contenu également en M', ne circulerait que plus tard : le capitaliste pourrait accomplir l'acte M–A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ avant la circulation du surproduit *m–a–m*.

S'il vendait d'abord 7 440 livres de fil valant 372 l. st. et ensuite 1 000 livres de fil valant 50 l. st., la première partie de M pourrait remplacer les moyens de production (capital constant *c*), et la seconde partie de M, le capital variable *v*, la force de travail ; et ensuite les choses se développeraient comme plus haut.

Mais s'il effectue ces ventes en plusieurs fois et que les conditions du cycle le permettent, le capitaliste peut, au lieu de diviser M' lui-même en $c + v + pl$, appliquer cette division à chacune des parties aliquotes de M'.

Par exemple, 7 440 livres de fil = 372 l. st., qui, comme parties de M' (10 000 livres de fil = 500 l. st.), représentent le capital constant, sont elles-mêmes décomposables à leur tour de la façon suivante : 5 535,360 livres de fil valant 276,768 l. st., qui ne remplacent que le capital constant, la valeur des moyens de production consommés en 7 440 livres de fil ; 744 livres de fil valant 37,200 l. st., qui ne remplacent que le capital variable ; 1 160,640 livres de fil valant 58,032 l. st., qui sont, comme surproduit, support de la plus-value. Lorsqu'il vend au total 7 440 livres de fil, il peut donc remplacer la valeur-capital qu'elles contiennent grâce à l'aliénation de 6 279,360 livres de fil au prix de 313,968 l. st., et dépenser comme revenu la valeur du surproduit, 1 160,640 livres = 58,032 l. st.

Il peut diviser de la même façon 1 000 livres de fil = 50 l. st. = le capital variable, et en vendre : 744 livres pour 37,200 l. st., capital constant correspondant à 1 000 livres de fil ; 100 livres de fil pour 5 l. st., capital variable correspondant ; en tout, 844 livres de fil pour 42,2 l. st., remplaçant la valeur-capital contenue dans les 1 000 livres de fil ; il lui restera 156 livres de fil valant 7,8 l. st., qui représentent le surproduit et qu'il peut consommer comme tel.

Enfin il peut, pourvu qu'il réussisse à vendre, diviser les 1 560 livres de fil restant, d'une valeur de 78 l. st., en vendant 1 160,640 livres de fil pour 58,032 l. st., de façon à remplacer la valeur des moyens de production contenus dans 1 560 livres de fil, puis 156 livres de fil valant 7,8 l. st. de façon à remplacer la valeur du capital variable ; au total, 1 316,640 livres de fil = 65,832 l. st., qui

remplacent le total de la valeur-capital. Reste le surproduit de 243,360 livres pesant = 12,168 l. st., qu'il est loisible de dépenser comme revenu.

Dès lors que tous les éléments *c*, *v*, *pl* contenus dans le fil peuvent être divisés dans les mêmes parties composantes, cela s'applique aussi à chaque livre isolée de fil avec sa valeur de 1 sh. = 12 pence.

c = 0,744	livre de fil	=	8,928	pence.
v = 0,100	–	– =	1,200	–
pl = 0,156	–	– =	1,872	–
$c + v + pl$ = 1	livre de fil	=	12	pence.

Si nous additionnons les résultats des trois ventes partielles ci-dessus, nous obtenons le même résultat qu'en vendant la totalité des 10 000 livres de fil d'un coup.

Nous avons :

a. Comme capital constant :

Dans la 1re vente :	5 535,360	livres de fil	=	276,768	l. st.
– 2e –	744,000	–	– =	37,200	–
– 3e –	1 160,640	–	– =	58,032	–
Soit au total :	7 440	livres de fil	=	372	l. st.

b. Comme capital variable :

Dans la 1re vente :	744,000	livres de fil	=	37,200	l. st.
– 2e –	100,000	–	– =	5,000	–
– 3e –	156,000	–	– =	7,800	–
Soit au total :	1 000	livres de fil	=	50	l. st.

c. Comme plus-value :

Dans la 1re vente :	1 160,740	livres de fil	=	58,032	l. st.
– 2e –	156,000	–	– =	7,800	–
– 3e –	243,360	–	– =	12,168	–
Soit au total :	1 560	livres de fil	=	78	l. st.

Total général :

Capital constant :	7 440	livres de fil	=	372	l. st.
– variable :	1 000	–	– =	50	–
Plus-value :	1 560	–	– =	78	–
En tout :	10 000	livres de fil	=	500	l. st.

M′–A′ n'est en soi que la vente de 10 000 livres de fil. Les 10 000 livres de fil sont une marchandise comme n'importe quel autre fil. Celui qui les achète ne s'intéresse qu'au prix de 1 sh. la livre, ou 500 l. st. les 10 000 livres. Si, dans la transaction, il se mêle de la composition de valeur, c'est uniquement avec l'intention maligne de démontrer que la livre pourrait se vendre moins de 1 sh., tout en laissant un beau bénéfice au vendeur. Quant à la quantité qu'il achète, elle dépend de ses besoins : s'il est, par exemple, fabricant de tissus, elle dépend de la composition de son propre capital fonctionnant dans la fabrique, et non de celle du capital du filateur auquel il achète. Les proportions selon lesquelles M′ doit servir, d'une part, à remplacer le capital en lui consommé (c'est-à-dire les différents composants de ce capital), d'autre part représenter le surproduit, soit pour la dépense de plus-value, soit pour l'accumulation de capital, n'existent que dans le cycle du capital qui a pour forme marchandise les 10 000 livres de fil. Elles n'ont rien à voir avec la vente comme telle. On suppose ici au surplus que M′ se vend à sa valeur, qu'il ne s'agit donc que de sa conversion de la forme marchandise à la forme argent. Évidemment, pour M′, en tant que forme fonctionnelle dans le cycle de ce capital individuel dont il faut tirer de quoi remplacer le capital productif, il est d'une importance décisive de savoir si, et dans quelle mesure, le prix et la valeur s'écartent l'un de l'autre lors de la vente ; mais cette question ne peut nous occuper dans notre étude des simples différences de forme.

Dans la figure I, A... A′, le procès de production apparaît au centre, entre les deux phases complémentaires et opposées de la circulation du capital : il est révolu avant le commencement de la phase finale M′–A′. On avance l'argent comme capital, il est converti d'abord en éléments de production et, de là, en produit-marchandise, et ce produit-marchandise se reconvertit en argent. C'est un cycle d'affaires fermé sur lui-même, ayant pour résultat l'argent, qui est bon à tout emploi. Le recommencement est donc simplement possible. A... P... A′ peut être aussi bien le dernier cycle, terminant la fonction d'un capital individuel si l'on se retire des affaires, que le premier cycle d'un capital entrant en fonction. Le mouvement général est ici A... A′, on passe de l'argent à davantage d'argent.

Dans la figure II, P... M′–A′–M... P (P′), le procès de circulation total suit le premier P et précède le deuxième ; mais il s'accomplit dans l'ordre inverse de celui de la figure I. Le premier P est le capital productif, et sa fonction est le procès de production, comme condition préalable du procès de circulation qui suit. Le P final, au contraire, n'est pas le procès de production ; il n'est que le retour du capital industriel sous sa forme de capital productif. Et, s'il a cette forme, c'est en vertu de la dernière phase de circulation : conversion de la valeur-capital en T + M*p*, facteurs subjectifs et objectifs qui constituent, dans leur combinaison, la forme d'existence du capital-productif. Le capital, qu'il soit P ou P′, se représente tout prêt à la fin, sous la forme nécessaire pour qu'il

puisse recommencer à fonctionner comme capital productif, à accomplir le procès de production. La figure générale du mouvement, P... P, est la figure de la reproduction et elle ne montre pas, comme A... A′, que le but du procès est la mise en valeur. Aussi l'économie classique en profite-t-elle pour faire abstraction de la forme capitaliste déterminée du procès de production et pour faire de la production en tant que telle le but du procès, comme s'il s'agissait seulement de produire autant que possible et aussi bon marché que possible, et d'échanger le produit contre la plus grande variété possible d'autres produits, en partie pour le renouvellement de la production (A–M), en partie pour la consommation (*a–m*). Ce faisant, elle laisse dans l'ombre les propriétés de l'argent ainsi que du capital-argent, puisque *A* et *a* n'apparaissent ici comme moyens de la circulation que d'une façon fugitive, et le procès tout entier apparaît comme simple et naturel, nous voulons dire naturel au sens du rationalisme superficiel. A l'occasion, on oublie aussi le profit à propos du capital-marchandise, et celui-ci ne figure que comme marchandise quand on parle du cycle de la production dans son ensemble, quitte à devenir capital-marchandise quand on parle des composants de valeur. L'accumulation est présentée naturellement de la même façon que la production.

Dans la figure III, M′–A′–M... P... M′, ce sont les deux phases du procès de circulation qui ouvrent le cycle, et cela dans le même ordre que dans la figure II, P... P ; vient ensuite P, et cela, comme dans la figure I, avec sa fonction, le procès de production ; c'est le résultat de la production, M′, qui termine le cycle. De même que, dans la figure II, le cycle se termine par P, simple réapparition du capital productif, il se termine ici par M′, réapparition du capital-marchandise ; de même que, dans la figure II, il faut que le capital sous sa forme finale P recommence le procès comme procès de production, de même il faut ici, étant donné la réapparition du capital industriel sous forme de capital-marchandise, que le cycle se rouvre par la phase de circulation M′–A′. Les deux figures du cycle sont inachevées, puisqu'elles ne se terminent pas par A′, la valeur-capital mise en valeur, reconvertie en *argent*. Il faut donc que les deux soient continuées ; c'est pourquoi elles impliquent la reproduction. Le cycle total, dans la figure III, est M′... M′.

Ce qui distingue la troisième figure des deux premières, c'est qu'elle est le seul cycle où le point de départ de la mise en valeur est fourni par la valeur-capital mise en valeur, non par la valeur-capital primitive, attendant sa mise en valeur. C'est M′, comme rapport capitaliste, qui sert ici de point de départ et, comme tel, exerce une action déterminante sur le cycle entier, puisque, dès sa première phase, il implique également la circulation de la valeur-capital et celle de la plus-value et puisque la plus-value, – sinon dans chaque cycle individuel, du moins en moyenne, – doit en partie être dépensée comme revenu, décrire la circulation *m–a–m*, en partie fonctionner comme élément de l'accumulation de capital.

Dans la figure M'... M', la consommation du produit-marchandise total est présupposée comme condition du cours normal du cycle du capital. La consommation individuelle de l'ouvrier et la consommation individuelle de la partie du surproduit qui n'est pas accumulée sont englobées par la consommation individuelle totale. C'est donc la consommation dans sa totalité, – consommation individuelle et consommation productive, – qui entre à titre de condition dans le cycle M'. La consommation productive (qui implique, par le fait, la consommation individuelle de l'ouvrier, puisque la force de travail est, jusqu'à un certain point, le produit constant de la consommation individuelle de l'ouvrier) est accomplie directement par chaque capital individuel. La consommation individuelle, – à l'exclusion de ce qui est indispensable à l'existence du capitaliste individuel, – est supposée seulement comme acte social, nullement comme acte du capitaliste individuel.

Dans les figures I et II, le mouvement total se présente comme mouvement de la valeur-capital avancée. Dans la figure III, c'est le capital mis en valeur qui, sous l'aspect du produit-marchandise total, constitue le point de départ, en assumant la forme de capital en mouvement, de capital-marchandise. Il faut attendre sa conversion en argent pour que ce mouvement se ramifie en mouvement du capital et en mouvement du revenu. La répartition du produit social total, comme la répartition particulière du produit pour chaque capital-marchandise individuel, entre le fonds individuel de consommation et le fonds de reproduction est, dans cette figure, comprise dans le cycle du capital.

A... A' implique un élargissement possible du cycle en fonction du volume de *a* qui entre dans le cycle renouvelé.

En P... P, la valeur de P commençant le nouveau cycle peut être égale ou inférieure à sa valeur primitive et représenter pourtant une reproduction sur échelle élargie ; c'est le cas, par exemple, quand des éléments de marchandise baissent de prix par suite de l'augmentation de la productivité du travail. Inversement, la valeur du capital productif étant augmentée, la reproduction peut s'effectuer sur une échelle restreinte en substance, s'il arrive que des éléments de production ont renchéri. Il en est de même pour M'... M'.

En M'... M', la forme marchandise du capital est condition préalable de la production ; elle revient comme condition à l'intérieur de ce cycle dans le deuxième M. Si cet M n'est pas encore produit ou reproduit, le cycle est bloqué. Il faut que cet M soit reproduit, la plupart du temps comme M' d'un autre capital industriel. Dans ce cycle, M' existe comme point de départ, point intermédiaire, point final du mouvement ; il est ainsi toujours présent. Il est condition permanente du procès de reproduction.

Une autre différence existe entre M'... M' et les figures I et II. Les trois cycles ont ceci de commun que le capital y ouvre son procès cyclique sous la même forme qu'il le termine, reprenant par conséquent sa forme primitive pour recommencer le même cycle. La forme initiale A, P, M' est toujours la forme sous

laquelle la valeur-capital (en III, avec son supplément de plus-value) est avancée ; elle est donc la forme primitive du capital au point de vue du cycle ; la forme finale A', P, M' est dans tous les cas la forme convertie d'une forme fonctionnelle antérieure dans le cycle, laquelle n'est pas la forme primitive.

Ainsi en I, A' est forme convertie de M', et en II, le P final est forme convertie de A (dans ces deux cycles, la conversion s'opère par une simple démarche de la circulation des marchandises, par une permutation formelle entre marchandise et argent) ; en III, M' est forme convertie de P, le capital productif. Mais ici, en III, la conversion affecte non seulement la forme fonctionnelle du capital, mais aussi sa grandeur de valeur ; en second lieu, la conversion est le résultat non d'une permutation purement formelle, relevant du procès de circulation, mais de la conversion effective, qu'ont subie, dans le procès de production, la forme d'usage et la valeur des composants-marchandises du capital productif.

La forme du terme initial A, P, M' est donnée d'avance pour chacun des cycles I, II, III ; la forme qui réapparaît dans le terme final est appelée, et par conséquent nécessitée, par la série des métamorphoses du cycle lui-même. M', point final du cycle d'un capital industriel individuel, ne présuppose que la forme P – extérieure à la circulation – de ce capital industriel dont il est le produit. A', puisqu'il est le point final de I, la forme convertie de M' (M'–A'), présuppose A entre les mains de l'acheteur, comme existant en dehors du cycle A... A', et attiré dans ce cycle, devenant sa forme finale par la vente de M'. De même, en II, le P final présuppose T et M*p* (M) comme existant au-dehors et lui étant incorporés en qualité de forme finale par l'acte A–M. Mais, abstraction faite du dernier terme, ni le cycle d'un capital-argent individuel ne présuppose l'existence du capital-argent en général, ni le cycle d'un capital productif individuel ne présuppose celle des cycles du capital productif. En I, A peut être le premier capital-argent et, en II, P le premier capital productif qui se présentent sur la scène de l'histoire. Mais en III,

$$M' \begin{cases} M - \\ -A' \\ m - \end{cases} \begin{matrix} A - M \begin{cases} T \ldots P \ldots M'. \\ Mp \end{cases} \\ a - m \end{matrix}$$

M est présupposé deux fois en dehors du cycle. Il l'est une fois dans le cycle $M'–A'–M \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$. Ce M, en tant qu'il se compose de M*p*, est de la marchandise entre les mains du vendeur ; il est lui-même capital-marchandise dans la mesure où il est le produit d'un procès de production capitaliste ; et même si ce n'est pas le cas, il apparaît comme capital-marchandise entre les mains du marchand. La seconde fois, dans le deuxième *m*, en *m–a–m*, où, de la même façon, il est

nécessairement présent comme marchandise pour pouvoir être acheté. En tout cas, qu'ils soient capital-marchandise ou non, T et M*p* sont des marchandises aussi bien que M′ et ont entre eux un rapport de marchandises. Il en est de même pour le second *m* en *m–a–m*. Par conséquent, pour autant que M′ = M (T + M*p*), ce sont des marchandises qu'il a pour éléments constitutifs et il faut qu'il soit remplacé dans la circulation par des marchandises analogues ; de la même façon, en *m–a–m*, le second *m* doit être remplacé dans la circulation par d'autres marchandises analogues.

Sur la base du mode de production capitaliste comme mode prédominant, toute marchandise est nécessairement, pour celui qui la vend, capital-marchandise. Elle le reste entre les mains du marchand, ou elle le devient, si elle ne l'était pas encore. Autrement, il aurait fallu que ce fût une marchandise, – par exemple, un article importé, – remplaçant un capital-marchandise primitif, ne faisant par conséquent que lui donner une autre forme d'existence.

Les éléments de marchandise T et M*p* qui constituent le capital productif P perdent, comme formes d'existence de P, l'aspect qu'ils avaient sur les différents marchés de marchandises où on les recueille. Les voici maintenant réunis, et capables, dans leur combinaison[2], de fonctionner comme capital productif.

C'est uniquement dans cette figure III que M apparaît, à l'intérieur du cycle lui-même, comme condition de M, et cela tient à ce que le point de départ est le capital sous forme marchandise. Le cycle s'ouvre par la conversion de M′ (pour autant qu'il fonctionne comme valeur-capital, augmentée ou non par addition de plus-value) en marchandises qui constituent ses éléments de production. Et cette conversion comprend tout le procès de circulation M–A–M (= T + M*p*), elle est son résultat. M se dresse ici aux deux extrêmes, mais le second terme extrême, qui prend sa forme M à l'extérieur, sur le marché des marchandises, du fait de l'acte A–M, au lieu d'être le terme extrême du cycle, est seulement celui de ses deux premiers stades, ceux qui comprennent le procès de circulation. Le résultat du procès est P, qui commence alors sa fonction, le procès de production. C'est seulement comme résultat de la production, non comme résultat du procès de circulation, que M′ apparaît en qualité de conclusion du cycle et sous la même forme que le terme initial M′. Au contraire, en A... A′ et P... P, les termes finaux A′ et P sont des résultats immédiats du procès de circulation. Par conséquent, c'est seulement à la fin du cycle que A′ dans un cas, P dans l'autre sont supposés entre les mains d'autrui. Pour autant que le cycle se déroule entre les points extrêmes, ces cycles ne présupposent ni A pour sa part comme argent d'autrui, ni P de son côté comme procès de production d'autrui. M′... M′ au contraire présuppose M (= T + M*p*) comme marchandises d'autrui entre les mains d'autrui : le procès de circulation introductif attire ces marchandises dans le cycle et les transforme en un capital productif, dont la fonction a pour résultat de faire réapparaître M′ comme forme finale du cycle.

Mais s'il est vrai que le cycle M′... M′ présuppose pour son déroulement un autre capital industriel sous la forme de M (= T + M*p*), – en M*p* sont compris différents autres capitaux, comme, dans notre exemple, des machines, du charbon, de l'huile, etc. – il convient dès lors de ne pas le considérer seulement comme forme *générale* du cycle, c'est-à-dire comme une forme sociale sous laquelle on peut considérer tout capital industriel individuel (sauf lors du premier investissement). C'est non seulement une forme de mouvement commune à tous les capitaux industriels individuels, mais en même temps la forme de mouvement de la somme des capitaux individuels. C'est donc la forme de mouvement du capital collectif de la classe capitaliste, un mouvement tel que celui de chaque capital industriel individuel apparaît dans son sein seulement comme mouvement partiel, entremêlé à l'autre et conditionné par lui. Si nous considérons, par exemple, le total du produit-marchandise annuel d'un pays et que nous analysons le mouvement par lequel une partie de ce total remplace le capital productif dans toutes les affaires individuelles tandis qu'une autre partie entre dans la consommation individuelle des différentes classes, nous voyons que M′... M′, forme de mouvement du capital social, est en même temps celle de la plus-value ou du surproduit, engendrés par ce capital. Le fait que le capital social est la somme des capitaux individuels (y compris les capitaux par actions et le capital d'État, dans la mesure où les gouvernements emploient le travail salarié productif dans les mines, les chemins de fer, etc., et fonctionnent comme des capitalistes individuels) et que le mouvement total du capital social est égal à la somme algébrique des mouvements des capitaux individuels n'empêche nullement ce mouvement, en tant que mouvement d'un capital individuel isolé, de présenter d'autres phénomènes que le même mouvement étudié comme partie du mouvement total du capital social, donc en connexion avec les mouvements des autres parties. Le mouvement total du capital social résout des problèmes dont la solution, lors de l'étude du cycle d'un capital individuel isolé, doit être présupposée, au lieu d'en résulter.

M′... M′ est le seul cycle dans lequel la valeur-capital primitivement avancée ne constitue qu'une partie du terme qui ouvre le mouvement et dans lequel le mouvement s'annonce d'emblée comme mouvement total du capital industriel : aussi bien de la fraction du produit qui remplace le capital productif que de celle qui constitue le surproduit et qui, en moyenne, est pour partie dépensée comme revenu et doit pour partie servir d'élément d'accumulation. Pour autant que ce cycle comprend la dépense de plus-value comme revenu, il englobe également la consommation individuelle. Mais cette dernière y est comprise en outre pour la raison que le point de départ M, marchandise, existe sous la forme d'un article d'usage quelconque ; or tout article produit en mode capitaliste est capital-marchandise, que sa forme d'usage le destine à la consommation productive ou à la consommation individuelle ou encore aux deux. A... A′ indique seulement le côté valeur, la mise en valeur de la valeur-capital avancée, comme étant le

but du procès tout entier ; P... P (P') indique le procès de production du capital comme étant un procès de reproduction avec un capital productif de grandeur égale ou augmentée (accumulation) ; M'... M', qui dès le terme initial s'annonce comme aspect de la production marchande capitaliste, comprend d'emblée la consommation productive et la consommation individuelle ; la consommation productive avec la mise en valeur qu'elle implique apparaît donc comme une simple branche de son mouvement. Enfin M' pouvant exister sous une forme d'usage incapable de rentrer dans quelque procès de production que ce soit, il est indiqué d'emblée que les différents composants de valeur de M' exprimés dans des fractions du produit doivent occuper une place différente selon que l'on considère M'... M' comme figure du mouvement du capital social en sa totalité ou comme mouvement autonome d'un capital industriel individuel. Toutes ces propriétés du cycle soulignent qu'il est autre chose que le cycle isolé d'un capital purement individuel.

Dans la figure M'... M', le mouvement du capital-marchandise, c'est-à-dire du produit total créé en mode capitaliste, apparaît à la fois comme condition préalable du cycle autonome du capital individuel et comme sa résultante. Par conséquent, pour saisir ce qu'il y a d'original dans cette figure, on ne saurait plus se contenter de constater que les métamorphoses M'–A' et A–M sont d'une part des sections fonctionnellement déterminées de la métamorphose du capital et d'autre part des chaînons de la circulation générale des marchandises. Il devient nécessaire de faire voir clairement comment les métamorphoses d'un capital individuel s'entremêlent avec celles d'autres capitaux individuels et avec la fraction du produit total qui est destinée à la consommation individuelle. C'est pourquoi, pour l'analyse du cycle du capital industriel individuel, nous nous fondons principalement sur les deux premières figures.

Le cycle M'... M' apparaît comme figure d'un capital individuel isolé dans l'agriculture, par exemple, où l'on compte d'une récolte à l'autre. Dans la figure II, on part de l'ensemencement ; dans la figure III, de la récolte ; ou, pour parler comme les physiocrates, des *avances* dans la figure II et des *reprises* dans la figure III. En III, le mouvement de la valeur-capital apparaît d'emblée comme une simple partie du mouvement de la masse générale des produits, tandis qu'en I et en II, le mouvement de M' constitue un simple moment dans le mouvement d'un capital isolé.

Dans la figure III, une condition permanente du procès de production et de reproduction est qu'il se trouve des marchandises sur le marché. C'est pourquoi, concentrant l'attention sur cette figure, on a l'impression que tous les éléments du procès de production proviennent de la circulation des marchandises et ne consistent qu'en marchandises. Cette conception étroite néglige les éléments du procès de production qui sont indépendants des éléments de marchandise.

M'... M' ayant pour point de départ le produit total (valeur totale), il apparaît ici que (abstraction faite du commerce extérieur) la reproduction sur une échelle

élargie, quand la productivité reste d'autre part la même, ne peut se produire que si la part du surproduit destinée à être capitalisée contient d'ores et déjà les éléments matériels du capital productif supplémentaire ; il faut donc qu'un surproduit soit produit immédiatement avec la forme qui le rend capable de fonctionner comme capital additionnel, la production d'une année servant de base à celle de l'année suivante ou cette opération se produisant au cours d'une seule année, en même temps que le procès de reproduction simple. Un accroissement de la productivité ne peut augmenter que la substance du capital, sans en relever la valeur ; il constitue pourtant, par là même, des matériaux supplémentaires pour le faire-valoir.

Quesnay a pris M'... M' comme base de son *Tableau économique* ; il a fait preuve de beaucoup de discernement en préférant cette figure à P... P pour l'opposer à la figure A... A' (qui est la seule et unique formule retenue par le système mercantile).

Chapitre IV

LES TROIS FIGURES DU PROCÈS CYCLIQUE

En désignant par C*t* le procès de circulation total, nous pouvons représenter les trois figures comme suit :

I. A–M ... P ... M′–A′.
II. P ... C*t* ... P.
III. C*t* ... P (M′).

Si nous réunissons les trois formes, toutes les conditions préalables du procès apparaissent comme son résultat, comme une condition produite par lui-même[1]. Chaque moment apparaît comme point de départ, point intermédiaire et retour au point de départ. Le procès total se présente comme unité des procès de production et de circulation ; le procès de production sert de moyen au procès de circulation et réciproquement.

Les trois cycles ont ce point en commun : la mise en valeur de la valeur comme fin déterminante, comme moteur. La figure I l'exprime par sa forme. La figure II commence par P, le procès de mise en valeur lui-même. En III, le cycle commence par la valeur mise en valeur et se conclut par une valeur qu'on a fait derechef valoir, même si le mouvement se répète à la même échelle.

Tant que M–A est A–M pour l'acheteur et que A–M est M–A pour le vendeur, la circulation du capital représente simplement la métamorphose ordinaire des marchandises, soumise aux lois qui, à propos de cette dernière (Livre Ier, chap. III, 2[2]) ont été exposées concernant la masse de l'argent en circulation. Mais, dès qu'on ne s'arrête plus à ce côté formel et qu'on étudie dans leur connexion réelle les métamorphoses des différents capitaux individuels, donc en fait la connexion des cycles des capitaux individuels comme mouvements partiels du procès de reproduction du capital social total, on ne peut plus s'expliquer ce procès par le pur échange de formes entre argent et marchandise.

Dans un cycle en rotation permanente, chaque point est à la fois point de départ et point de retour. Si nous interrompons la rotation, tous les points de départ ne sont pas points de retour. Ainsi nous avons vu que non seulement chaque cycle particulier présuppose (implicitement) l'autre, mais que la répétition du cycle sous une forme exige le parcours du cycle sous les autres formes. Ainsi toute la différence se présente donc comme purement formelle, ou même purement subjective : elle n'existe que pour celui qui l'étudie.

Pour autant que l'on étudie chacun de ces cycles comme forme spéciale du mouvement où sont engagés différents capitaux industriels individuels, cette différence elle aussi existe toujours comme simple différence individuelle. Mais, dans la réalité, chaque capital industriel individuel est engagé dans les trois simultanément. Les trois cycles, les formes de reproduction assumées par les trois états du capital, s'accomplissent sans interruption l'un à côté de l'autre. Une fraction de la valeur-capital, fonctionnant par exemple présentement comme capital-marchandise, se convertit en capital-argent, pendant qu'une

autre sort du procès de production et entre dans la circulation comme capital-marchandise nouveau. Le cycle M′... M′ est donc décrit en permanence ; il en est de même des deux autres figures. La reproduction du capital sous chacune de ses formes et à chacun de ses stades est aussi ininterrompue que les métamorphoses de ces formes et leur déroulement successif à travers les trois stades. Le cycle total est donc ici l'unité effective de ses trois formes.

Nous avons supposé dans notre étude que la valeur-capital quant à sa grandeur totale se présente tout entière ou bien comme capital-argent, ou bien comme capital productif, ou bien comme capital-marchandise. Par exemple, nous avions les 422 l. st. d'abord tout entières dans le rôle de capital-argent, puis transformées intégralement en capital productif, enfin en capital-marchandise, en un stock de fil valant 500 l. st. (dont 78 l. st. de plus-value). Les différents stades constituent en ce cas autant d'interruptions. Aussi longtemps que, par exemple, les 422 l. st. demeurent sous la forme argent, ce qui veut dire tant que les achats A–M (T + M*p*) ne sont pas accomplis, tout le capital n'existe et ne fonctionne que comme capital-argent. Une fois converti en capital productif, il ne fonctionne ni comme capital-argent, ni comme capital-marchandise. Son procès de circulation total se trouve interrompu, comme l'est d'autre part son procès de production total dès qu'il fonctionne dans l'un des deux stades de circulation, soit comme A, soit comme M′. Ainsi, le cycle P... P représenterait non seulement le renouvellement périodique du capital productif, mais au même degré l'interruption de sa fonction, du procès de production, jusqu'à ce que le procès de circulation fût parcouru ; la production s'effectuerait non pas d'une façon continue, mais par saccades, et ses périodes de renouvellement seraient déterminées par le hasard, suivant que les deux stades du procès de circulation seraient terminés plus ou moins rapidement. Tel est le cas, par exemple, de l'artisan chinois, qui ne travaille que pour la clientèle particulière et dont le procès de production s'arrête tant que la commande n'est pas renouvelée.

En fait, c'est ce qui arrive pour chaque partie individuelle du capital engagée dans le mouvement ; et toutes les parties du capital traversent successivement ce mouvement. Par exemple, les 10 000 livres de fil sont le produit hebdomadaire d'un filateur. Ces 10 000 livres de fil passent tout entières de la sphère de la production à la sphère de la circulation ; il faut que la valeur-capital contenue en elles se convertisse tout entière en capital-argent, et tant qu'elle demeure sous la forme de capital-argent, elle ne saurait rentrer dans le procès de production ; il faut qu'elle entre au préalable dans la circulation et qu'elle se reconvertisse en éléments du capital productif T + M*p*. Le procès cyclique du capital est une perpétuelle interruption, sortie d'un stade et entrée dans le suivant, abandon d'une forme et apparition sous une autre ; chacun de ces stades n'est pas seulement la condition de l'autre, il l'exclut en même temps.

Mais c'est la continuité qui est le trait caractéristique de la production capitaliste ; elle est nécessitée par sa base technique, bien qu'elle ne soit pas toujours

absolument réalisable. Voyons donc comment les choses se passent dans la réalité. Pendant que, par exemple, les 10 000 livres de fil se présentent sur le marché comme capital-marchandise et accomplissent leur conversion en argent (en moyens de paiement, moyens d'achat ou simplement monnaie de compte), elles sont remplacées dans le procès de production par des quantités nouvelles de coton, de charbon, etc., qui, par conséquent, reconverties désormais des formes argent et marchandise à la forme de capital productif, commencent leur fonction comme tel. En même temps que ces 10 000 livres de fil sont transformées en argent, les 10 000 livres de fil précédentes décrivent déjà le deuxième stade de leur circulation et se reconvertissent d'argent en éléments du capital productif. Toutes les parties du capital traversent tour à tour le procès cyclique, se situent simultanément à différents stades de ce procès. De par la continuité de son cycle, le capital industriel se trouve donc en même temps dans tous ses stades et dans toutes les formes fonctionnelles correspondantes. La fraction qui se convertit pour la première fois de capital-marchandise en argent ouvre le cycle M'... M', pendant que le capital industriel, considéré comme un tout en mouvement, a achevé le cycle M'... M'. On avance de l'argent d'une main en en recevant de l'autre. L'ouverture du cycle A ... A' sur un point coïncide avec son retour au point de départ sur un autre. Il en est de même du capital productif.

C'est pourquoi le cycle effectif du capital industriel en sa continuité n'est pas seulement l'unité des procès de circulation et de production, mais l'unité de ses trois cycles sans exception. Mais il ne peut constituer cette unité qu'à la condition que les différentes parties du capital traversent tour à tour les phases successives du cycle, puissent passer d'une phase, d'une forme fonctionnelle, à l'autre, c'est-à-dire que le capital industriel, en tant qu'ensemble de ces fractions, soit engagé simultanément dans des phases et fonctions différentes et ainsi décrive simultanément les trois cycles. La succession de ces fractions est conditionnée ici par leur juxtaposition, c'est-à-dire par la division du capital. Ainsi, dans la structure articulée de la fabrique, le produit se trouve tout aussi continuellement aux différentes étapes de son procès de formation qu'il est en train de passer d'une phase de production à l'autre. Comme le capital industriel individuel a une grandeur déterminée, qui dépend des moyens du capitaliste et qui comporte un minimum déterminé pour chaque branche d'industrie, il ne peut être divisé que selon des proportions déterminées. L'importance du capital existant conditionne le volume du procès de production, et celui-ci le volume du capital-marchandise et du capital-argent, pour autant qu'ils fonctionnent à côté du procès de production. Mais la juxtaposition, qui est la condition de la continuité de la production, n'existe que par le mouvement des fractions du capital, grâce auquel elles décrivent successivement les différents stades. La juxtaposition n'est elle-même que le résultat de la succession. Si, par exemple, l'acte M'–A' est bloqué pour une partie, si la marchandise n'est pas vendable, voilà le cycle de cette partie

interrompu, et le remplacement par ses moyens de production ne s'opère pas ; les parties suivantes, qui sortent de la production sous la forme de M', trouvent leur changement de fonction barré par les précédentes. Si cette situation dure quelque temps, la production se restreint et le procès tout entier s'arrête. Tout blocage dans la succession cause du dérangement dans la juxtaposition, tout blocage à un stade entraîne un blocage plus ou moins grave pour le cycle total non seulement de la fraction du capital bloquée, mais aussi du capital individuel dans son ensemble.

La forme suivante sous laquelle le procès se présente est celle d'une succession de phases ainsi faite que le passage du capital à une phase nouvelle est conditionné par sa sortie de l'autre. C'est pourquoi chacun des cycles spéciaux a aussi l'une des formes fonctionnelles du capital pour point de départ et pour point de retour. D'un autre côté, le procès total exige en fait l'unité des trois cycles, qui sont les formes différentes exprimant la continuité du procès. Le cycle total se présente, pour chaque forme fonctionnelle du capital, comme étant son cycle spécifique, et le fait est que chacun de ces cycles conditionne la continuité du procès total. La rotation d'une forme fonctionnelle conditionne l'autre. Il est indispensable pour le procès de production total, en particulier pour le capital social, qu'il soit en même temps procès de reproduction, et par conséquent cycle de chacun de ses moments. Des fractions différentes du capital traversent successivement les différents stades et formes fonctionnelles. Il en résulte que chaque forme fonctionnelle, bien que représentant constamment une autre fraction du capital, parcourt son propre cycle en simultanéité avec les autres. Une fraction du capital, mais constamment changeante, constamment reproduite, existe comme capital-marchandise qui se convertit en argent ; une autre, comme capital-argent qui se convertit en capital productif ; une troisième, comme capital productif qui se convertit en capital-marchandise. La présence constante des trois formes résulte du fait que le capital total décrit précisément le cycle de ces trois phases.

Considéré comme un tout, le capital occupe donc ses phases différentes simultanément, par juxtaposition dans l'espace. Mais, sans arrêt, chaque fraction passe successivement d'une phase, d'une forme fonctionnelle, à l'autre, fonctionnant ainsi successivement dans chacune d'elles. Les formes sont donc des formes fluides, et leur simultanéité est l'œuvre de leur succession. Chaque forme suit l'autre et la précède, en sorte que le retour de telle fraction du capital à une certaine forme est conditionné par le retour de telle autre à une autre forme. Chaque fraction décrit continuellement sa propre circulation, mais c'est toujours une autre fraction du capital qui se trouve dans la forme donnée, et ces circulations particulières ne constituent que des moments simultanés et successifs de la marche d'ensemble.

C'est seulement dans l'unité des trois cycles que se réalise la continuité du procès total, et non dans l'interruption décrite plus haut. Le capital social total

comporte toujours cette continuité, et son procès comporte toujours l'unité des trois cycles.

Quand il s'agit de capitaux individuels, la continuité de la reproduction s'interrompt plus ou moins par endroits. En premier lieu, il arrive fréquemment que les masses de valeur, à des dates différentes, se répartissent en proportions inégales sur les différentes étapes et formes fonctionnelles. En second lieu, les proportions de cette répartition peuvent différer selon le caractère de la marchandise à produire, c'est-à-dire selon la sphère de production spéciale où le capital est investi. En troisième lieu, la continuité peut s'interrompre plus ou moins dans des branches de production qui dépendent des saisons, soit par suite de conditions naturelles (agriculture, pêche au hareng, etc.), soit par suite de circonstances conventionnelles, comme dans les travaux dits saisonniers. C'est dans les fabriques et dans les mines que le déroulement du procès est le plus régulier et le plus uniforme. Cependant cette différence entre les branches de production ne détermine aucune différence entre les formes générales du procès cyclique.

Le capital, étant de la valeur qui se met en valeur, n'implique pas seulement des rapports de classe, ou un caractère social déterminé reposant sur l'existence du travail comme travail salarié : c'est un mouvement, un procès cyclique traversant différents stades et qui lui-même implique à son tour trois formes différentes du procès cyclique. C'est pourquoi on ne peut le comprendre que comme mouvement, et non pas comme une chose au repos. Ceux qui considèrent l'avènement à une existence indépendante de la valeur comme une pure abstraction oublient que le mouvement du capital industriel est cette abstraction *in actu* [en action]. La valeur traverse ici différentes formes, différents mouvements, dans lesquels elle se conserve et en même temps se met en valeur, s'agrandit. Du fait que nous n'étudions en ce moment que la forme du mouvement, nous ne tenons pas compte des révolutions que la valeur-capital peut subir dans son procès cyclique ; mais il est clair qu'en dépit de toutes les révolutions de valeur la production capitaliste ne saurait exister et durer que pour autant que la valeur-capital se met en valeur, c'est-à-dire décrit son procès cyclique comme valeur arrivée à l'existence indépendante, donc pour autant que les révolutions de valeur peuvent être surmontées et aplanies d'une façon ou de l'autre. Les mouvements du capital apparaissent comme actes du capitaliste industriel isolé fonctionnant comme acheteur de marchandises et de travail, vendeur de marchandises et capitaliste productif, et par conséquent produisant le cycle par son activité. Si la valeur-capital sociale subit une révolution de valeur, il peut arriver que son capital individuel y succombe et périsse, faute de pouvoir satisfaire aux conditions de ce mouvement de valeur. Plus les révolutions de valeur se font aiguës et fréquentes, plus le mouvement de la valeur arrivée à l'existence indépendante et agissant automatiquement, avec la puissance d'un processus élémentaire de la nature, se fait sentir à l'encontre de la prévoyance et du calcul

du capitaliste isolé : plus le cours de la production normale est subordonné à la spéculation anormale, plus l'existence des capitaux individuels se trouve menacée. Ces révolutions de valeur périodiques confirment donc ce qu'elles sont censées réfuter : l'existence indépendante que la valeur prend en tant que capital, et qu'elle conserve et accentue par son mouvement.

Cette succession des métamorphoses du capital en marche implique une comparaison continuelle de la modification subie par la grandeur de valeur du capital au cours du cycle avec la valeur primitive. Si l'indépendance de la valeur à l'égard de la force créatrice de valeur, la force de travail, commence dans l'acte A–T (achat de la force de travail) et si elle se réalise par l'exploitation de la force de travail pendant le procès de production, cet avènement de la valeur à l'indépendance ne réapparaît pas dans ce cycle, où l'argent, la marchandise, les éléments de production ne sont que des formes successives de la valeur-capital en marche et où la grandeur de valeur passée se compare à la présente valeur modifiée du capital.

« La valeur », dit Bailey en s'élevant contre le fait que la valeur accède à l'indépendance, fait qui caractérise le mode de production capitaliste et qu'il traite d'illusion de certains économistes, « la valeur est un rapport entre des marchandises simultanément présentes, puisque seules de telles marchandises peuvent être échangées l'une contre l'autre ». Il dit cela contre la comparaison des valeurs des marchandises à des époques différentes, comparaison qui, – une fois la valeur de l'argent fixée pour chaque époque, – revient à la comparaison des dépenses de travail nécessaires aux différentes époques pour produire la même sorte de marchandise. La définition de Bailey résulte de sa méprise générale, qui le porte à confondre valeur d'échange et valeur et à ne voir aucune différence entre la forme de la valeur et la valeur elle-même ; de sorte que les valeurs des marchandises cessent d'être comparables dès qu'elles ne fonctionnent pas activement comme valeurs d'échange, c'est-à-dire dès qu'elles ne sont plus échangeables au sens matériel l'une contre l'autre. Bailey n'a pas la moindre idée du fait qu'une valeur ne fonctionne comme valeur-capital ou capital qu'à la condition de rester identique à elle-même et d'être comparée à elle-même dans les différentes phases de son cycle, lesquelles ne sont nullement simultanées, mais au contraire se relaient.

Pour garder la formule du cycle à l'état pur, il ne suffit pas de supposer que les marchandises se vendent à leur valeur ; il faut ajouter que cela se fait toutes choses égales d'ailleurs. Prenons, par exemple, la figure P... P, abstraction faite de toutes les révolutions techniques intérieures au procès de production qui peuvent déprécier le capital productif d'un capitaliste déterminé, abstraction faite également de toutes les répercussions qu'un changement des éléments de valeur du capital productif peut exercer sur la valeur du capital-marchandise existant, en la faisant monter ou baisser, s'il existe un stock de cette marchandise. Supposons que M', les 10 000 livres de fil, se trouvent vendues à leur

valeur de 500 l. st. ; 8 440 livres = 422 l. st. remplacent la valeur-capital contenue en M'. Mais si la valeur du coton, du charbon, etc., a augmenté (nous ne tenons pas compte des simples oscillations des prix), il se peut que ces 422 l. st. ne suffisent plus pour remplacer en entier les éléments du capital productif : il faut un capital-argent additionnel, on engage du capital-argent. Inversement, si ces mêmes prix tombent, du capital-argent se dégage. Le procès ne se déroule tout à fait normalement que si les rapports de valeur restent constants : il se poursuit quand même, tant que les dérangements se compensent dans la répétition du cycle ; plus les dérangements sont graves, plus le capitaliste industriel doit avoir de capital-argent, pour tenir jusqu'à la période de compensation. Et comme, dans le développement de la production capitaliste, on voit s'élargir l'échelle de chaque procès de production individuel et avec elle le montant minimum du capital qu'il faut avancer, cette circonstance s'ajoute aux autres facteurs qui transforment de plus en plus la fonction du capitaliste industriel en un monopole des grands possesseurs d'argent, isolés ou associés.

Remarquons en passant que si un changement de valeur se produit dans les éléments de production, une différence apparaît entre les formes A... A' d'une part, P... P et M'... M' d'autre part.

En A... A', formule du capital nouvellement investi, se présentant pour la première fois comme capital-argent, une chute de la valeur des moyens de production, par exemple des matières premières, des substances auxiliaires, etc., diminuera, pour l'ouverture d'une affaire d'un volume déterminé, le placement de capital-argent nécessaire, puisque le volume du procès de production (quand la force de production reste au même niveau) dépend de la masse et du volume des moyens de production que peut mettre en œuvre une quantité donnée de force de travail, et non de la valeur ni de ces moyens de production ni de la force de travail (cette dernière valeur n'exerce d'influence que sur le montant de la mise en valeur). Inversement, une hausse de valeur qui porte sur les éléments de production des marchandises constituant les éléments du capital productif exigera un capital-argent plus grand pour la fondation d'une affaire d'un volume donné. Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre hypothèse, c'est seulement la quantité du capital-argent requis pour l'investissement nouveau qui est en cause ; dans le premier cas, on voit du capital-argent devenir excédentaire ; dans le second, on engage du capital-argent, sous réserve qu'on ait au préalable, dans la branche de production donnée, un développement normal de nouveaux capitaux industriels individuels.

Les cycles P... P et M'... M' ne se présentent avec le caractère de A... A' que pour autant que le mouvement de P et de M' est en même temps accumulation, c'est-à-dire que de l'argent, du *a* additionnel, se convertit en capital-argent. En dehors de ce cas, un changement de valeur des éléments du capital productif les affecte autrement qu'il n'affecte A... A' ; nous faisons abstraction ici de la répercussion d'un pareil changement sur les composants du capital

engagés dans le procès de production. Ici, ce ne sont pas les débours primitifs qui sont directement affectés, ce n'est pas le capital industriel accomplissant son premier cycle, mais le capital engagé dans son procès de reproduction ; c'est donc M'... M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, la reconversion du capital-marchandise en ses éléments de production, pour autant que ceux-ci consistent en marchandises. En cas de baisse de valeur (ou de baisse de prix), trois éventualités sont à envisager : ou bien le procès de reproduction continue à la même échelle, et, dans ce cas, une partie du capital-argent antérieur est libérée, et il se produit un amoncellement de capital-argent, sans qu'il y ait accumulation effective (production à une échelle élargie) et sans qu'on assiste à cette conversion de *a* (plus-value), en fonds d'accumulation qui introduit et accompagne l'accumulation ; ou bien, pourvu que les proportions techniques le permettent, le procès de reproduction prend une ampleur plus étendue que celle qu'il aurait eue sans cela ; ou bien il se forme un stock plus considérable de matières premières, etc.

L'inverse se produit en cas de hausse de la valeur des éléments destinés à remplacer le capital-marchandise. La reproduction descend au-dessous de son volume normal (on réduit par exemple les heures de travail) ; ou bien elle n'est maintenue à son ancien volume que grâce à l'intervention de capital-argent supplémentaire (on engage du capital-argent) ; ou bien le fonds monétaire d'accumulation, s'il en existe un, sert en totalité ou en partie à faire marcher le procès de reproduction à l'échelle ancienne, au lieu de servir à l'élargir. Dans ce dernier cas, on engage aussi du capital-argent ; seulement le capital-argent supplémentaire provient non du dehors, du marché monétaire, mais des ressources du capitaliste industriel lui-même.

Certaines circonstances peuvent modifier les procès P... P, M'... M'. Si, par exemple, notre filateur de coton a un stock de coton considérable (c'est-à-dire une grande partie de son capital productif sous forme de stock de coton), la baisse des prix du coton dévalorise une partie de son capital productif ; les prix montent-ils ? il se produit une augmentation de valeur de cette partie de son capital productif. D'autre part, s'il a immobilisé des masses considérables sous forme de capital-marchandise, par exemple de fil de coton, la baisse du coton dévalorise une partie de son capital-marchandise, c'est-à-dire en général de son capital engagé dans le cycle ; l'inverse a lieu en cas de relèvement du prix du coton. Enfin si, dans le procès M'–A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, la réalisation M'–A du capital-marchandise s'est effectuée avant le changement de valeur des éléments de M, le capital est affecté seulement de la même manière que dans le premier cas, à savoir dans le second acte de circulation A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$; mais, si la chose a lieu avant l'accomplissement de M'–A, la baisse ou la hausse du prix du coton entraîne, toutes choses égales d'ailleurs, une baisse ou une hausse correspon-

dante dans le prix du fil. L'effet sur les différents capitaux individuels placés dans la même branche de production peut être très divers selon les diverses circonstances où ils peuvent se trouver. – Le dégagement et l'engagement de capital-argent peuvent aussi résulter de différences dans la durée du procès de circulation, donc de la vitesse de circulation. Mais ceci relève de l'étude de la rotation. Ce qui nous intéresse en cet endroit, c'est uniquement la différence de fait qui se manifeste, entre A... A' et les deux autres figures du procès cyclique, eu égard au changement de valeur des éléments du capital productif.

A l'époque du mode de production capitaliste déjà développé et par conséquent prédominant, une grande partie des marchandises qui, dans le secteur de circulation A–M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, constituent les moyens de production M*p* sera elle-même capital-marchandise d'autrui accomplissant sa fonction. On a donc, du point de vue du vendeur, M'–A', conversion du capital-marchandise en capital-argent. Mais ceci n'est pas une règle absolue. Au contraire : dans les sections de son procès de circulation où le capital industriel fonctionne soit comme argent, soit comme marchandise, son cycle s'entrecroise avec la circulation marchande des modes de production sociaux les plus différents, sous la seule réserve qu'il s'agisse de production marchande. Peu importe que les marchandises soient le produit d'un système fondé sur l'esclavage, ou le produit de paysans (Chinois, ryots des Indes), ou de communautés (Indes hollandaises), ou d'une production d'État (telle qu'on l'a rencontrée, fondée sur le servage, aux époques anciennes de l'histoire russe), ou de peuples chasseurs demi-sauvages, etc. : c'est comme marchandise et argent qu'elles affrontent l'argent et les marchandises représentant le capital industriel, qu'elles entrent à la fois dans son cycle et dans le cycle de la plus-value supportée par le capital-marchandise lorsque celle-ci est dépensée comme revenu, bref, qu'elles entrent dans les deux branches de circulation du capital-marchandise. Le caractère du procès de production dont elles sont issues n'a aucune importance ; c'est comme marchandises qu'elles fonctionnent sur le marché et comme telles qu'elles entrent dans le cycle du capital industriel aussi bien que dans la circulation de la plus-value supportée par lui. La caractéristique du procès de circulation du capital industriel est donc la provenance universelle des marchandises, l'existence du marché comme marché mondial. Et ce qui est vrai des marchandises étrangères est vrai aussi de l'argent étranger. L'argent, qui ne voit dans le capital-marchandise que la marchandise, fonctionne de même, vis-à-vis du capital-marchandise, uniquement comme argent ; l'argent fonctionne ici comme monnaie universelle.

Deux remarques s'imposent pourtant.

En premier lieu, dès que l'acte A–M*p* est achevé, les marchandises (M*p*) cessent d'être des marchandises et deviennent un des modes d'existence du capital industriel sous sa forme fonctionnelle de P, capital productif. Par là

même, leur origine se trouve effacée ; elles n'existent plus que comme formes du capital industriel, elles lui sont incorporées. Il n'en reste pas moins que la nécessité de les remplacer impose leur reproduction et qu'en ce sens le mode de production capitaliste dépend d'autres modes de production restés étrangers à son degré de développement. Mais il tend à convertir autant que possible toute production en production marchande ; le principal moyen d'y arriver, c'est justement d'entraîner ainsi toute production dans son procès de circulation ; une production marchande développée ne peut qu'être production capitaliste de marchandises. L'intervention du capital industriel fait avancer partout cette transformation, et avec elle la conversion de tous les producteurs directs en salariés.

En second lieu, les marchandises entrant dans le procès de circulation du capital industriel (y compris les subsistances nécessaires, qui sont le résultat de la conversion subie par le capital variable pour permettre la reproduction de la force de travail, lors de la paie des ouvriers), quelle que soit leur origine, quelle que soit la forme sociale du procès de production dont elles sont issues, affrontent le capital industriel en ayant elles-mêmes la forme de capital-marchandise, la forme de capital de négoce ou capital commercial : seulement, ce capital, par nature, englobe des marchandises de tous les modes de production.

Le mode de production capitaliste, qui implique la production en grand, implique aussi de toute nécessité la vente en gros, c'est-à-dire la vente au commerçant et non au consommateur individuel. C'est seulement dans la mesure où ce consommateur est lui-même consommateur productif, capitaliste industriel, par conséquent dans la mesure où le capital industriel d'une branche de production fournit des moyens de production à une autre branche, qu'on assiste (sous forme de commande, etc.) à la vente directe d'un capitaliste industriel à une série d'autres. Chaque capitaliste industriel est en ce cas vendeur direct ; il est son propre commerçant, ce que, d'ailleurs, il est aussi quand il vend au négociant.

Le trafic de marchandises comme fonction du capital commercial est présupposé par la production capitaliste et il se développe de plus en plus avec elle. Nous l'admettons donc à l'occasion pour illustrer certains aspects du procès de circulation capitaliste ; mais, dans l'analyse générale de ce procès, nous supposons la vente directe sans l'intervention du commerçant, parce que celle-ci obscurcit différents points du mouvement.

Écoutons Sismondi, qui représente les choses avec quelque naïveté :

« Le commerce emploie un capital considérable, qui paraît, au premier coup d'œil, ne point faire partie de celui dont nous avons détaillé la marche. La valeur des draps accumulés dans les magasins du marchand drapier semble d'abord tout à fait étrangère à cette partie de la production annuelle que le riche donne au pauvre comme salaire pour le faire travailler. Ce capital n'a fait cependant

que remplacer celui dont nous avons parlé. Pour saisir avec clarté les progrès de la richesse, nous l'avons prise à sa création, et nous l'avons suivie jusqu'à sa consommation. Alors le capital employé dans les manufactures de draps, par exemple, nous a paru toujours le même : échangé contre le revenu du consommateur, il ne s'est partagé qu'en deux parties : l'une a servi de revenu au fabricant comme profit, l'autre a servi de revenu aux ouvriers comme salaire, tandis qu'ils fabriquaient de nouveau drap.

« Mais on trouva bientôt que, pour l'avantage de tous, il valait mieux que les diverses parties de ce capital se remplaçassent l'une l'autre, et que, si cent mille écus suffisaient à faire toute la circulation entre le fabricant et le consommateur, ces cent mille écus se partageassent également entre le fabricant, le marchand en gros et le marchand en détail. Le premier, avec le tiers seulement, fit le même ouvrage qu'il aurait fait avec la totalité, parce qu'au moment où sa fabrication était terminée, il trouvait le marchand-acheteur beaucoup plus tôt qu'il n'aurait trouvé le consommateur. Le capital du marchand en gros se trouvait, de son côté, beaucoup plus tôt remplacé par celui du marchand en détail... La différence entre la somme des salaires avancés et le prix d'achat du dernier consommateur devait faire le profit des capitaux. Elle se répartit entre le fabricant, le marchand et le détaillant, depuis qu'ils eurent divisé entre eux leurs fonctions, et l'ouvrage accompli fut le même, quoiqu'il eût employé trois personnes et trois fractions de capitaux au lieu d'une[3]. » « Tous (les marchands) concouraient indirectement à la production ; car celle-ci, ayant pour objet la consommation, ne peut être considérée comme accomplie que quand elle a mis la chose produite à la portée du consommateur[4]. »

Dans l'étude des figures générales du cycle et, somme toute, dans l'ensemble de ce Livre II, nous prenons l'argent sous forme d'argent métallique à l'exclusion de l'argent symbolique, des signes fiduciaires purs, qui ne sont qu'une spécialité de certains États, et de la monnaie de crédit, que nous n'avons pas encore développée. En premier lieu, c'est là la marche de l'histoire ; la monnaie de crédit joue un rôle nul ou insignifiant dans la première époque de la production capitaliste. En second lieu, la nécessité de procéder ainsi apparaît aussi du point de vue théorique : en effet, toutes les considérations critiques sur la circulation de la monnaie de crédit qui ont été exposées jusqu'ici par Tooke et d'autres les ont obligés à revenir sans faute à l'étude des phénomènes tels qu'ils se seraient passés sur la base de la simple circulation métallique. Encore faut-il ne pas oublier que l'argent métallique peut fonctionner à la fois comme moyen d'achat et comme moyen de paiement. C'est pour simplifier que, d'une façon générale, nous ne l'étudions dans ce Livre II que sous la première forme fonctionnelle.

Le procès de circulation du capital industriel, qui ne constitue qu'une partie de son procès cyclique individuel, est déterminé par les lois générales exposées précédemment (Livre Ier, chap. 3[5]), pour autant qu'il ne représente qu'une suite

de démarches à l'intérieur de la circulation générale des marchandises. La même masse d'argent, 500 l. st. par exemple, met successivement en circulation d'autant plus de capitaux industriels (ou si l'on veut de capitaux individuels sous leur forme de capitaux-marchandises) que la vitesse de circulation de l'argent est plus élevée, qu'il faut moins de temps à chaque capital individuel pour traverser la série de ses métamorphoses en marchandises et en argent. La même masse de valeur en capital nécessite donc pour circuler une quantité d'argent d'autant plus faible que l'argent fonctionne davantage comme moyen de paiement ; que, par exemple, dans le remplacement d'un capital-marchandise par ses moyens de production, on peut davantage se limiter à faire cadrer les comptes ; et qu'on abrège davantage les délais de paiement, pour les salaires par exemple. D'un autre côté, la vitesse de la circulation étant supposée constante et toutes choses égales d'ailleurs, la masse d'argent qui circule obligatoirement comme capital-argent est déterminée par le coût des marchandises (le prix multiplié par la quantité), ou, si la quantité et la valeur des marchandises sont données, par la valeur de l'argent lui-même.

Mais les lois de la circulation générale des marchandises s'appliquent seulement dans la mesure où le procès de circulation du capital consiste en une série de démarches simples de la circulation ; elles ne s'appliquent pas dans la mesure où ces démarches constituent des sections fonctionnelles déterminées du cycle de capitaux industriels individuels.

Pour mettre ce point en lumière, le mieux est d'étudier le procès de circulation dans son enchaînement ininterrompu, tel qu'il apparaît dans les deux figures :

$$\text{II.} \qquad P \ldots M' \left\{ \begin{array}{l} M - \\ -A' \\ m - \end{array} \right\} \begin{array}{l} A - M \left\{ \begin{array}{l} T \ldots P\ (P') \\ Mp \end{array} \right. \\ - \\ a - m \end{array}$$

$$\text{III.} \qquad M' \left\{ \begin{array}{l} M - \\ -A' \\ m - \end{array} \right\} \begin{array}{l} A - M \left\{ \begin{array}{l} T \ldots P \ldots M' \\ Mp \end{array} \right. \\ a - m \end{array}$$

Considéré comme une série de démarches de la circulation en général, le procès de circulation (soit sous la forme M–A–M, soit sous la forme A–M–A) représente uniquement les deux séries opposées de métamorphoses de marchandises, chaque métamorphose prise à part impliquant à son tour la métamorphose opposée de la part de la marchandise d'autrui ou de l'argent d'autrui qui se trouve en face.

Ce qui est M–A pour le possesseur de marchandises est A–M pour l'acheteur : la première métamorphose d'une marchandise en M–A est la seconde métamorphose de la marchandise qui revêt la forme A ; l'inverse a lieu pour A–M. Par

conséquent, ce qui a été dit de l'entrelacement de la métamorphose de la marchandise dans un stade avec celle d'une autre marchandise à un autre stade s'applique à la circulation du capital, pour autant que le capitaliste fonctionne comme acheteur et vendeur de marchandise et qu'ainsi son capital fonctionne comme argent vis-à-vis de la marchandise d'autrui ou comme marchandise vis-à-vis de l'argent d'autrui. Mais cet entrelacement n'est pas identique à l'entrelacement des métamorphoses des capitaux.

En premier lieu, A–M (M*p*), comme nous l'avons vu, peut représenter un entrelacement des métamorphoses de capitaux individuels différents. Par exemple, le capital-marchandise du filateur de coton, le fil, se remplace en partie par du charbon. Une partie du capital du filateur se trouve sous la forme argent et se convertit de là à la forme marchandise, tandis que le capital du producteur capitaliste de charbon se trouve sous la forme marchandise et se convertit par conséquent à la forme argent ; le même acte de circulation représente ici des métamorphoses opposées de deux capitaux industriels (appartenant à des branches de production différentes), donc un entrelacement de la série des métamorphoses de ces capitaux. Cependant, comme nous l'avons vu, le M*p* en qui A se convertit n'a pas besoin d'être du capital-marchandise au sens strict, c'est-à-dire d'être la forme fonctionnelle d'un capital industriel, le produit d'un capitaliste. On a toujours A–M d'un côté, M–A de l'autre, mais pas toujours un entrelacement de métamorphoses du capital. Poursuivons : A–T, l'acquisition de la force de travail, n'est jamais un entrelacement de métamorphoses du capital, puisque la force de travail, tout en étant marchandise de l'ouvrier, ne devient capital que lorsqu'elle est vendue au capitaliste. D'autre part, A', dans le procès M'–A', n'a pas besoin d'être un capital-marchandise converti : il peut être la transformation en argent de la marchandise force de travail (salaire), ou bien d'un produit qui est dû à des travailleurs indépendants, des esclaves, des serfs, des communautés.

Mais, en second lieu, il n'est nullement obligatoire que le rôle fonctionnel déterminé joué par toute métamorphose intérieure au procès de circulation d'un capital individuel fasse apparaître, dans le cycle de l'autre capital, la métamorphose opposée qui y correspond : il faut seulement admettre que toute la production du marché mondial se pratique en mode capitaliste. Par exemple, dans le cycle P... P, le A' qui transforme M' en argent peut être uniquement, du côté de l'acheteur, transformation en argent de sa plus-value (si la marchandise est un article de consommation) ; ou encore en A'–M' $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$ (où le capital intervient par conséquent à l'état accumulé), A' peut se présenter, pour le vendeur de M*p*, en simple remplaçant de son avance de capital, ou même ne pas rentrer du tout dans la circulation de son capital s'il prend le chemin d'une dépense de revenu.

On voit ainsi que la question de savoir comment les divers éléments du capital

social total, par rapport auquel les capitaux individuels ne sont que des composants à fonction autonome, se remplacent mutuellement dans le procès de circulation, – tant au point de vue du capital qu'à celui de la plus-value, – ne se résout pas par l'étude des simples entrelacements de métamorphoses dans la circulation des marchandises qui sont communs aux démarches de la circulation du capital et à toute autre circulation de marchandises : il faut ici une autre méthode d'examen. Jusqu'ici, on s'est contenté à cet égard de phrases qui, analysées de près, ne contiennent que des idées vagues empruntées tout bonnement aux entrelacements de métamorphoses qui sont le propre de n'importe quelle circulation de marchandises.

Une des propriétés les plus évidentes du procès cyclique du capital industriel et, par suite, de la production capitaliste est que, d'une part, les éléments de formation du capital productif proviennent du marché des marchandises et doivent constamment être renouvelés sur ce marché, être achetés comme marchandises ; et que, d'autre part, le produit du procès de travail en sort comme marchandise et doit constamment être remis en vente comme marchandise. Que l'on compare, par exemple, un fermier moderne de Basse-Écosse avec un petit paysan de type ancien sur le continent. Le premier vend son produit tout entier et doit par conséquent en remplacer sur le marché tous les éléments, jusqu'à la semence ; le second consomme directement la plus grande partie de son produit, il achète et vend aussi peu que possible, et, dans toute la mesure du possible, il confectionne en personne ses outils, ses vêtements, etc.

On s'est fondé là-dessus pour opposer l'économie naturelle, l'économie monétaire et l'économie de crédit comme étant les trois formes caractéristiques dans le mouvement économique de la production sociale.

En premier lieu, ces trois formes ne représentent pas des phases équivalentes de l'évolution. L'économie dite de crédit n'est elle-même qu'une forme de l'économie monétaire : les deux termes expriment des fonctions d'échange, ou modes d'échange, entre les producteurs mêmes. Dans la production capitaliste développée, l'économie monétaire n'apparaît plus que comme base de l'économie de crédit. L'économie monétaire et l'économie de crédit correspondent donc simplement à des stades différents dans le développement de la production capitaliste ; mais elles ne sont nullement, en face de l'économie naturelle, des formes d'échange distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Il serait tout aussi juste de mettre en face de ces deux types les formes très diverses de l'économie naturelle en les tenant pour équivalentes.

En deuxième lieu, dans les catégories économie monétaire et économie de crédit, ce n'est pas l'économie, c'est-à-dire le procès de production lui-même, que l'on souligne, que l'on détache comme trait distinctif : c'est le mode d'échange établi en fonction de l'économie entre les divers agents de la production, les divers producteurs ; il faudrait donc agir de même pour la première

catégorie. Parler d'économie de troc au lieu d'économie naturelle. Une économie naturelle complètement fermée, par exemple l'État des Incas au Pérou, n'entrerait dans aucune de ces catégories.

En troisième lieu, l'économie monétaire est commune à toutes les productions marchandes et le produit apparaît comme marchandise dans les organismes les plus divers de la production sociale. Ce qui caractériserait donc la production capitaliste, ce serait seulement la mesure où le produit est créé en tant qu'article de commerce, que marchandise ; par suite, la mesure où les propres éléments constitutifs du produit doivent rentrer en tant qu'articles de commerce, que marchandises, dans l'économie d'où il provient.

C'est un fait que la production capitaliste est la production marchande qui devient la forme générale de la production ; mais, si les choses sont ainsi, si elles le deviennent de plus en plus au fur et à mesure du développement de cette production, la raison en est qu'ici le travail apparaît lui-même comme marchandise, que l'ouvrier vend le travail, c'est-à-dire la fonction de sa force de travail, et nous avons admis qu'il la vend à une valeur déterminée par ses frais de reproduction. Au fur et à mesure que le travail se fait travail salarié, le producteur se fait capitaliste industriel ; c'est pourquoi la production capitaliste (et par suite la production marchande) n'apparaît avec toute son ampleur que le jour où le producteur agricole direct est un salarié. C'est le rapport entre le capitaliste et le salarié qui fait du rapport monétaire, du rapport entre l'acheteur et le vendeur, un rapport immanent à la production même. Mais ce rapport a son fondement dans le caractère social de la production, non du mode d'échange ; au contraire, c'est celui-ci qui résulte de celui-là. C'est d'ailleurs le lot de la conception bourgeoise, pour laquelle tout se ramène à de bonnes petites affaires, de ne pas voir dans le caractère du mode de production le fondement du mode d'échange qui y correspond, mais l'inverse[6].

Si la valeur versée par le capitaliste dans la circulation sous forme d'argent est moindre que celle qu'il en retire, c'est que la valeur qu'il y verse sous forme de marchandise est plus grande que celle qu'il y a puisée sous la même forme. Tant qu'il fonctionne comme simple personnification du capital, comme capitaliste industriel, son apport de valeur-marchandise est toujours supérieur à sa demande de valeur-marchandise. L'équilibre de son apport et de sa demande à cet égard signifierait qu'il ne met pas en valeur son capital ; celui-ci n'aurait pas fonctionné comme capital productif ; le capital productif se serait converti en un capital-marchandise qui ne porte pas en son sein de plus-value ; pendant le procès de production, il n'aurait pas puisé, dans la force de travail, de plus-value sous forme marchandise ; il n'aurait donc pas fonctionné du tout comme capital ; le capitaliste est en effet obligé de « vendre plus cher qu'il n'a acheté », mais il n'y parvient que si, moyennant le procès de production capitaliste, il transforme la marchandise achetée moins cher, parce qu'elle était de moindre

valeur, en une marchandise valant davantage, et par suite plus chère. S'il vend plus cher, ce n'est pas qu'il vende au-dessus de la valeur de sa marchandise : c'est parce qu'il vend une marchandise dont la valeur excède la somme de valeur des éléments entrant dans sa production.

Le taux de mise en valeur de son capital augmente en proportion de la différence entre son apport et sa demande, c'est-à-dire en proportion de l'excédent de la valeur-marchandise qu'il apporte par rapport à la valeur-marchandise qu'il demande. Son but n'est pas d'équilibrer les deux, mais de les déséquilibrer au maximum, de dépasser sa demande par son apport.

Ce qui est vrai du capitaliste isolé s'applique à la classe des capitalistes.

Tant que le capitaliste personnifie simplement le capital industriel, sa demande propre se ramène à une demande de moyens de production et de force de travail. Considérée au point de vue de sa valeur, sa demande de moyens de production est inférieure à son capital avancé ; il achète des moyens de production d'une valeur plus faible que la valeur de son capital, et par conséquent bien plus faible encore que celle du capital-marchandise qu'il apporte.

Quant à sa demande de force de travail, elle est déterminée en valeur par le rapport de son capital variable à son capital total ; par conséquent elle est $= v : C$; et c'est pourquoi, dans la production capitaliste, elle devient proportionnellement plus petite que la demande de moyens de production ; les achats de M*p* auxquels se livre le capitaliste augmentent constamment par rapport aux achats de T.

Du fait que l'ouvrier convertit son salaire principalement en subsistances et, pour la partie la plus considérable, en subsistances nécessaires, la demande capitaliste de force de travail est indirectement une demande d'objets de consommation entrant dans la consommation de la classe ouvrière. Mais cette demande est égale à v, sans un atome de plus (quand l'ouvrier épargne sur son salaire, — nous laissons forcément de côté ici toutes les questions de crédit, — cela veut dire qu'il thésaurise une partie de son salaire et cesse dans cette mesure de se présenter en demandeur, en acheteur). La limite maximum de la demande du capitaliste est égale à $C = c + v$, et son apport est exprimé par $c + v + pl$. Si son capital-marchandise est constitué de $80c + 20v + 20pl$, sa demande est de $80c + 20v$, c'est-à-dire qu'elle est en valeur inférieure de 1/5 à son apport. Plus grandit le pourcentage de la masse pl qu'il produit (le taux de profit), plus sa demande diminue en proportion de son apport. Bien que la demande capitaliste de force de travail, et indirectement la demande de subsistances nécessaires, diminue de plus en plus par rapport à la demande de moyens de production au fur et à mesure que la production progresse, il ne faut pas oublier d'autre part que la demande capitaliste de M*p* est toujours plus faible, tout compte fait, que le capital. Ainsi la demande capitaliste de moyens de production est toujours de moindre valeur que le produit-marchandise du capitaliste, fournisseur de ces moyens de production, qui travaille avec un capital égal et toutes choses égales

d'ailleurs. Rien n'est changé à cette situation du fait qu'il s'agit de capitalistes nombreux, et non d'un seul. Supposons que le capital du producteur soit de 1 000 l. st., dont une partie constante de 800 l. st. : la demande qu'il adresse à l'ensemble des fournisseurs est de 800 l. st. A eux tous, ils fournissent pour chaque tranche de 1 000 l. st., le taux de profit étant égal, des moyens de production d'une valeur de 1 200 l. st. (quelle que soit la part de chacun d'eux dans les 1 000 l. st. et la proportion dans laquelle la part de chacun correspond à son capital total) ; la demande du capitaliste qui achète n'équivaut qu'aux deux tiers de l'apport des vendeurs, tandis que sa propre demande totale n'équivaut en valeur qu'aux 4/5 de son propre apport.

Encore faut-il, en passant, anticiper sur l'étude de la rotation. Supposons que le capital total du producteur soit de 5 000 l. st., dont 4 000 l. st. de capital fixe et 1 000 l. st. de capital circulant, celles-ci se composant de 800 c + 200 v d'après l'hypothèse admise. Il faut que son capital circulant accomplisse cinq rotations par an pour que son capital total en accomplisse une ; son produit-marchandise est alors de 6 000 l. st. et dépasse donc de 1 000 l. st. son capital avancé, ce qui donne derechef la même proportion de plus-value que ci-dessus :

$$5\,000\,C : 1\,000\,pl = 100\,(c + v) : 20\,pl$$

Par conséquent, cette rotation ne modifie en rien la proportion entre sa demande totale et son apport total ; la première reste inférieure de 1/5 au second.

Admettons que son capital fixe soit renouvelable en dix ans, d'où un amortissement de 1/10 = 400 l. st. au bout d'un an. Il lui reste donc une valeur de 3 600 l. st. en capital fixe + 400 l. st. en argent. Dans la mesure où des réparations s'imposent sans dépasser la moyenne, elles sont simplement un investissement de capital qui ne se fait qu'après coup. Nous pouvons considérer que les frais de réparations ont été compris de prime abord dans l'estimation du capital à investir, dans la mesure où celui-ci entre dans le produit-marchandise annuel : ils sont donc comptés dans le 1/10 d'amortissement. (Si, en fait, les réparations n'atteignent pas la moyenne, c'est une aubaine pour le capitaliste, tout de même qu'il éprouve une perte si elles dépassent la moyenne. Mais les différences se compensent pour l'ensemble de la classe des capitalistes occupés dans la même branche industrielle). En tout cas, bien que, dans l'hypothèse d'une rotation du capital total une fois par an, la demande annuelle du capitaliste reste égale à 5 000 l. st., valeur-capital primitivement avancée, elle augmente en ce qui concerne la partie circulante du capital tandis qu'elle diminue constamment en ce qui concerne sa partie fixe.

Venons-en à la reproduction. Admettons que le capitaliste consomme toute la plus-value a et ne reconvertisse en capital productif que la grandeur primitive du capital. La demande du capitaliste est maintenant égale à son apport, mais non pas au point de vue du mouvement de son capital ; comme capitaliste, il ne pousse la demande que jusqu'aux 4/5 de son apport (considéré au point de

vue de la valeur) ; il consomme le dernier 1/5 comme non-capitaliste, non en sa fonction de capitaliste, mais pour ses besoins ou ses plaisirs personnels.

Sur la base de 100, son compte s'établit comme suit :

Comme capitaliste,	demande = 110,	apport = 120
Comme bon vivant,	demande = 20,	apport = 0
Total :	demande = 120,	apport = 120

Faire cette supposition, c'est supposer l'inexistence de la production capitaliste et, par suite, l'inexistence du capitaliste industriel lui-même. Car on supprime le capitalisme jusque dans sa base si l'on suppose que le principe moteur est la jouissance, et non l'enrichissement en lui-même.

Mais cette hypothèse est également impossible du point de vue technique. Il ne faut pas seulement que le capitaliste constitue un capital de réserve afin de tenir tête aux oscillations des prix et de pouvoir attendre, pour acheter et pour vendre, les conjonctures les plus favorables ; il faut qu'il accumule du capital pour étendre par là la production et incorporer les progrès techniques à son organisation productive.

Pour accumuler du capital, il doit d'abord retirer de la circulation une partie de la plus-value sous forme argent qu'il y a puisée, la thésauriser jusqu'à ce qu'elle atteigne les dimensions requises pour l'extension de l'affaire ancienne ou l'ouverture d'une affaire parallèle. Tant que dure la thésaurisation, la demande du capitaliste n'augmente pas ; l'argent se trouve immobilisé ; il ne retire du marché des marchandises aucun équivalent en marchandise de l'équivalent monétaire qu'il en a retiré en échange de la marchandise apportée.

On fait abstraction ici du crédit ; et le crédit comprend le dépôt, de la part du capitaliste, de l'argent qui s'accumule, sous la forme d'un compte en banque productif d'intérêts.